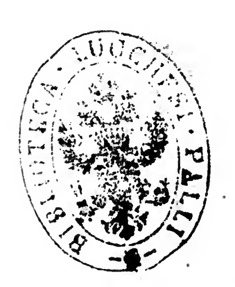

I - PALLI


Perrin



PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.



AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue Neuve des Petits-Champs, nº. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

T A B L E

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES,

Tome quatorzieme.

Esther.

Athalie.

ESTHER, 1

TRAGÉDIE,

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE,

PAR RACINE.





A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

PRÉFACE.

LA célebre Maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes Demoiselles, rassemblées de tous les endroits du Royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre capables de servir Dieu, dans les différens états où il lui plaira de les appeler; mais, en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens, qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent, en les divertissant. On leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation. On leur fait faire entr'elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses, qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent, sur le champ. On

les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées. On leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs Poëtes; et cela leur sert sur-tout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations, qu'elles pourroieut avoir apportées de leurs Provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellens vers de notre langue ayant été composés sur des matieres fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette Maison ont souhaité qu'il y eût quelque Ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrois

pas faire, sur quelque sujet de piété et de morale, une espece de Poëme, où le chant fût mêlé avec le récit; le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paroissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde, au milieu du monde même; et je crus, de mon côté, que je trouverois assez de facilité à traiter ce sujet, d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Ecriture-Sainte, ce qui seroit, à mon avis, une espece de sacrilége, je pourrois remplir toute mon action avec les seules scenes que Dieu lui-même, pour ainsi-dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose, et je m'apperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avoit donné, j'exécutois, en quelque sorte, un dessein qui m'avoit souvent passé dans l'esprit, qui étoit de lier, comme dans les anciennes Tragédies Grecques, le Chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vra Dieu

cette partie du Chœur que les Payens employoient à chanter les louanges de leurs fausses Divinités.

A dire vrai, je ne pensois gueres que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été ; mais les grandes vérités de l'Ecriture, et la maniere sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper, et d'ailleurs ces jeunes Demoiselles ont déclamé et chanté cet Ouvrage avec tant de grace, tant de modestie et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur Maison : de sorte qu'un divertissement d'enfans est devenu le sujet de l'empressement de toute la Cour ; le Roi lui-même, qui en avoit été touché, n'ayant pu refuser tout ce qu'il y a de plus grands Seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvois emprunter deux ou trois

traits d'Hérodote, pour mieux peindre Assuérus ; car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savans interpretes de l'Ecriture, qui tiennent que ce Roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe, dont parle cet Historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paroissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevoient ni Temples, ni Autels, ni Statues à leurs Dieux, et qu'ils ne se servoient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Ecriture, aussi-bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité de lieu est observée dans cette Piece, en ce que toute l'action se passe dans le Palais d'Assuérus. Cependant, comme on vouloit rendre ce divertissement plus agréable à des enfans, en jettant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes Tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que bien qu'il y ait dans *Esther* des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles, avec toute sa bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étoient de longues robes, qui tomboient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette Préface, sans rendre à celui qui a fait la Musique (1) la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agrémens de la Piece. Tous les connoisseurs demeurent d'accord que depuis long-tems on n'a point entendu d'airs plus touchans ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la Musique du dernier Chœur un peu longue, quoique très-belle ; mais qu'auroit-on dit de ces jeunes Israélites qui avoient tant fait de vœux à Dieu, pour être délivrées de l'horrible péril où elles étoient, si ce péril étant passé, elles lui en

(1) Jean-Baptiste Moreau, Musicien, né à Angers, en 1655 ; mort, à Paris, en 1733.

avoient rendu de médiocres actions de graces ? Elles auroient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevoit de Dieu aucun bienfait signalé qu'on ne l'en remerciât, sur le champ, par de fort longs Cantiques ; témoins ceux de Marie, sœur de Moyse, de Débora et de Judith, et tant d'autres dont l'Ecriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célebrent, par de grandes actions de graces, le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

NOTE

DES RÉDACETURS.

Nous ne donnerons point ici le sujet de cette Tragédie, connu de tout le monde; et, d'ailleurs, assez suffisamment indiqué dans la Préface de l'Auteur.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

ESTHER.

« JAMAIS sujet ne pouvoit être mieux choisi pour le lieu où il étoit destiné, dit Louis Racine, dans ses *Remarques sur les Tragédies de son pere.* Les jeunes Demoiselles de Saint-Cyr sembloient rassemblées pour représenter les jeunes filles de Sion, compagnes d'Esther, et la Dame qui les avoit rassemblées, et qui possédoit alors toute la confiance du Roi, montroit par sa modestie et sa piété, dans une fortune si élevée et si imprévue, plusieurs traits de ressemblance avec Esther. Mais un sujet si heureusement choisi avoit de grands inconvéniens pour un Poëte toujours exact à observer les regles de son art. »

« Dans ce sujet, qu'il trouvoit raconté, avec toutes ses circonstances, dans l'Ecriture-Sainte,

il ne pouvoit être, comme il l'avoit été dans ses autres Tragédies, créateur de l'action, ou, pour parler en termes de poétique, créateur de sa fable. Il crut que *ce seroit un sacrilège d'altérer les circonstances, tant soit peu considérables, de l'Ecriture-Sainte.* (comme il l'avoue dans sa Préface.) C'est pourquoi, prenant le parti de *remplir toute son action avec les seules scenes que Dieu, lui-même, à préparées*, il ne donna à cette action, quoique très-grande, qu'une étendue de trois actes. »

« *Si cette Piece avoit cinq actes, elle ne plairoit gueres moins qu'*Athalie, *qui réunit en sa faveur tous les suffrages*, observe Riccoboni, dans sa *Réforme du Théatre.* La beauté d'une Piece Dramatique ne dépend point de cette division arbitraire en actes, répond Louis Racine.... Quelques Editeurs de celle-ci l'ont partagée en cinq actes. C'est une faute, dont on ne comprend pas la cause. Cette Tragédie ne doit jamais être partagée qu'en trois actes.... Ce partage en actes, qui ne nous est connu que par les Romains, n'est fondé sur aucune raison ; et, malgré ce qu'a dit Horace (ce qu'il n'a point tiré d'Aristote), il est

est indifférent qu'une Piece soit en trois, quatre ou cinq actes. Il est seulement nécessaire qu'une action ait son étendue suffisante. Celle de cette Tragédie a toute son étendue, et est partagée en quatre intermedes, suivant la forme des Tragédies Grecques. »

« L'unité de lieu n'y peut être conservée, puisqu'Esther doit être tantôt dans son appartement, tantôt dans la chambre d'Assuérus, où elle entre sans être attendue, et tantôt à la table d'Assuérus. (c'est-à-dire, à sa table, avec Assuérus, dans une salle dépendante de son appartement à elle, et contigue à ses jardins.) Toute l'action se passe, à la vérité dans le même Palais; mais la véritable unité de lieu est quand tous les personnages d'une Piece paroissent, jusqu'à la fin de l'action, au même endroit où a paru le premier personnage. L'appartement d'Esther est le lieu de la scene pendant le premier acte : la chambre du trône d'Assuérus est le lieu de la scene pendant le second, et pendant le troisieme le lieu de la scene est d'abord le jardin d'Esther; et ensuite un salon près de ce jardin. »

« On pourroit croire que l'action n'est pas con-

tinue, parce que pendant l'intervalle du premier acte au second, Assuérus et Aman sont dans leur lit. Ce seroit un grand défaut, puisque depuis le commencement d'une action jusqu'à la catastrophe les principaux personnages doivent être censés agissans. L'action de cette Tragédie ne cesse point. Esther, ayant appris le soir la funeste nouvelle, fait ce qu'elle ordonne aux autres, et passe la nuit en prieres, avec ses compagnes, qui adressent au Ciel leurs Cantiques. J'avoue qu'il n'est pas ordinaire de voir commencer le soir une action qui doit finir le lendemain ; mais que de beautés réparent ce léger défaut ! L'Auteur devoit moins respecter les regles de son art que la dignité de son sujet. Le premier acte se passe le soir. Les prieres d'Esther et les chants du Chœur remplissent le tems du reste de la nuit. Le second acte commence avec le jour. Assuérus, qui a passé une nuit inquiete, se leve de grand matin et ordonne le triomphe de Mardochée. Pendant qu'il s'exécute, Esther vient trouver le Roi et lui demande l'honneur d'être admise à sa table, le jour même. (c'est-à-dire, de le recevoir à sa table à elle.) Aman est arraché de ce repas (au-

quel il avoit été invité par Esther) pour être conduit au supplice. L'action est donc continue ? Il faut, à la vérité, plus de tems pour son exécution que pour la représentation ; mais si tout n'arrive pas le même jour, du moins, tout arrive dans l'espace de tems qu'Aristote prescrit, qui est celui d'un tour de soleil. »

« Tous les rôles de cette Piece étoient distribués aux Demoiselles de Saint-Cyr, lorsque la jeune Comtesse de Caylus, qui avoit été élevée dans cette maison, et n'en étoit sortie que depuis peu de tems, témoigna une grande envie de faire quelque personnage, ce qui engagea l'Auteur à faire pour elle le Prologue, qui est très-heureusement imaginé. Il ne ressemble point à ces Prologues d'Euripide, où tout ce qui doit arriver dans la Piece est froidement annoncé. C'est la Piété qui descend du Ciel et vient dans un séjour où habite l'innocence. Elle demande à Dieu de protéger le fondateur d'une si sainte Maison, un Roi qui a rassemblé ces timides colombes pour leur procurer l'abondance et la paix, un Roi qui est toujours plein du zele de la Religion. Les louanges du Roi mises dans la bouche

de la Piété, sont bien différentes de toutes ces basses flatteries dont les Poëtes sont si prodigues. La versification de ce Prologue est d'une grande noblesse.... »

Voici ce que dit encore Louis Racine, dans ses *Mémoires sur la vie de son pere*, à l'occasion de la jeune Comtesse de Caylus.

« Cette aimable éleve de Saint-Cyr exécuta le Prologue de la Piété, fait pour elle, et plusieurs fois le rôle d'Esther. Par les charmes de sa personne et de sa déclamation, elle contribua au succès de cette Piece, dont elle a parlé, dans le Recueil qu'elle fit un an avant sa mort, et qu'elle intitula *Mes souvenirs*, parce qu'elle y rassembla ce que lui rappela sa mémoire de plusieurs événemens arrivés, de son tems, à la Cour. C'est de ces *Souvenirs*, Recueil si estimé des personnes qui en ont connoissance, qu'est tiré le morceau suivant. Le style de Madame de Caylus rend ce morceau précieux. Je le dois à M. le Comte de Caylus, son fils, dont le zele officieux est connu de tout le monde. »

« *Madame de Brinon, premiere supérieure de Saint-Cyr, aimoit les vers et la Comédie; et au défaut des Pieces de Corneille et de Racine, qu'elle*

n'osoit faire jouer, elle en composoit de détestables, à la vérité ; mais c'est, cependant, à elle et à son goût pour le Théatre qu'on doit les deux belles Pieces que Racine a faites pour Saint-Cyr. Madame de Brinon avoit de l'esprit et une facilité incroyable d'écrire et de parler, car elle faisoit aussi des especes de Sermons, fort éloquens ; et tous les Dimanches, après la Messe, elle expliquoit l'Evangile, comme auroit fait M. Le Tourneux (célebre Prédicateur *). Mais je viens à l'origine de la Tragédie de Saint-Cyr. Madame de Maintenon voulut voir une des Pieces de Madame de Brinon. Elle la trouva telle qu'elle étoit ; c'est-à-dire, si mauvaise qu'elle la pria de n'en plus faire jouer de semblables, et de prendre plutôt quelques belles Pieces de Corneille ou de Racine, choisissant seulement celles où il y auroit le moins d'amour. Les petites filles représenterent* Cinna *assez passablement pour des enfans qui n'avoient été formés au Théatre que par une vieille Religieuse. Elles jouerent aussi* Andromaque ; *et soit que les Actrices en fussent mieux choisies, ou qu'elles commençassent à prendre des airs de la Cour, dont elles ne laissoient pas de voir, de tems en tems, ce qu'il y avoit de meilleur,*

*cette Piece ne fut que trop bien représentée, au gré de Madame de Maintenon, et elle lui fit appréhender que cet amusement ne leur insinuât des sentimens opposés à ceux qu'elle vouloit leur inspirer. Cependant, comme elle étoit persuadée que ces sortes d'amusemens sont bons à la jeunesse; qu'ils donnent de la grace, apprennent à mieux prononcer et cultivent la mémoire (car elle n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à l'éducation de ces Demoiselles, dont elle se croyoit, avec raison, particuliérement chargée), elle écrivit à Racine, après la représentation d'*Andromaque : Nos petites filles viennent de jouer votre *Andromaque*, et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront de leur vie, ni aucune autre de vos Pieçes. *Elle le pria, dans cette même lettre, de lui faire, dans ses momens de loisir, quelqu'espece de Poëme moral, ou historique, dont l'amour fût entiérement banni, et dans lequel il ne crut pas que sa réputation fût intéressée, parce que la Piece resteroit ensevelie à Saint Cyr; ajoutant qu'il lui importoit peu que cet Ouvrage fût contre les regles, pourvu qu'il contribuât aux vues qu'elle avoit de divertir les Demoiselles de Saint-Cyr, en les instruisant. Cette lettre jetta Racine dans une*

grande agitation. Il vouloit plaire à Madame de Maintenon. Le refus étoit impossible à un courtisan, et la commission délicate pour un homme qui, comme lui, avoit une grande réputation à soutenir, et qui, s'il avoit renoncé à travailler pour les Comédiens, ne vouloit pas, du moins, détruire l'opinion que ses Ouvrages avoient donnée de lui. Despréaux, qu'il alla consulter, décida, brusquement, pour la négative. Ce n'étoit pas le compte de Racine. Enfin, après un peu de réflexions, il trouva dans le sujet d'Esther tout ce qu'il falloit pour plaire à la Cour. Despréaux, lui-même, en fut enchanté, et l'exhorta à travailler, avec autant de zele qu'il en avoit eu pour l'en détourner. »

« *Racine ne fut pas long-tems sans porter à Madame de Maintenon, non-seulement le plan de sa Piece (car il avoit accoutumé de les faire en prose, scene pour scene, avant que d'en faire les vers), il porta le premier acte tout fait. Madame de Maintenon en fut charmée, et sa modestie ne put l'empêcher de trouver dans le caractere d'Esther, et dans quelques circonstances de ce sujet, des choses flatteuses pour elle. La Vasthi avoit ses applications, Aman des traits de ressemblanee, et, indépendam-*

ment de ces idées, l'histoire d'Esther convenoit parfaitement à Saint-Cyr. Les Chœurs, que Racine, à l'imitation des Grecs, avoit toujours en vue de mettre sur la scene, se trouvoient placés naturellement dans Esther, *et il étoit ravi d'avoir eu cette occasion de les faire connoître et d'en donner le goût. Enfin, je crois que si l'on fait attention au lieu, au tems et aux circonstances, on trouvera que Racine n'a pas moins marqué d'esprit en cette occasion que dans d'autres Ouvrages, plus beaux en eux-mêmes. Esther fut représentée un an après la résolution que Madame de Maintenon avoit prise de ne plus laisser jouer de Pieces profanes à Saint-Cyr. Elle eut un si grand succès que le souvenir n'en est pas encore effacé.* »

« *Jusques-là, il n'avoit point été question de moi, et on n'imaginoit pas que je dusse y représenter un rôle ; mais me trouvant présente aux récits que Racine venoit faire à Madame de Maintenon de chaque scene, à mesure qu'il les composoit, j'en retenois des vers ; et comme j'en récitai un jour à Racine, il en fut si content qu'il demanda, en grace, à Madame de Maintenon de m'ordonner de faire un personnage : ce qu'elle fit. Mais je ne vou-*

lus point de ceux qu'on avoit déja destinés : ce qui l'obligea de faire pour moi le Prologue de sa Piece. Cependant, ayant appris, à force de les entendre, tous les autres rôles, je les jouai successivement, à mesure qu'une des Actrices se trouvoit incommodée; car on représenta Esther *tout l'hiver, et cette Piece, qui devoit être renfermée dans Saint Cyr, fut vue plusieurs fois du Roi et de toute la Cour, toujours avec le même applaudissement.* »

Racine le fils ajoute. « Ces Demoiselles avoient été formées à la déclamation par l'Auteur même, qui en fit d'excellentes Actrices. Pour cette raison, il étoit tous les jours, par ordre de Madame de Maintenon, dans la Maison de Saint-Cyr; et la mémoire qu'il y a laissée lui fait tant d'honneur qu'il m'est permis d'en parler. J'ose dire qu'elle y est chérie et respectée, à cause de l'admiration qu'eurent toutes ces Dames pour la douceur et la simplicité de ses mœurs... »

« Des applications particulieres contribuerent encore au succès de la Tragédie d'*Esther*. Ces *jeunes et tendres fleurs, transplantées* (dit Esther, scene premiere du premier acte, en parlant des filles de Sion) étoient représentées par les Demoi-

selles de Saint-Cyr. La Vasthy, comme dit Madame de Caylus, avoit quelque ressemblance (avec Madame de Montespan). Cet Esther qui *a puisé ses jours dans la race proscrite par Aman* (dit Mardochée, dans la troisieme scene du même acte) avoit aussi sa ressemblance (avec Madame de Maintenon). Quelques paroles échappées à un Ministre (M. de Louvois) avoient, dit-on, donné lieu à ces vers : *Il sait qu'il me doit tout*, &c. (que dit Aman, en parlant d'Assuérus, dans la premiere scene du troisieme acte). On prétendoit aussi expliquer ces *ténebres jettées sur les yeux les plus saints*, dont il est parlé dans le Prologue; en sorte que l'Auteur avoit suivi l'exemple des Anciens, dont les Tragédies ont souvent rapport aux événemens de leur tems. »

Louis Racine rapporte ensuite ces deux passages de Madame de Sévigné, dans lesquels (Lettres cinq cents douzieme et cinq cents seizieme) elle rend justice au mérite de cette Tragédie, et où elle raconte ainsi le succès qu'elle eut à la Cour. « *Le Roi et toute la Cour ont été charmés d'*Esther, dit-elle. *M. le Prince y a pleuré. Madame de Maintenon et huit Jésuites, dont étoit le*

Pere Gaillard (célebre Prédicateur et Directeur), *ont honoré de leur présence la derniere représentation. Enfin, c'est un chef-d'œuvre de Racine.... Il s'y est surpassé. Il aime Dieu comme il aimoit ses maîtresses.* (Racine le fils observe que Madame de Sévigné n'auroit pu nommer d'autres maîtresses qu'eût eu son pere que Madame Champmêlé). *Il est pour les choses saintes comme il étoit pour les profanes. La Sainte Ecriture est suivie exactement. Tout est beau ; tout est grand, tout est écrit avec dignité.* »

« Les grandes leçons que contient cette Tragédie pour les Rois, que leurs Ministres trompent souvent, continue Louis Racine ; pour les Ministres, qu'aveugle leur fortune, et pour les innocens, qui, prêts à périr, voient le Ciel prendre leur défense ; les applaudissemens réitérés de la Cour, et, sur-tout, ceux du Roi, qui honora plusieurs fois cette Piece de sa présence, devoient fermer la bouche aux critiques. Cependant elle fut vivement attaquée. Plusieurs même de ceux qui avoient répété si souvent dans leurs Epîtres dédicatoires, ou dans leurs Discours Académiques, que le Roi étoit au-dessus des autres

hommes, autant par la justesse de son esprit que par la grandeur de son rang, ne regarderent pas, dans cette occasion, sa décision comme une loi pour eux. Je juge de la maniere dont cette Tragédie fut critiquée par une apologie qui en fut faite dans ce tems, et que j'ai trouvée, par hasard. »

« L'Auteur de cette apologie manuscrite (Louis Racine ne savoit apparamment pas le nom de l'Auteur de cette apologie d'*Esther*, puisqu'il ne nous l'apprend pas) après avoir avoué que le jugement du Public n'est pas favorable à la Piece, et qu'il est même déja un peu tard pour en appeler, entreprend de montrer qu'elle a été jugée sans examen, et que tout son mérite n'est pas connu. Après l'avoir relevée par la grandeur du sujet, par les caracteres et la régularité de la conduite, il s'arrête à faire observer ce que les connoisseurs y remarquerent d'abord ; cette maniere admirable et nouvelle de faire parler d'amour, en conservant à un sujet saint toute sa sainteté, et en conservant à Assuérus toute la majesté d'un Roi de Perse. L'amour s'accorde difficilement avec la fierté, encore plus difficilement avec la

sagesse.

sagesse. Cependant ce Roi idolâtre parle d'amour de maniere que rien n'est si pur, ni si chaste, parce que devant Esther il est comme amoureux de la vertu même. »

La Comtesse de La Fayette, dans ses *Mémoires de la Cour de France*, pour les années 1688 et 1689, page 225 et suivantes, s'exprime d'une maniere curieuse sur cette Piece. « Pour amuser les jeunes Demoiselles de Saint-Cyr, dit-elle, Madame de Maintenon fit faire une Comédie par Racine, le meilleur Poëte du tems, que l'on a tiré de la Poésie, où il étoit inimitable, pour en faire, à son malheur et celui de tous ceux qui ont le goût du Théatre, un Historien, très-imitable. Elle ordonna au Poëte de faire une Comédie, mais de choisir un sujet pieux.... Racine choisit l'histoire d'Esther et d'Assuérus, et fit des paroles pour la musique Comme il étoit aussi bon Acteur qu'Auteur, il instruisit les petites filles. La musique étoit bonne. On fit un joli Théatre et des changemens. Tout cela composa un petit divertissement, fort agréable, pour les filles de Madame de Maintenon. Mais, comme le prix des choses dépend ordinairement

des personnes qui les font, ou qui les font faire, la place qu'occupoit Madame de Maintenon fit dire à tous les gens qu'elle y mena que jamais il n'y avoit rien eu de plus charmant; que la Comédie étoit supérieure à tout ce qui s'étoit jamais fait en ce genre-là, et que les Actrices, même celles qui étoient transformées en Acteurs, jettoient de la poudre aux yeux de la Champmêlé, de la Raisin, de Baron et de Montfleury (deux Acteurs et deux Actrices de la plus grande réputation). Le moyen de résister à tant de louanges ?.... Le Roi en revint charmé. Les applaudissemens que Sa Majesté donna augmenterent encore ceux du Public. Enfin, on y porta un degré de chaleur qui ne se comprend pas, car il n'y eut ni petit, ni grand qui n'y voulût aller; et ce qui devoit être regardé comme une Comédie de Couvent devint l'affaire la plus sérieuse de la Cour. Les Ministres, pour faire leur cour en allant à cette Comédie, quittoient leurs affaires les plus pressées. A la premiere représentation où fut le Roi, il n'y mena que les principaux Officiers qui le suivoient quand il alloit à la chasse. La seconde fut consacrée aux personnes pieuses,

telles que le Pere de La Chaise, (alors Confesseur du Roi) et douze ou quinze autres Jésuites, auxquels se joignit Madame de Miramion (fondatrice des Religieuses Miramionnes) et beaucoup d'autres dévots et dévotes. Ensuite, cela se répandit aux Courtisans. Le Roi crut que ce divertissement seroit du goût du Roi d'Angleterre (Jacques II, détrôné par Guillaume de Nassau, Prince d'Orange et Stathouder de Hollande, son gendre, et qui étoit alors à la Cour de France où il étoit venu se réfugier). Il l'y mena, et la Reine aussi. Il est impossible de ne point donner des louanges à la Maison de Saint-Cyr et à l'établissement ; ainsi ils ne s'y épargnerent pas, et y mélerent celle de la Comédie. Tout le monde crut toujours que cette Comédie étoit allégorique ; qu'Assuérus étoit le Roi ; Vasthi, qui étoit la femme répudiée, paroissoit pour Madame de Montespan ; Esther tomboit sur Madame de Maintenon ; Aman représentoit M. de Louvois, mais il n'y étoit pas bien peint, et, apparemment, Racine n'avoit pas voulu le marquer.... &c. »

« On ne peut disconvenir que la Tragédie

d'*Esther* ne soit remplie de beautés dignes de son sujet, et du Poëte qui l'a traité, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Cependant ce Poëme, supérieurement rendu par les Acteurs qui le représenterent sur le Théatre François, ne fit pas tout l'effet qu'on s'en étoit promis. Cet Ouvrage parut d'une élégante Poésie, plein de morceaux brillans, et souvent sublimes; d'une sage conduite et d'un art infini, mais peu intéressant. Aucun des personnages de cette Tragédie ne causa ce vif sentiment qui est l'ame de ce genre d'Ouvrage. Le prestige de la représentation refroidit même les scenes qui, à la lecture, paroissent susceptibles de grands mouvemens. Enfin le Spectateur, fixé sur les personnages, ne sentit que le charme de la Poésie, et ne prit aucune part à l'action qui les rassembloit. Ce n'étoit plus un Ouvrage nouveau; et, de plus, ce qui en avoit occasionné le grand succès en 1689 étoit ignoré, ou, au moins, très-indifférent en 1721. Elle n'eut que huit représentations. »

« Cette Tragédie fut jouée en trois actes, et on en supprima le chant. Une grande partie des vers des Chœurs fut, tout-à-fait, retranchée,

Ce que l'on en conserva fut déclamé comme le reste de la Piece. C'étoit un nommé Moreau qui avoit fait la Musique des Chœurs. Elle fut imprimée, et les connoisseurs prétendent qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle mérite les éloges que Racine lui donne, dans la Préface de la Piece, ni ceux des autres personnes de ce tems. »

« Voici quelle fut la distribution des rôles, lors de la premiere représentation au Théatre François de la rue des Fossés Saint-Germain-des-Prés. Assuérus fut joué par Baron, Mardochée par Legrand, le pere ; Aman par Quinault Dufresne ; Esther par Mademoiselle Duclos, et Zarès par Mademoiselle Le Couvreur. »

« Sur ce que lorsqu'on imprima *Esther* le Public ne l'accueillit pas aussi favorablement que le succès prodigieux qu'elle avoit eu à Saint-Cyr pouvoit le faire espérer, M. de la Feuillade appeloit l'impression de cette Piece *une Requête civile contre l'approbation publique.* » *Anecdotes Dramatiques*, de l'Abbé de La Porte.

« Un jour qu'on représentoit cette Tragédie à Saint-Cyr, la jeune Actrice qui remplissoit le rôle d'Élise manqua de mémoire. *Eh ! Mademoi-*

selle, lui cria Racine, *quel tort vous faites à ma Piece !* La Demoiselle, consternée de la réprimande, se mit à pleurer. Aussi-tôt Racine courut à elle, prit son mouchoir, essuya ses pleurs et en répandit lui-même. De tels faits, quelque petits qu'ils soient, sont intéressans dans un homme qui lui-même a fait verser tant de pleurs à ses auditeurs, » observe l'Abbé de La Porte, dans ses mêmes *Anecdotes Dramatiques*.

M. de La Harpe, dans les notes pleines de goût et d'une excellente critique, qu'il a mises à la suite de son Éloge de Racine, s'exprime ainsi sur les Chœurs d'*Esther*.

« J'avoue que je ne connois point dans la Langue Françoise une Poésie plus véritablement lyrique, une harmonie plus variée et plus musicale, et qui réunisse, avec plus de grace, tous les tons, tous les sentimens et toutes les formes du rhythme. Quel chant pour un Musicien habile !.... Ces vers : *Pleurons et gémissons*, &c., (derniere scene du premier acte) ne donnent-ils pas d'abord une ouverture heureuse et caractérisée ? *Quel carnage de toutes parts !* &c., (même scene) présente un récitatif admirable ! *Hélas !*

si jeune encore, &c., (même scene) doit fournir un air de la plus tendre mélodie. *Eh! quoi, diroit l'impiété*, &c., (même scene) peut fournir un dialogue; et ces deux Israélites qui chantent cette belle priere : *O Dieu! que la gloire couronne*, &c. forment un duo du caractere le plus noble et le plus majestueux. Le Chœur qui finit la Tragédie est le Cantique d'alégresse le plus parfait que l'on puisse offrir à l'art du Musicien. Toutes les circonstances les plus touchantes s'y trouvent réunies, et les images sont par-tout à côté du sentiment.... Quel style! quels vers! C'est certainement la Poésie Françoise dans toute sa beauté. C'est-là, sur-tout, qu'elle peut être opposée à la belle Poésie des Grecs et des Latins. Elle en à la variété flexible, les mouvemens, l'effet, la magie. Le Poëte y est véritablement l'homme inspiré. Il voit les objets, nous les fait voir, nous transporte avec lui par-tout où il veut; et, de la hauteur de son génie, il domine le Ciel et la terre.... Quoi de plus touchant, quoi de plus riche, quoi de plus imposant et de plus majestueux que la fin de ce Chœur? et comme le rhythme s'y plie à tous les tons et à tous les effets! »

« M. de Voltaire a dit, dans une Épître adressée à Horace, et digne de lui :

« Fst-ce assez, en effet, d'une heureuse clarté,
» Et ne pêchons-nous pas par l'uniformité ? »

« Malheureusement ce reproche n'est que trop souvent fondé. Je n'y connois pas de meilleure réponse que les Chœurs de Racine. »

Le sujet d'*Esther* avoit déja été traité en Tragédie et mis sur la scene plusieurs fois avant que Racine s'en occupât. Nous avons cité, dans le second volume de nos *Essais historiques sur l'origine et les progrès de l'Art Dramatique en France*, une Tragédie, intitulée *Aman*, que fit imprimer, à Poitiers, chez Jean Logerois, en 1567, André de Rivaudeau, Gentilhomme Poitevin. On ne sait si cette Piece fut représentée ; mais on sait que le sujet en est pris de l'Ecriture-Sainte, au septieme chapitre d'*Esther*, où Racine a également puisé.

Beauchamps, dans ses *Recherches sur les Théatres*, cite, d'après la *Bibliotheque Françoise* de La Croix du Maine, une Tragédie d'*Esther*, manuscrite, par Antoine Le Devin, mort en

1570; mais ne la fait pas connoître davantage.

Pierre Mathieu étant Principal du Collége de Verceil, en Piémont, y composa et y fit représenter, en 1578, une Piece intitulée *Tragédie de l'histoire tragique d'Hester.* Il la fit imprimer à Lyon, chez Jean Stratins, en 1585, sous le titre d'*Esther, Tragédie, en cinq actes, sans distinction de scenes et avec des Chœurs. Histoire tragique, en laquelle on représente la condition des Roys et des Princes sur le Théatre de fortune, la prudence de leur conseil, les désastres qui surviennent par l'orgueil, l'ambition, l'envie et la trahison; combien est odieuse la désobéissance des femmes : finalement combien les Reynes doivent amollir le courroux des Roys endurcis sur l'oppression de leurs sujets.* Il joignit à cette Piece une Pastorale, quelques Pieces fugitives et une Préface, et il dédia le tout à Madame de La Villeneuve, de la maison de Gronvelle, et à Madame d'Achey, de la maison de Peloux.

Quelque tems après, « l'envie de rimer le possédant toujours, faute de nouveaux sujets, il prit la résolution de refondre son Poëme d'*Esther*, et d'en composer deux Tragédies, l'une sous le

nom de *Vasthi*, et l'autre qu'il intitula *Aman*, » disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François.*

Ces deux Pieces parurent imprimées ensemble, en 1589, à Lyon, chez Bénoît Rigaud.

La premiere, avec ce titre : *Vasthi, Tragédie en cinq actes, en vers, sans distinction de scenes et avec des Chœurs, en laquelle outre les tristes effets de l'orgueil et désobéissance, est démontrée la louange d'une Monarchie bien ordonnée, l'office d'un bon Prince pour heureusement la commander, sa puissance, son ornement, son exercice, éloigné du luxe et dissolution, et la belle harmonie d'un mariage bien accordé, avec un petit abrégé de l'histoire des Roys de Perse, dédiée au Sérénissime Prince Monseigneur le Duc de Nemours et Genevois, Gouverneur de Lyon.*

La seconde, sous le titre d'*Aman, Tragédie en cinq actes, sans distinction de scenes et avec des Chœurs ; de la perfidie et trahison, des pernicieux effets de l'ambition et envie ; de la grace et bienveillance des Roys, dangereuse à ceux qui en abusent ; de leur libéralité et récompense, mesurée au mérite, non à l'affection ; de la protection de Dieu sur son peuple, qu'il garantit des conjurations*

et oppressions des méchans : dédiée au prudent, noble et grave Consulat de la ville de Lyon.

Voici, à-peu-près, réunis en un, les trois extraits que les freres Parfaict donnent de ces trois Tragédies, dans leur *Histoire du Théatre François.*

« La premiere est une mauvaise Piece, qui comprend toute l'histoire d'Esther, depuis la répudiation de Vasthi jusqu'à la mort d'Aman. »

« Le premier acte de la seconde (qui n'est que le premier démembrement de la premiere) contient les louanges que se donne le Roi Assuére (Assuérus), et les complimens qu'il reçoit des Seigneurs de sa Cour, dans lesquels ils lui représentent les qualités qui doivent orner la vie d'un grand Prince. Au second acte, le Roi ordonne les préparatifs d'un festin magnifique, et dit, à cette occasion :

. . . .
Que nul aye en buvant l'appétit dissolu,
Vin sur vin entassant, et verre dessus verre,
Pour en son chef mouvoir un tout tournant tonnerre, &c. »

« Pendant le repas, la conversation tombe sur les femmes. Les Princes en disent beaucoup de mal ;

et le Roi, voulant les convaincre par l'exemple de la sienne, dont il exalte sur-tout l'obéissance, ordonne qu'on fasse venir la Reine Vasthi. Elle refuse de se rendre à ses ordres, malgré les remontrances des Dames de sa suite, qui lui disent :

. . . .

Il faut que la douceur une Princesse flanque.

VASTHI.

Baste ! je n'iray pas ; et si je vais, le fouldre
De l'haut tonnant m'esclatte et m'emmenuise en pouldre !.... &c. »

« Au troisieme acte, le Roi répudie la rébelle Vasthi. Il épouse Esther au quatrieme ; et, au dernier, il charge un Messager d'annoncer ces nouvelles à Vasthi. Le Messager, après s'être acquitté de la commission, dit à l'altiere Reine disgraciée :

Madame appaisez-vous. Un Prince ne demande
Raison de son vouloir ; seulement il commande.
Un Roy a pour sa loy : je le veux ; il me plaist.
Quand ces mots sont en jeu, il faut que tout soit fait.... &c. »

« Vasthi

« Vasthi se désole, et, dans son désespoir, exprime ainsi cette grande vérité :

. . . .

Il n'y a rien qui soit au malheur plus fâcheux
Que l'aspre souvenir d'avoir esté heureux !.... &c. »

« Dans la troisieme Piece, Aman élevé au faîte des grandeurs, témoigne sa satisfaction par ces vers :

Commence donc, Aman, d'un vol roide et haut,
De surpasser des Cieux l'estoillé eschaffaut !....
Je seray le fuzil de l'infernale trope.
Je tiens, à mon vouloir, la cime de Rhodope :
J'iray ravir là-bas la femme de Pluton ;
Je prendray le trident de Neptun pour baston !.... &c. »

« Ce Ministre, outré de fureur contre Mardochée, qui refuse de lui rendre des respects honteux, invoque les furies. Zarès, sa femme, l'interrompt par ce discours :

Tu t'abuse appellant les ombres infernales,
Les filles de Pluton, ou les Vierges fatales,
Tu pourras mieux de moy attirer la façon
Pour l'audace punir de ce vieux hérisson.
Les tours mieux décevans, les plus subtiles ruses
Aux esprits inventifs des femmes sont infuses.... &c. »

« Esther vient se jetter aux pieds du Roi, pour lui demander justice des indignes complots de son favori, et s'écrie, les yeux baignés de pleurs :

Conjurer contre un Roi, contre moy, contre Isac, (les Juifs)
Le chasser, le bannir avecque le bissac....
Ah ! Dieu ! si tu permets régner telle injustice,
On verra triompher de la vertu le vice.... &c. »

« Aman, qui voit sa perte certaine, veut prier Esther de parler en sa faveur, et la serre dans ses bras. Elle le repousse, en lui disant :

O homme abominable ! ose-tu me toucher ?
Retire-toy d'icy, de peur de me tacher !. .. &c. »

« Près de monter sur l'échafaut préparé pour son supplice, Aman s'adresse aux pectateurs, et prie les Courtisans, qui sont de ce nombre, de venir assister à son supplice et de prendre exemple sur lui.

Vous, qui engéolez des Princes le cerveau,
Pour d'un honneur fuitif avoir le renouveau (leur dit-il)....
Et vous, qui excitez l'affection inique
D'un Roy pour acquérir un estat magnifique,

Venez tous, je vous prie; accourez tous, afin
De voir du pauvie Aman la douloureuse fin! »

En 1602, Antoine de Montchrétien fit représenter, à Paris, une Tragédie intitulée *Aman*, ou *La Vanité*, en cinq actes, avec des Chœurs, et qui avoit déja été imprimée, deux ans auparavant, avec cinq autres Pieces de lui, à Rouen, chez Jean Petit.

« Dans cette Tragédie, Montchrétien a donné une histoire complette de ce favori d'Assuérus, et a suivi, assez exactement, la narration de l'Écriture-Sainte, disent encore les freres Parfaict. On se doute bien que les regles de la Tragédie n'y sont pas fort exactement observées; mais qu'importe? Montchrétien n'a jamais songé à réformer les abus de son siecle. Cette Piece n'est pas meilleure que les précédentes. Voici quelques vers qui serviront à prouver que la versification en est aussi foible. »

« Au premier acte, Aman vante ainsi son pouvoir sans bornes :

. . . .
En effet, je suis Roy. Le titre je n'en porte;

Mais, baste ! c'est tout un, si Roy nommer se peut
Qui fait tout ce qu'il dit, et dit tout ce qu'il veut... &c. »

Le Duc de La Valliere place, dans sa *Bibliotheque du Théatre François*, vers l'an 1614, une Piece intitulée, *La belle Hester*, *Tragédie Françoise*, *tirée de la Sainte Bible*, *de l'invention de Japien Marfiere*, imprimée à Rouen, chez Abraham Cousturier, sans date. Il ne nous dit pas si cette Piece a été représentée ; mais il nous en donne ce court extrait.

« Assuérus, au milieu d'un festin, envoie chercher sa femme, pour la faire voir aux convives qu'il a rassemblés. Elle refuse de venir, et il la répudie. On lui amene Hester, qu'il trouve à son gré et qu'il épouse. Aman veut faire périr tous les Juifs et faire pendre Mardochée. Il construit un Edit en conséquence ; et le Roi lui dit de le faire imprimer, pour le répandre davantage. (imprimer, du tems d'Assuérus, ou Darius, fils d'Hystaspe !) Hester pare ce coup fatal à sa nation. Elle demande grace au Roi et l'obtient. Elle découvre ensuite la perfidie d'Aman, et l'innocence de Mardochée. Le premier est pendu et le second devient premier Ministre. »

Un anonyme fit imprimer, à Paris, en 1617, une Piece sous le titre de *Tragédie nouvelle de la perfidie d'Aman, mignon et favori du Roy Assuérus, sa conjuration contre les Juifs, où l'on voit naïvement représenté l'état misérable de ceux qui se fient aux grandeurs. Le tout tiré et extrait de l'ancien Testament, du livre d'Esther, en trois actes, et en vers alexandrins.*

« Cette Tragédie est allégorique à la fortune et à la fin funeste du Maréchal d'Ancre, » disent le Duc de La Valliere et les freres Parfaict. « Plusieurs libelles, travestis grossiérement en Poëmes Dramatiques, ont été composés sur ce sujet, ajoutent ces derniers ; mais cette Piece étant plus modérée, et ne nommant personne, il est très-croyable qu'elle a été représentée. La mémoire de ce malheureux étranger étoit tellement en horreur parmi le Peuple, et la Cour s'étoit déclarée si hautement contr'elle, que, dans ce tems de licence, on crut plaire généralement et faire un chef-d'œuvre de trouver de l'analogie entre le Maréchal d'Ancre et le favori d'Assuérus. »

Au reste, cette Piece, dont les freres Parfaict

donnent l'extrait, acte par acte, n'a pas une autre marche que toutes les précédentes sur le même sujet, et ne présente aucun trait qui paroisse être particulier au Maréchal d'Ancre. Elle est, d'ailleurs, aussi mal versifiée que toutes celles dont nous avons déja parlé. Cet échantillon pourra en convaincre.

« Aman, enorgueilli des grandeurs inouies auxquelles il est élevé, ne trouve pas son bonheur parfait, et s'en exprime de cette maniere.

: . . . .
Et toutefois encor n'ai-je pas de repos.
Un certain Mardochée en tous lieux me courrousse,
Qui se moque de moy et bien loin me repousse.
Comme homme de néant, je luy ferai sentir,
Et dedans peu de jours, un triste repentir.
Le gibet est tout prêt : il faut qu'il y demeure,
Et qu'il y soit pendu avant qu'il soit une heure.
Ce grand Roy Assuer commande expressément
Qu'on m'adore en son lieu. Celuy-cy seulement
Se moque de ses loix. Il est temps de reprendre
Le crime de ce Juif. Je vais le faire pendre !....
(*Le voyant venir*)
Ah ! te voicy, coquin !.... Qui te fait si hardy
D'entrer en cette place ? Es-tu pas étourdy ?

MARDOCHÉE.

Que veut dire aujourd'huy cet homme épouvantable,

Qui croit m'épouvanter de sa voix effroyable?
As-tu bu trop d'un coup ?. .. Tu es bien furieux!
Nul homme n'ose-t-il se montrer à tes yeux?

AMAN.

Oui; mais ne sçay-tu pas ce que le Roy commande,
Que le peuple m'adore, autrement qu'on le pende?
Et encore oses tu te montrer devant moy!
Je t'apprendray bientôt à mépriser le Roy!

MARDOCHÉE.

O le grand personnage! Adorer un tel homme?
J'adorerois plutôt la plus petite pomme; .
Et ne fait-il pas beau qu'un petit raboteur,
Qu'un homme roturier reçoive un tel honneur!
Tu te devrois cacher! &c. » . . . .

« Esther a porté des plaintes à Assuérus contre Aman. Le Roi, sans vouloir l'écouter, ordonne qu'on le pende, lui même, au lieu de Mardochée. Le bourreau paroît aussi-tôt, et fait dresser une potence. Il saisit Aman par le collet. Aman lui dit, en se lamentant:

Il me faut donc mourir?

LE BOURREAU.

C'est chose résolue.
(*Lui montrant la potence.*)
Oui, il te faut mourir.... Tiens, le Roy te salue;
C'est ton dernier carcan.... Allons, il se fait tard.

AMAN

Je te prie, ô bourreau! aye un peu plus d'égard
A moy qu'à un autre homme! &c. » . . . .

« Il continue à déplorer son sort. Le bourreau s'impatiente ; et, voulant exécuter les ordres qu'on lui a donnés, il dit à Aman :

. . . .
. . . . C'est par trop caquetté !
Allons, voilà bien dit : pour moy, je suis hâté ;

et il le pend, pour mettre fin à tous débats, et terminer la Tragédie. »

Les Muses Françoises, *l'Abrégé de l'Histoire du Théatre François*, du Chevalier de Mouhy, et Beauchamps, dans ses *Recherches sur les Théatres*, citent une Piece intitulée *La belle Hester*, *Tragédie Françoise*, *en cinq actes*, *tirée de la Sainte Bible*, et qui fut représentée, à Rouen, en 1622, et imprimée, avec un argument, dans la même ville, chez Abraham Cousturier, sans date. C'est tout ce qu'on nous apprend sur cette Piece,

Nous avons cité, dans le Catalogue des Pieces de Pierre du Ryer, tome premier des Tragédies de notre Collection, celle que cet Auteur composa sur le sujet et sous le titre d'*Esther*, et qui fut représentée au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1643, et imprimée l'année suivante.

ESTHER,

TRAGÉDIE,

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE,

PAR RACINE;

Représentée, d'abord à Saint-Cyr, par les Pensionnaires, devant le Roi, en 1689, et à Paris, au Théatre François, en 1721.

PERSONNAGE
DU PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la Divinité,
Je descends dans ce lieu, * par la Grace habité.
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les Cieux d'asyle plus fidele.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains.
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus, dont il doit sanctifier le monde.
Un Roi qui me protége, un Roi victorieux
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Eparses en cent lieux, sans secours et sans guides.
Pour elles, à sa porte, élevant ce Palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.
Grand Dieu! que cet ouvrage ait place en ta mémoire!
Que tous les soins qu'il prend, pour soutenir ta gloire,
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des Rois que tu chéris!...
Tu m'écoutes. Ma voix ne t'est point étrangere:
Je suis la Piété, cette fille si chere,

* La Maison de Saint-Cyr.

Qui t'offre de ce Roi les plus tendres soupirs.
Du feu de ton amour j'allume ses desirs.
Du zele qui pour toi l'enflamme et le dévore,
La chaleur se répand du Couchant à l'Aurore.
Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné;
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes Temples.
De ta gloire animé, lui seul de tant de Rois
S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie
S'unissent contre toi pour l'affreuse Hérésie.
La discorde en fureur frémit de toutes parts.
Tout semble abandonner tes sacrés étendards;
Et l'Enfer couvrant tout de ses vapeurs funebres,
Sur les yeux les plus saints a jetté ses ténebres.
Lui seul invariable, et fondé sur la Foi,
Ne cherche, ne regarde et n'écoute que toi;
Et, bravant du Démon l'impuissant artifice,
De la Religion soutient tout l'édifice.
Grand Dieu! juge ta cause, et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattoit pour lui,
Lorsque des nations à sa perte animées,
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnois l'orgueil.
Ils viennent se briser contre le même écueil.
Déja, rompant par-tout leurs plus fermes barrieres,
Du débris de leurs forts, il couvre ses frontieres.
Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander;

Un fils qui, comme lui, suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire ;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis.
Pareil à ces Esprits que ta justice envoie,
Quand son Roi lui dit: « Pars ! » il s'élance avec joie,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et tranquille à ses pieds revient le déposer....
Mais, tandis qu'un grand Roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures,
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocens appelez ce Héros.
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse ...
Et vous, qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs des spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité !
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES
DE LA TRAGÉDIE.

ASSUÉRUS, Roi de Perse.

ESTHER, Reine de Perse.

MARDOCHÉE, oncle d'Esther.

AMAN, favori d'Assuérus.

ZARÈS, femme d'Aman.

HYDASPE, Officier du Palais intérieur d'Assuérus.

ASAPH, autre Officier d'Assuérus.

ÉLISE, Confidente d'Esther.

THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.

GARDES du Roi Assuérus.

CHŒUR de jeunes Filles Israélites.

La Scene est à Suze, dans le Palais d'Assuérus.

ESTHER,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente l'appartement d'Esther.)

SCENE PREMIERE.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chere Élise?... O jour trois fois heureux!
Que béni soit le Ciel qui te rend à mes vœux,
Toi qui, de Benjamin, comme moi, descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue,
Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidois à soupirer les malheurs de Sion.
Combien ce tems encore est cher à ma mémoire!...
Mais, toi, de ton Esther ignorois-tu la gloire?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,

Du reste des humains je vivois séparée,
Et de mes tristes jours n'attendois que la fin,
Quand, tout à coup, Madame, un Prophete divin:
« C'est pleurer trop long-tems une mort qui t'abuse,
» Leve-toi, m'a-t-il dit; prends ton chemin vers Suze.
» Là, tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
» Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
» Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées....
» Sion, le jour approche où le Dieu des armées
» Va de son bras puissant faire éclater l'appui,
» Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui. »
Il dit; et moi, de joie et d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce Palais j'ai su trouver l'entrée....
O spectacle! ô triomphe admirable à mes yeux!
Digne en effet du bras qui sauva nos ayeux!
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive!
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le Ciel a-t-il conduit ce grand événement?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrace
De l'altiere Vasthi dont j'occupe la place,
Lorsque le Roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put si-tôt en bannir la pensée.
Vasthi régna long-tems dans son ame offensée.
Dans ses nombreux États il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
Les filles de l'Egypte à Suze comparurent.

Celles même du Parthe et du Scythe indompté,
Y briguerent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frere,
Me tint lieu, chere Élise, et de pere et de mere.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et, sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un Empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis.
Je vins; mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt?
Chacune avoit sa brigue et de puissans suffrages.
L'une d'un sang fameux vantoit les avantages.
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le secours;
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrois le sacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier Monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des Rois entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospere aux ames innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes foibles attraits le Roi parut frappé.

Il m'observa long-tems dans un sombre silence,
Et le Ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce tems-là, sans doute, agissoit sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur:
« Soyez Reine, » dit-il; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadême.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présens tous les Grands de sa Cour;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses Provinces,
Inviterent le peuple aux noces de leurs Princes.
Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle étoit, en secret, ma honte et mes chagrins!
« Esther, disois-je, Esther dans la pourpre est assise,
» La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
» Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
» Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
» Voit de son Temple saint les pierres dispersées,
» Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées! »

ÉLISE.

N'avez-vous point au Roi confié vos ennuis!

ESTHER.

Le Roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.
Celui par qui le Ciel regle ma destinée
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE.

Mardochée?... Eh! peut-il approcher de ces lieux?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent, je le consulte; et ses réponses sages
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages.

Un pere a moins de soin du salut de son fils.
Déja même, déja, par ses secrets avis,
J'ai découvert au Roi les sanglantes pratiques
Que formoient contre lui deux ingrats domestiques.
Cependant, mon amour pour notre nation
A rempli ce Palais de filles de Sion.
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un Ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est-là que fuyant l'orgueil du diadême,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier;
Mais à tous les Persans je cache leurs familles,

(*Appelant.*)

Il faut les appeler.... Venez, venez mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité!

SCENE II.

LE CHŒUR, ESTHER, ÉLISE.

UNE ISRAÉLITE, *chantant derriere le Théatre.*

MA sœur, quelle voix nous appelle?

UNE AUTRE.

J'en reconnois les agréables sons.
C'est la Reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.
La Reine nous appelle.
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR, *entrant sur la Scene par plusieurs endroits différens.*

La Reine nous appelle.
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE, *à Esther.*

Ciel! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés!
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte!...
(*Aux Israélites.*)
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte!
Puissent jusques au Ciel vos soupirs innocens
Monter comme l'odeur d'un agréable encens!
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques!

ESTHER,

ESTHER, *aux Israélites.*

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
Où vos voix, si souvent, se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célebrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE, *chantant.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admiroit ta splendeur.
Tu n'es plus que poussiere; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire!...
Sion, jusques au Ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée!
Puissé-je demeurer sans voix
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des Cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées?

UNE ISRAÉLITE.

Quand verrai-je, ô Sion! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je, de toutes parts,
Tes peuples, en chantant, accourir à tes fêtes?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des Cieux!

Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées?

SCENE III.

MARDOCHÉE, ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER, *à part.*

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous?...
(A Mardochée.)
Que vois-je, Mardochée?... O mon pere! est-ce vous?
Un Ange du Seigneur, sous son aile sacrée,
A donc conduit vos pas et caché votre entrée?...
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre, enfin, qui couvre vos cheveux?
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHÉE, *lui montrant un nouvel Edit d'Assuérus.*

O Reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel...
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël!

ESTHER, *à part.*

Juste Ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race;

Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés.
Les glaives, les couteaux sont déja préparés.
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit;
Et le Roi, trop crédule, a signé cet Edit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres sont donnés; et, dans tous ses États,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats....
(*A part.*)
Cieux! éclairerez-vous cet horrible carnage?...
(*A Esther.*)
Le fer ne connoîtra ni le sexe, ni l'âge.
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours;
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER, *à part.*

O Dieu! qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES, *à part.*

Ciel! qui nous défendra, si tu ne nous défends?

MARDOCHÉE, *à Esther.*

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfans.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux freres:
Il faut les secourir; mais les heures sont cheres.
Le tems vole, et bientôt amenera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr, sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints Prophetes,
Allez; osez au Roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas! ignorez-vous quelles séveres loix
Aux timides mortels cachent ici les Rois?
Au fond de leurs Palais leur Majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible,
Et la mort est le prix de tout audacieux
Qui sans être appelé se présente à leurs yeux,
Si le Roi, dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal.
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,
Je suis à cette loi, comme un autre, soumise;
Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie?
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux?
Que dis-je, votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardoit pas?
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.
Pour un plus noble usage il réserve ses Saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.

Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours!
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?
Que peuvent contre lui tous les Rois de la terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre;
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le Ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zele.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chere Esther, a bien voulu marcher.
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus foible main qui soit dans l'univers;
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace,
Vous périrez, peut-être, et toute votre race!

ESTHER.

Allez; que tous les Juifs, dans Suze répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austere.
Déja la sombre nuit a commencé son tour.
Demain, quand le Soleil ralumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,

J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.



(*Mardochée sort, et le Chœur se retire vers le fond du Théâtre.*)

SCENE IV.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER, *à part.*

O MON souverain Roi!
Me voici donc tremblante et seule devant toi.
Mon pere mille fois m'a dit, dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos ayeux.
Même tu leur promis, de ta bouche sacrée,
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.
La nation chérie a violé sa foi.
Elle a répudié son époux et son pere,
Pour rendre à d'autres Dieux un honneur adultere.
Maintenant elle sert sous un Maître étranger....
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs Dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel

Abolisse ton nom, ton peuple et ton Autel....
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourroit anéantir le foi de tes oracles?
Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets, et que nous attendons?...
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célebrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces Dieux qui ne furent jamais!
Pour moi que tu retiens parmi ces infideles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau, dont il faut que je paroisse ornée,
Dans ces jours solemnels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornemens je préfere la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre!
J'attendois le moment, marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu. Ma prompte obéissance
Va d'un Roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche; accompagne mes pas
Devant ce fier lion, qui ne te connoît pas.
Commande, en me voyant, que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les Cieux te sont soumis;
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

(*Elle sort, avec Elise.*)

SCENE V.

Toute cette Scene est chantée.

LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE.

PLEURONS et gémissons, mes fidelles compagnes.
A nos sanglots donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les saintes montagnes,
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes!
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux.
Il ne fut jamais sous les Cieux
Un si juste sujet de larmes!

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné tes enfans captifs en mille lieux?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

LA MÊME ISRAÉLITE.

Foibles agneaux, livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes!

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête!

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête,
Que l'impie Aman nous apprête!

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête!

UNE ISRAÉLITE.

Quel carnage de toutes parts!
On égorge, à la fois, les enfans, les vieillards,
Et la sœur et le frere,
Et la fille et la mere,
Le fils dans les bras de son pere.
Que de corps entassés! que de membres épars,
Privés de sépulture!...
Grand Dieu! tes Saints sont la pâture
Des tigres et des léopards!

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore.
Je tomberai commé une fleur,
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes!

Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?
Nos peres ont péché; nos peres ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes!

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats:
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence!

UNE ISRAÉLITE.

Eh! quoi, diroit l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantoit la puissance?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre!
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux
Est le seul qui commande aux Cieux!
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéissent point à vos Dieux!

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux!

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense!

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats:
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence!

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne!
Dieu, que la lumiere environne,

Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les Anges!

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfans
Avec eux chantent tes louanges!

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers!
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des Dieux étrangers!

UNE ISRAÉLITE.

Arme-toi: viens nous défendre.
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colere;
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légere,
Que le vent chasse devant lui!

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers!
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des Dieux étrangers!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre représente la Chambre où est le Trône d'Assuérus.

SCENE PREMIERE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Eh ! quoi, lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi;
Que ces portes, Seigneur, n'obéissent qu'à moi.
Venez. Par-tout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux, par des avis sinceres,
Tout ce que ce Palais renferme de mysteres?
Le Roi d'un noir chagrin paroît enveloppé.
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.

Pendant

Pendant que tout gardoit un silence paisible,
Sa voix s'est fait entendre, avec un cri terrible.
J'ai couru. Le désordre étoit dans ses discours.
Il s'est plaint d'un péril qui menaçoit ses jours.
Il parloit d'ennemi, de ravisseur farouche,
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit,
Pour écarter de lui ces images funebres,
Il s'est fait apporter ces annales célebres
Où les faits de son regne, avec soin ramassés,
Par de fidelles mains chaque jour sont tracés.
On y conserve écrits le service et l'offense,
Monumens éternels d'amour et de vengeance.
Le Roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel tems de sa vie a-t-il choisi l'histoire ?

HYDASPE.

Il rêvoit tous ces tems, si remplis de sa gloire ;
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée ?

HYDASPE.

Entre tous les Devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des Cieux....
Mais quel trouble, vous-même, aujourd'hui vous agite ?

Votre ame, en m'écoutant, paroît toute interdite.
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis ?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis ?
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable !

HYDASPE.

Eh ! qui jamais du Ciel eut des regards plus doux ?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers ?.... Tous les jours un homme.... un vil esclave
D'un front audacieux me dédaigne et me brave !

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'État et du Roi ?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi ?

HYDASPE.

Qui, ce chef d'une race abominable, impie ?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Eh ! Seigneur, d'une si belle vie
Un si foible ennemi peut-il troubler la paix ?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais !
En vain de la faveur du plus grand des Monarques
Tout révere à genoux les glorieuses marques,
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,

Lui, fiérement assis et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux
Et ne daigneroit pas, au moins, baisser les yeux.
Du Palais, cependant, il assiége la porte.
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit,
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumiere.
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussiere,
Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil
Conservoit sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce Palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire
Découvrit de Tarès le complot sanguinaire.
Le Roi promit alors de le récompenser;
Le Roi, depuis ce tems, paroît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
J'ai su de mon destin corriger l'injustice.
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'Empire où je fus acheté.
Mes richesses des Rois égalent l'opulence.
Environné d'enfans, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant (des mortels aveuglement fatal!)

De cet amas d'honneurs la douceur passagere
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légere ;
Mais Mardochée, assis aux portes du Palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits ;
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le Soleil éclaire ce perfide !

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours ;
La nation entiere est promise aux vautours.

AMAN.

Ah ! que ce tems est long à mon impatience !
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime.
La vengeance trop foible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtimens dont l'univers frémisse ;
Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice,
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siecles effrayés :
« Il fut des Juifs. Il fut une insolente race.
» Répandus sur la terre ils en couvroient la face.
» Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;
» Aussi-tôt de la terre ils disparurent tous ! »

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, Seigneur, le sang Amalécite
Dont la voix à les perdre, en secret, vous excite ?

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contr'eux,
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage,
Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage,
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé;
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon ame, à ma grandeur toute entiere attachée,
Des intérêts du sang est foiblement touchée.
Mardochée est coupable, et que faut-il de plus?
Je prévins donc contr'eux l'esprit d'Assuérus;
J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie,
J'intéressai sa gloire: il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissans, riches, séditieux;
Leur Dieu même ennemi de tous les autres Dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
» Et d'un culte profane infecte votre Empire?
» Étrangers dans la Perse, à nos loix opposés,
» Du reste des humains ils semblent divisés,
» N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
» Et, détestés par-tout, détestent tous les hommes.
» Prévenez, punissez leurs insolens efforts.
» De leur dépouille enfin grossissez vos trésors. »
Je dis, et l'on me crut. Le Roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
« Assure, me dit-il, le repos de ton Roi.
» Va, perds ces malheureux; leur dépouille est à toi. »
Toute la nation fut ainsi condamnée,
Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traître enfin le trépas différé,

Fait trop souffrir mon cœur, de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie ?

HYDASPE.

Eh! ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer ?
Dites au Roi, Seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connois, comme moi, ce Prince inexorable?
Tu sais combien, terrible en ses soudains transports,
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts ?
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile.
Mardochée à ses yeux est une ame trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement
Élever de sa mort le honteux instrument.

AMAN.

J'entends du bruit; je sors. Toi, si le Roi m'appelle....

(*Il lui parle bas à l'oreille.*)

HYDASPE.

Il suffit.

(*Aman sort.*)

SCENE II.

ASSUÉRUS, ASAPH, SUITE D'ASSUÉRUS, HYDASPE.

ASSUÉRUS, *à part.*

AINSI donc, sans cet avis fidele,
Deux traîtres dans son lit assassinoient leur Roi?...
(*A sa Suite.*)
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

(*Hydaspe sort, avec la Suite.*)

SCENE III.

ASSUÉRUS, ASAPH.

ASSUÉRUS, *s'asseyant sur son trône.*

JE veux bien l'avouer, de ce couple perfide
J'avois presque oublié l'attentat parricide;
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourmens ils laisserent la vie;
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déja levée,

Enfin par qui la Perse, avec moi, fut sauvée,
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu?

ASAPH.

On lui promit beaucoup; c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable!
Des embarras du trône effet inévitable!
De soins tumultueux un Prince environné,
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné.
L'avenir l'inquiete, et le présent le frappe;
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe,
Et de tant de mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zele,
Prennent à notre gloire un intérêt fidele,
Du mérite oublié nous fasse souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir....
Ah! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnoissance!
Et qui voudroit jamais s'exposer pour son Roi?
Ce mortel qui montra tant de zele pour moi,
Vit-il encore?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plutôt demandé son salaire?
Quel pays reculé la cache à mes bienfaits?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du Palais,

Sans se plaindre de vous, ni de sa destinée,
Il y traîne, Seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif?... O Ciel! sur le point que la vie
Par mes propres sujets m'alloit être ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissans?
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans?
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe!....

(*Appelant.*)

Hola! quelqu'un!

SCENE IV.

HYDASPE, ASSUÉRUS, ASAPH.

HYDASPE, *à Assuérus.*

SEIGNEUR ?

ASSUÉRUS, *lui montrant la porte du Palais.*

Regarde à cette porte.
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma Cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte à devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.
(Hydaspe fait entrer Aman.)

SCENE V.

AMAN, HYDASPE, ASSUÉRUS, ASAPH.

ASSUÉRUS, *à Aman.*

APPROCHE, heureux appui du trône de ton Maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.
Un reproche secret embarrasse mon ame.
Je sais combien est pur le zele qui t'enflamme.
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon intérêt seul est le but où tu cours.

Dis-moi donc: que doit faire un Prince magnanime
Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime?
Par quel gage éclatant, et digne d'un grand Roi,
Puis-je récompenser le mérite et la foi?
Ne donne point de borne à ma reconnoissance.
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, *à part.*

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer;
Eh! quel autre que toi peut-on récompenser?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des Monarques Persans la conduite et l'usage;
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous:
Pour vous régler sur eux que sont-ils près de vous?
Votre regne aux neveux doit servir de modele?
Vous voulez d'un sujet reconnoître le zele?
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux.
Je voudrois donc, Seigneur, que ce mortel heureux,
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadême,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suze fût mené;
Que, pour comble de gloire et de magnificence,
Un Seigneur éminent en richesse, en puissance,
Enfin de votre Empire, après vous le premier,
Par la bride guidât son superbe coursier,
Et lui-même, marchant en habits magnifiques,
Criât à haute voix dans les places publiques:

« Mortels, prosternez-vous! C'est ainsi que le Roi
» Honore le mérite et couronne la foi! »

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de tems. Ce que tu m'as dicté
Je veux, de point en point, qu'il soit exécuté.
La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du Palais prends le Juif Mardochée;
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui.
Ordonne son triomphe, et marche devant lui.
Que Suze, par ta voix, de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse....
Sortez tous.

AMAN, *à part.*

Dieux!

(Il sort, avec Hydaspe et Asaph.)

SCENE VI.

ASSUÉRUS, *seul.*

Le prix est, sans doute, inoui:
Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui;
Mais plus la récompense est grande et glorieuse,
Plus même de ce Juif la race est odieuse,
Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.

On

On verra l'innocent discerné du coupable.
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable.
Leurs crimes....

SCENE VII.

ESTHER, *s'appuyant sur Elise;* QUATRE ISRAÉLITES *soutenant la robe d'Esther;* ÉLISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR, ASSUÉRUS.

ASSUÉRUS, *à part.*

Sans mon ordre on porte ici ses pas!
Quel morte linsolent vient chercher le trépas?....
(*Appelant.*) (*A Esther.*)
Gardes!... C'est vous! Esther? Quoi! sans être attendue?

SCENE VIII.

TROUPE DE GARDES, ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ESTHER, *aux jeunes Israélites.*

Mes filles, soutenez votre Reine éperdue.
Je me meurs!
(*Elle tombe évanouie.*)

ASSUÉRUS, *à part.*

Dieux puissans! quelle étrange pâleur
De son teint, tout-à-coup, efface la couleur!...

(*A Esther.*)

Esther, que craignez-vous? suis-je pas votre frere?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévere?

(*Lui présentant son sceptre.*)

Vivez!... Le sceptre d'or, que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER, *reprenant ses esprits.*

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon ame fugitive?

ASSUÉRUS.

Ne connoissez-vous pas la voix de votre époux?
Encore un coup, vivez, et revenez à vous!

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte.
Jugez combien ce front, irrité contre moi,
Dans mon ame troublée a dû jeter d'effroi!
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas! sans frissonner quel cœur audacieux
Soutiendroit les éclairs qui partoient de vos yeux?
Ainsi du Dieu vivant la colere étincelle!

ASSUÉRUS.

O Soleil! ô flambeau de lumiere immortelle!...

(*A part*)

Je me trouble moi-même, et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement....

(*A Esther.*)

Calmez, Reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Eprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes Etats vous donner la moitié?

ESTHER.

Eh! se peut-il qu'un Roi, craint de la terre entiere,
Devant qui tout fléchit et baise la poussiere,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain!

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chere Esther, ce sceptre, cet Empire
Et ces profonds respects que la terreur inspire
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grace
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissans attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
Que dis-je? sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis je crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadême
Un éclat qui le rend respectable aux Dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au Ciel s'adressent.

Parlez : de vos desirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté, qui m'assure autant qu'elle m'honore !...
Un intérêt pressant veut que je vous implore.
J'attends ou mon malheur ou ma félicité;
Et tout dépend, Seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les Reines.

ASSUÉRUS.

Ah ! que vous enflammez mon desir curieux!

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grace devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain Seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence,
Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jettez!
Toutefois, qu'il soit fait comme vous souhaitez....

(*A sa suite.*)

Vous, que l'on cherche Aman, et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la Reine il ait soin de s'y rendre.

(*La suite sort.*)

SCENE IX.

HYDASPE, ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

HYDASPE, *à Assuérus.*

Les savans Chaldéens, par votre ordre appelés,
Dans cet appartement, Seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS, *à Esther.*

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée.
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
Venez, derriere un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés me prêter le secours.
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

(*Il sort, avec Hydaspe.*)

SCENE X.

ESTHER, ÉLISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ESTHER, *à Thamar.*

(*A Elise, et aux Israëlites.*)

Suis-moi, Thamar.... Et vous, troupe jeune et timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane Cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

(*Elle sort, avec Thamar.*)

SCENE XI.

Cette Scene est partie déclamée et partie chantée.

ÉLISE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes ?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter ?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes
Dont les œuvres vont éclater ?
Vous avez vu quelle ardente colere
Allumoit de ce Roi le visage sévere ?

UNE ISRAÉLITE.

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloui !

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible !

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui ?

UNE ISRAÉLITE *chantant*.

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu, sans doute, a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LE CHŒUR.

Dieu, notre Dieu, sans doute, a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE *chantant.*

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et, laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile,
Dieu! de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des Rois est ainsi dans ta main!

ÉLISE.

Ah! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce Prince obscurcissent les yeux!
Comme il est aveuglé du culte de ses Dieux!

UNE ISRAÉLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les Cieux,
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son Palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR.

Malheureux! vous quittez le Maître des humains
Pour adorer l'ouvrage de vos mains!

UNE ISRAÉLITE *chantant.*

Dieu d'Israël! dissipe enfin cette ombre:
Des larmes de tes Saints quand seras-tu touché?
Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?

Dieu d'Israël! dissipe enfin cette ombre!
Jusqu'à quand seras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs.... Ciel! si quelque infidele,
Écoutant nos discours, nous alloit déceler!

ÉLISE,

Quoi! fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déja vous faire chanceler?
Eh! si l'impie Aman dans sa main homicide
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphêmer le nom du Tout-Puissant
Vouloit forcer votre bouche timide?

UNE AUTRE ISRAÉLITE, *à la plus jeune.*

Peut-être Assuérus frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette Idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chere sœur, que choisirez-vous?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi, je pourrois trahir le Dieu que j'aime!
J'adorerois un Dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même?

LE CHŒUR.

Dieux impuissans, Dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les Démons et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus!

UNE ISRAÉLITE *chantant.*

Que ma bouche et mon cœur et tout ce que je suis
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie!
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon ame se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche et mon cœur et tout ce que je suis
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie!

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie!

ÉLISE.

Tous ses jours paroissent charmans;
L'or éclate en ses vêtemens:
Son orgueil est sans borne, ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens.
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens:
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espere revivre en sa postérité;
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du Ciel a mis sa confiance.

UNE ISRAÉLITE, *chantant.*

Pour contenter ses frivoles desirs,
L'homme insensé vainement se consume :
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE, *chantant.*

Le bonheur de l'impie est toujours agité.
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME, *avec une autre, chantant.*

O douce paix !
O lumiere éternelle !
Beauté toujours nouvelle,
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix !
O lumiere éternelle,
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LE CHŒUR.

O douce paix !
O lumiere éternelle !
Beauté toujours nouvelle ;
O douce paix,
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MÊME, *chantant.*

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche : elle fuit,
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.
Le glaive au-dehors le poursuit,
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE *chantant.*

La gloire des méchans en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore...
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint,
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore!

LE CHŒUR.

O douce paix,
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

ÉLISE.

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine....
On nous appelle; allons rejoindre notre Reine.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre représente les Jardins d'Esther, et un des côtés du Sallon où se fait le festin.

SCENE PREMIERE.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'est donc ici d'Esther le superbe Jardin,
Et ce sallon pompeux est le lieu du festin....
Mais tandis que la porte en est encor fermée,
Écoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,
Dissimulez, Seigneur, cet aveugle courroux.
Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte.
Les Rois craignent sur-tout le reproche et la plainte.
Seul entre tous les grands par la Reine invité,
Ressentez donc aussi cette félicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche;
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des Rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.

Il

Il est des contretems qu'il faut qu'un sage essuie.
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN, *à part.*

O douleur, ô supplice affreux à la pensée!
O honte, qui jamais ne peut-être effacée!
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains?
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire;
Malheureux! j'ai servi de héraut à sa gloire.
Le traître! il insultoit à ma confusion;
Et tout le peuple même, avec dérision,
Observant la rougeur qui couvroit mon visage,
De ma chûte certaine en tiroit le présage!...
Roi cruel! ce sont là les jeux où tu te plais!
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie!

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention?
Il croit récompenser une bonne action.
Ne faut-il pas, Seigneur, s'étonner, au contraire,
Qu'il en ait si long-tems différé le salaire?
Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil.
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.
Vous êtes après lui le premier de l'Empire.
Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que, pour sa grandeur,
J'ai foulé sous les pieds, remords, crainte, pudeur;

Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les loix et gémir l'innocence;
Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction;
Et pour prix de ma vie à leur haine exposée
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée!

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter?
Ce zele que pour lui vous fîtes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avoit-il d'autre objet que vous-même?
Et, sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste....
Enfin, la Cour nous hait, le peuple nous déteste.
Ce Juif même, il le faut confesser, malgré moi,
Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelque effroi.
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
De ce léger affront songez à profiter,
Peut-être la fortune est prête à vous quitter.
Aux plus affreux excès son inconstance passe.
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut?... Je frémis quand je voi
Les abymes profonds qui s'ouvrent devant moi.
La chûte désormais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.
Regagnez l'Hellespont, et ces bords écartés
Où vos ayeux errans jadis furent jettés,
Lorsque des Juifs contr'eux la vengeance allumée

Chassa tout Amalec de la triste Idumée.
Aux malices du sort, enfin, dérobez-vous.
Nos plus riches trésors marcheront devant nous.
Vous pouvez du départ me laisser la conduite,
Sur-tout, de vos enfans j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler.
Contente, sur vos pas vous me verrez voler.
La mer la plus terrible et la plus orageuse
Est plus sûre pour nous que cette Cour trompeuse....
Mais, à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher...
C'est Hydaspe.

SCENE II.

HYDASPE, AMAN, ZARÈS.

HYDASPE, *à Aman.*

SEIGNEUR, je courois vous chercher.
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie,
Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin ?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?
Quoi ! toujours de ce Juif l'image vous désole?
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur ?

Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur?
On a payé le zele, on punira le crime;
Et l'on vous a, Seigneur, orné votre victime.
Je me trompe ou vos vœux, par Esther secondés,
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce?

HYDASPE.

J'ai des savans Devins entendu la réponse.
Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang de la Reine est prête à se plonger;
Et le Roi, qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux!
Il faut craindre, sur-tout, leur Chef audacieux.
La terre avec horreur dès long-tems les endure;
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature....

(*A Zarès.*)

Ah! je respire, enfin.... chere Zarès, adieu!

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la fête;
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

(*Aman entre chez la Reine. Zarès et Hydaspe s'en vont d'un autre côté.*)

SCENE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

(*Le commencement de cette Scene se récite sans chant.*)

UNE DES ISRAÉLITES.

C'EST Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur!

LA PREMIERE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre!

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur!

LA PREMIERE.

C'est celui qui trouble la terre!

ÉLISE.

Peut-on en le voyant ne le connoître pas?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage!

UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyois voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie;
Mais en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avoit dans les yeux une barbare joie,
Dont tout mon sang est encore troublé!

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace !...
Je le vois, mes sœurs, je le voi.
A la table d'Esther l'insolent, près du Roi,
A déja pris sa place !

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grace, dites-nous,
Quel mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin....

UNE TROISIEME.

Les pleurs des misérables...

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables!

LA TROISIEME.

C'est son breuvage le plus doux!

ÉLISE.

Cheres sœurs, suspendez la douleur qui vous presse!
Chantons: on nous l'ordonne; et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David, par ses accords touchans,
Calmoit d'un Roi jaloux la sauvage tristesse!

(*Tout le reste de cette Scene est chanté.*)

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un Roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le Peuple! heureux le Roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité!

(*Ces quatre Stances sont chantées alternativement par une voix seule, et par le Chœur.*)

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie!
Ses criminels attentats
Des plus paisibles Etats
Troublent l'heureuse harmonie!

Sa fûreur de sang avide
Poursuit par-tout l'innocent!
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide,

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur!
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche!

La fraude adroite et subtile
Seme de fleurs son chemin;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile!

UNE ISRAÉLITE.

D'un soufle l'Aquillon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages;

Un Roi sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur!

UNE AUTRE.

J'admire un Roi victorieux
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux;
Mais un Roi sage et qui hait l'injustice,
Qui, sous la loi du riche impérieux,
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des Cieux!

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espere!

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le pere!

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste, implorant son appui,
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE.

Détourne, Roi puissant! détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger!
Il est tems que tu t'éveilles!
Dans le sang innocent ta main va se plonger,
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, Roi puissant! détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger!

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entiere!
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barriere!
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis!
Que de ton bras la force les renverse!

Que de ton nom la terreur les disperse!
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfans une troupe inutile;
Et si par un chemin il entre en tes États,
Qu'il en sorte par plus de mille!

SCENE IV.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, *suite d'Assuérus*, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS*, *à Esther.*

OUI, vos moindres discours ont des graces secretes!
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix, que n'ont point ni la pourpre, ni l'or!
Quel climat renfermoit un si rare trésor?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance,
Et quelle main si sage éleva votre enfance?...
Mais, dites promptement ce que vous demandez:
Tous vos desirs, Esther, vous seront accordés;
Dussiez-vous, je l'ai dit et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant Empire!

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes desirs....
Mais, puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon Roi lui-même à parler me convie,
(*Se jettant aux pieds d'Assuérus.*)
J'ose vous implorer, et pour ma propre vie

Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné
Qu'à périr avec moi vous avez condamné!

ASSUÉRUS, *la relevant.*

A périr! vous! quel peuple, et quel est ce mystere?

AMAN, *à part.*

Je tremble!

ESTHER, *à Assuérus.*

Esther, Seigneur, eut un Juif pour son pere...
De vos ordres sanglans vous savez la rigueur?

AMAN, *à part.*

Ah! Dieux!

ASSUÉRUS, *à Esther.*

Ah! de quel coup me percez-vous le cœur!
(*A part.*)
Vous la fille d'un Juif!... Eh! quoi, tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyois du Ciel les plus cheres amours,
Dans cette source impure auroit puisé ses jours?
Malheureux!

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma priere;
Mais je demande, au moins que, pour grace derniere,
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que sur-tout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER, *à part.*

O Dieu! confonds l'audace et l'imposture!
(*A Assuérus.*)
Ces Juifs dont vous voulez délivrer la nature,

Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs peres,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prosperes.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des Cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom; le monde est son ouvrage:
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales loix,
Et du haut de son trône interroge les Rois.
Des plus fermes États la chûte épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres Dieux oserent s'adresser:
Roi, peuples, en un jour, tout se vit disperser.
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude;
Mais, pour punir, enfin, nos maîtres, à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre;
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes Rois la dépouille en sa main,
De son Temple détruit vengea sur eux l'injure:
Babylone paya nos pleurs, avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos loix et nos fêtes divines;
Et le Temple déja sortoit de ses ruines....
Mais de ce Roi si sage, héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,

Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejetta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un Roi si généreux!
« Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
» Disions-nous; un Roi regne, ami de l'innocence. »
Par-tout du nouveau Prince on vantoit la clémence.
Les Juifs par-tout de joie en pousserent des cris....
(*A part.*)
Ciel! verra-t-on toujours, par de cruels esprits,
Des Princes les plus doux l'oreille environnée;
Et du bonheur public la source empoisonnée!...
(*A Assuérus.*)
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux soufler la cruauté.
Un Ministre ennemi de votre propre gloire....

AMAN, *à Assuérus.*

De votre gloire! moi!... Ciel! le pourriez-vous croire?
Moi, qui n'ai d'autre objet, ni d'autre Dieu....

ASSUÉRUS, *l'interrompant.*

Tais-toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton Roi?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui; c'est ce Ministre infidele et barbare
Qui, d'un zele trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arme votre vertu.
Eh! quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Par-tout l'affreux signal, en même tems donné,
De meurtres remplira l'univers étonné.

On

On verra, sous le nom du plus juste des Princes,
Un perfide étranger désoler vos Provinces;
Et dans ce Palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous! ..
Eh! que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée?
Les a-t on vu marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses aîles.
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien!
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites!
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein....
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille!

ASSUÉRUS.

Mardochée!

ESTHER.

Il restoit seul de notre famille.
Mon pere étoit son frere: il descend, comme moi,
Du sang infortuné de notre premier Roi.
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,

Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
Delà, contre les Juifs et contre Mardochée,
Cette haine, Seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré;
A la porte d'Aman est déja préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable.
Dans une heure, au plus tard, ce vieillard vénérable,
Des portes du Palais, par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché!

ASSUÉRUS, *à part.*

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon ame!
Tout mon sang de colere et de honte s'enflamme.
J'étois donc le jouet.... Ciel! daigne m'éclairer!
Un moment sans témoins cherchons à respirer....
(*Aux Gardes.*)
Appelez Mardochée: il faut aussi l'entendre.
(*Il sort avec sa suite.*)

SCENE V.

ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE, *à part.*

Vérité, que j'implore, acheve de descendre!

AMAN, *à Esther.*

D'un juste étonnement je demeure frappé.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.
J'en atteste du Ciel la puissance suprême,

En les perdant j'ai cru vous assurer, vous-même.
Princesse, en leur faveur employez mon crédit.
Le Roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête,
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.
Les intérêts des Juifs déja me sont sacrés :
Parlez. Vos ennemis aussi-tôt massacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel sang demandez-vous?

ESTHER.

Va, traître! laisse-moi:
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi!
Misérable! le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déja sa balance!
Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé.
Tremble! son jour approche, et ton regne est passé!

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable!
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable?
C'en est fait; mon orgueil est forcé de plier.
L'inexorable Aman est réduit à prier.

(*Il se jette aux pieds d'Esther.*)

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un Roi terrible apaiser le courroux;
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux!

SCENE VI.

ASSUÉRUS, *suite d'Assuérus*; ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, *à Esther.*

Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies?...
Ah! dans ses yeux confus je lis ses perfidies;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle le cours....
(*Aux Gardes.*)
Qu'à ce monstre à l'instant l'ame soit arrachée.
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Apaisant par sa mort et la terre et les Cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

(*Aman est emmené par les Gardes.*)

SCENE VII.

MARDOCHÉE, ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, *à Mardochée.*

MORTEL chéri du Ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchans ton Roi n'est plus en proie.
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu.
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance.
Possede justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis;
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis.
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore!
Rebâtissez son Temple et peuplez vos Cités.
Que vos heureux enfans, dans leurs solemnités,
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire!

SCENE VIII.

ASAPH, ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, *à Asaph.*

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré,
Par le peuple en fureur à moitié déchiré
On traîne, on va donner en spectacle funeste,
De son corps tout sanglant le misérable reste !

MARDOCHÉE, *à Assuérus.*

Roi ! qu'à jamais le Ciel prenne soin de vos jours !
Le péril des Juifs presse et veut un prompt secours !

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER, *à part.*

O Dieu ! par quelle route, inconnue aux mortels,
Ta sagesse conduit ses desseins éternels !

(*Assuérus, Esther, Mardochée, Asaph et Elise sortent.*)

SCENE IX et derniere.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

DIEU fait triompher l'innocence;
Chantons, célébrons sa puissance!

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchans s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre.
Du haut du Ciel sa voix s'est fait entendre.
L'homme superbe est renversé:
Ses propres fléches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre:
Pareil au cedre il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux.
Il sembloit, à son gré, gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus!

UNE AUTRE.

On peut des plus grands Rois surprendre la justice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper

Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé!
Au péril d'une mort funeste
Son zele ardent s'est exposé!
Elle a parlé : le Ciel a fait le reste!

DEUX ISRAÉLITES, *ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans;
La nature et le Ciel à l'envi l'ont ornée!

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocens.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissans.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX, *ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans;
La nature et le Ciel à l'envi l'ont ornée!

UNE AUTRE.

Ton Dieu n'est plus irrité;
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussiere.
Quitte les vêtemens de ta captivité,
Et reprends ta splendeur premiere.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts.
Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers!

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers!

UNE ISRAÉLITE.

Je reverrai ces campagnes si cheres!

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes peres!

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers!

UNE ISRAÉLITE.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du Temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.
Que de l'or le plus pur son Autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré !...
Liban, dépouille-toi de tes cedres antiques !...
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques !...

UNE AUTRE.

Dieu ! descends et reviens habiter parmi nous !...
Terre, frémis d'alégresse et de crainte !...
Et vous, sous sa Majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous !

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux qui, dès l'enfance, en connoît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce Maître adorable !
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur !
Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux qui, dès l'enfance, en connoît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne.
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre foiblesse;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mere a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAÉLITES, *ensemble.*

Il nous fait remporter une illustre victoire!

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire!

TOUTES TROIS, *ensemble.*

Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni! que son nom soit chanté!
Que l'on célebre ses ouvrages
Au-delà des tems et des âges,
Au-delà de l'éternité!

FIN.

ATHALIE,

TRAGÉDIE

DE RACINE.

2



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.



PRÉFACE.

Tout le monde sait que le Royaume de Juda étoit composé des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus qui se révolterent contre Roboam, composoient le Royaume d'Israël. Comme les Rois de Juda étoient de la maison de David, et qu'ils avoient dans leur partage la ville et le Temple de Jérusalem; tout ce qu'il y avoit de Prêtres et de Lévites se retirerent auprès d'eux, et leur demeurerent toujours attachés; car depuis que le Temple de Salomon fut bâti, il n'étoit plus permis de sacrifier ailleurs; et tous ces autres Autels qu'on élevoit à Dieu sur des montagnes, appellées par cette raison dans l'Ecriture *les hauts lieux*, ne lui étoient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistoit plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très-petit nombre de personnes, étoient ou idolâtres, ou schismatiques.

Au reste, ces Prêtres et ces Lévites faisoient

eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes pour servir, tour-à-tour, dans le Temple, d'un jour de Sabbath à l'autre. Les Prêtres étoient de la famille d'Aaron; et il n'y avoit que ceux de cette famille, lesquels pussent exercer la sacrificature. Les Lévites leur étoient subordonnés, et avoient soin, entr'autres choses, du chant, de la préparation des victimes et de la garde du Temple. Ce nom de Lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étoient en semaine avoient, ainsi que le Grand-Prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries dont le Temple étoit environné, et qui faisoient partie du Temple même. Tout l'édifice s'appelloit en général *le lieu saint*; mais on appeloit plus particuliérement de ce nom cette partie intérieure du Temple où étoit le Chandelier d'or, l'Autel des parfums, et les Tables des Pains de proposition; et cette partie étoit encore distinguée du Saint des Saints où étoit l'Arche, et où le Grand-Prêtre seul avoit droit d'entrer une fois l'année. C'étoit une tradition assez constante que la montagne sur laquelle le

Temple fut bâti, étoit la même montagne où Abraham avoit autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'Histoire de l'Ancien Testament ne sera pas assez présente n'en soient point arrêtés en lisant cette Tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône, et j'aurois dû, dans les regles, l'intituler *Joas*, mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'*Athalie*, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable, et que c'est sa mort qui termine la Piece. Voici une partie des principaux événemens qui devancerent cette grande action.

Joram, Roi de Juda, fils de Josaphat, et le septieme Roi de la race de David, épousa Athalie, fille d'Achab et de Jésabel, qui régnoient en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jésabel, par leurs sanglantes persécutions contre les Prophêtes. Athalie, non moins impie que sa mere, entraîna bientôt le Roi son mari dans l'idolâtrie, et fit même construire

dans Jérusalem un Temple à Baal, qui étoit le Dieu du pays de Tyr et de Sidon, où Jésabel avoit pris naissance. Joram, après avoir vu périr, par les mains des Arabes et des Philistins, tous les Princes ses enfans, à la réserve d'Okosias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie, qui lui consuma les entrailles.

Sa mort funeste n'empêcha pas Okosias d'imiter son impiété et celle d'Athalie sa mere ; mais ce Prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au Roi d'Israël, frere d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avoit fait sacrer par ses Prophêtes, pour régner sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jetter par les fenêtres Jésabel, qui, selon la prédiction d'Elie, fut mangée des chiens, dans la vigne de ce même Naboth, qu'elle avoit fait mourir autrefois, pour s'emparer de son héritage. Athalie, ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, entreprit, de son côté, d'éteindre entiérement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfans d'Okosias, ses

petits-fils ; mais, heureusement, Josabet, sœur d'Okosias et fille de Joram ; mais d'une autre mere qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeoit les Princes, ses neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas, encore à la mamelle, et le confia, avec sa Nourrice, au Grand-Prêtre, son mari, qui les cacha tous deux dans le Temple, où l'enfant fut élevé secrétement, jusqu'au jour qu'il fut proclamé Roi de Juda. L'Histoire des Rois dit que ce fut la septieme année d'après ; mais le Texte Grec de Paralipomenes, que Sévere Sulpice a suivi, dit que ce fut la huitieme. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce Prince neuf à dix ans, pour le mettre déja en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge, qui a de l'esprit et de la mémoire ; mais quand j'aurois été un peu au-delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le Temple, par un Grand-Prêtre, qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avoit instruit, de bonne heure, dans tous les devoirs

de la Religion et de la royauté. Il n'en étoit pas de même des enfans des Juifs que de la plupart des nôtres. On leur apprenoit les saintes Lettres, non-seulement dès qu'ils avoient atteint l'usage de la raison, mais, pour me servir de l'expression de Saint-Paul, dès la mamelle. Chaque Juif étoit obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la loi tout entier. Les Rois étoient même obligés de l'écrire deux fois, et il leur étoit enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire ici que la France voit en la personne d'un Prince de huit ans et demi (1), qui fait aujourd'hui ses plus cheres délices, un exemple illustre de ce que peut dans un enfant un heureux naturel, aidé d'une excellente éducation, et que si j'avois donné au petit Joas la même vivacite et le même discernement qui brille dans les reparties de ce jeune Prince, on m'auroit accusé, avec raison, d'avoir péché contre les regles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du Grand-Prêtre, n'étant point marqué, on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

(1) Le Duc de Bourgogne.

J'ai

J'ai suivi l'explication de plusieurs Commentateurs fort habiles qui prouvent, par le texte même de l'Ecriture, que tous ces soldats à qui Joïada ou Joad, comme il est appelé dans Josephe, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étoient autant de Prêtres et de Lévites, aussi-bien que les cinq Centeniers qui les commandoient. En effet, disent ces interpretes, tout devoit être saint dans une si sainte action, et aucun profane n'y devoit être employé. Il s'y agissoit, non-seulement de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand Roi cette suite de descendans, dont devoit naître le Messie ; *car ce Messie, tant de fois promis comme fils d'Abraham, devoit aussi être fils de David et de tous les Rois de Juda.* De-là vient que l'illustre et savant Prélat, (1) de qui j'ai emprunté ces paroles, appelle Joas *le précieux reste de la maison de David.* Josephe en parle dans les mêmes termes ; et l'Ecriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la lampe qu'il

(1) Bossuet, Évêque de Meaux.

lui avoit promise. Or cette lampe, qu'étoit-ce autre chose que la lumiere qui devoit être un jour révélée aux nations ?

L'Histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interpretes veulent que ce fut un jour de fête. J'ai choisi celle de la Pentecôte, qui étoit l'une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébroit la mémoire de la publication de la loi sur le Mont de Sinaï, et on y offroit aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson ; ce qui faisoit qu'on la nommoit encore la *fête des Prémices.* J'ai songé que ces circonstances me fourniroient quelque variété pour les chants du Chœur.

Ce Chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi, et je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le Chœur chez sa mere. Elle chante avec lui, porte la parole pour lui et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens Chœurs qu'on appeloit *le Coriphée.* J'ai aussi essayé d'imiter des Anciens cette continuïté d'action, qui fait que leur Théatre ne demeure jamais vuide ; les intervalles des actes n'étant marqués que par

des hymnes et par des moralités du Chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera, peut-être, un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scene un Prophête inspiré de Dieu, et qui prédit l'avenir ; mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des Prophêtes mêmes. Quoique l'Ecriture ne dise pas, en termes exprès, que Joïada ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils, elle le représente comme un homme tout plein de l'Esprit de Dieu ; et, d'ailleurs, ne paroît-il pas par l'Evangile qu'il a pu prophétiser en qualité de souverain Pontife ? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui, après trente années d'un regne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce Grand-Prêtre. Ce meurtre, commis dans le Temple, fut une des principales causes de la colere de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arriverent dans la suite. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cesserent entiérement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné

lieu de faire prédire tout de suite à Joad et la destruction du Temple, et la ruine de Jérusalem. Mais comme les Prophêtes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que, d'ailleurs, il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur, après lequel tous les anciens Justes soupiroient.

Cette scene, qui est une espece d'épisode, amene très-naturellement la musique, par la coutume qu'avoient plusieurs Prophêtes d'entrer dans leurs saints transports au son des instrumens; témoin cette troupe de Prophêtes qui vinrent au-devant de Saül avec des harpes et des lyres, qu'on portoit devant eux; et témoin Elisée lui-même, qui, étant consulté sur l'avenir par le Roi de Juda et par le Roi d'Israël, dit, comme fait ici Joad, *Adducite mihi psaltem.* Ajoutez à cela que cette prophétie sert à augmenter le trouble de la Piece, par la consternation et par les différens mouvemens où elle jette le Chœur et les principaux Acteurs.

NOTE

DES RÉDACTEURS.

En général, les Préfaces des Pieces de Racine sont tellement historiques qu'en lisant chacune d'elles on voit quel est le sujet de la Piece qu'elle précede, et la maniere dont il l'a traité. Nous avons donc, presque toujours, cru devoir renvoyer aux Préfaces de cet Auteur pour la connoissance des sujets de ses Pieces; et, par la même raison, nous le ferons encore pour celui d'*Athalie*, qui, plus qu'aucun autre, est annoncé avec détail dans la Préface.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

ATHALIE.

« Les applaudissemens que la Tragédie d'*Esther* avoit reçus n'empêchoient pas l'Auteur de reconnoître qu'elle n'étoit pas dans toute la grandeur du Poëme Dramatique, dit Louis Racine, dans ses *Mémoires sur la vie de son pere*. L'unité de lieu n'y étoit pas observée, et elle n'étoit qu'en trois actes.... Il avoit trouvé l'art d'y lier, comme les Anciens, les Chœurs avec l'action; mais il terminoit l'action par un Chœur, chose inconnue aux Anciens, et contraire à la nature du Poëme Dramatique, qui ne doit pas finir par des chants.»

«Il entreprit de traiter un autre sujet de l'Écriture-Sainte, et de faire une Tragédie plus parfaite. Madame de Sévigné doutoit qu'il y pût réussir, et disoit, dans une de ses lettres : *Il aura*

de la peine à faire mieux qu'Esther. Il n'y a plus d'histoire comme celle-là. C'étoit un hasard et un assortiment de toutes choses ; car Judith, Booz et Ruth ne sauroient rien faire de beau: Racine a pourtant bien de l'esprit : il faut espérer. Elle n'avoit point tort de penser ainsi. Elle ne s'attendoit pas que, dans un chapitre du quatrieme livre des Rois, il dût trouver le plus grand sujet qu'aucun Poëte eût encore traité, et en faire une Tragédie qui, sans amour, sans épisodes, sans confidens, intéresseroit toujours, dans laquelle le trouble iroit croissant, de scene en scene, jusqu'au dernier moment, et qui seroit dans toute l'exactitude des regles. »

« Le mérite, cependant, de cette Tragédie fut long-tems ignoré. Elle n'eut point le secours des représentations, qui font, pour un tems, la fortune des Pieces médiocres. On avoit fait un scrupule à Madame de Maintenon des représentations d'*Esther*, en lui disant que ces Spectacles, où de jeunes Demoiselles, parées magnifiquement, paroissoient devant toute la Cour, étoient dangereux pour les Spectateurs et pour les Actrices mêmes. On ne songeoit point à faire exé-

cuter *Athalie* sur le Théatre des Comédiens. L'Auteur y avoit mis ordre, en faisant insérer dans le Privilége d'*Esther* la défense aux Comédiens de représenter une Tragédie faite pour Saint-Cyr.... Ce Privilége, daté du 3 Février 1689, fut accordé aux Dames de Saint-Cyr, et non pas à l'Auteur, et il y est dit : *Ayant vu, nous mêmes, plusieurs représentations dudit Ouvrage, dont nous avons été satisfaits, nous avons donné ces présentes aux Dames de Saint-Cyr, avec défense à tous Acteurs, et autres gens montant sur les Théatres publics de le représenter.* »

« On lira, sans doute, avec plaisir, ce que Madame la Comtesse de Caylus a écrit sur *Athalie*, dans ses *Souvenirs.*

« *Le grand succès d'*Esther *mit Racine en goût*, dit-elle. *Il voulut composer une autre Piece, et le sujet d'Athalie (c'est-à-dire, de la mort de cette Reine, et la reconnoissance de Joas) lui parut le plus beau de tous ceux qu'il pouvoit tirer de l'Ecriture-Sainte. Il y travailla, sans perdre de tems, et l'hiver suivant cette Piece se trouva en état d'être représentée. Mais Madame de Maintenon reçut, de tous côtés, tant d'avis et tant de représentations des*

dévots, qui agissoient en cela de bonne-foi, et de la part des Poëtes jaloux de Racine, qui, non contens de faire parler les gens de bien, écrivirent plusieurs lettres anonymes, qu'ils empêcherent enfin Athalie *d'être représentée sur le Théatre de Saint-Cyr. On disoit à Madame de Maintenon qu'il étoit honteux à elle de faire monter sur un Théatre des Demoiselles rassemblées de toutes les parties du Royaume pour recevoir une éducation chrétienne, et que c'étoit mal répondre à l'idée que l'établissement de Saint-Cyr avoit fait concevoir. J'avois part aussi à ces discours, et on trouvoit encore qu'il étoit indécent à elle de me faire voir à toute la Cour sur un Théatre.* »

« *Le lieu, le sujet des Pieces et la maniere dont les Spectacles s'étoient introduits à Saint-Cyr devoient justifier Madame de Maintenon, et elle auroit pu ne pas s'embarrasser de discours qui n'étoient fondés que sur l'envie et la malignité. Mais elle pensa différemment, et arrêta ces Spectales dans le tems que tout étoit prêt pour jouer* Athalie. *Elle fit seulement venir à Versailles, une fois ou deux, les Actrices pour jouer dans sa chambre, devant le Roi, avec leurs habits ordinaires. Cette Piéce est si belle que l'action*

n'en parut pas refroidie. Il me ſemble même qu'elle produiſit plus d'effet qu'elle n'en a produit sur le Théatre de Paris. Oui, je crois que *Racine auroit été fâché de la voir auſsi défigurée qu'elle m'a paru l'être par une Josabet fardée*, (Mademoiselle Duclos) *par une Athalie outrée*, (Mademoiselle Desmares) *et par un Grand-Prêtre*, (Beaubourg) *plus capable d'imiter les Capucinades du petit Pere Honoré*, (Prédicateur Capucin) *que la Majeſté d'un Prophête divin. Il faut ajouter encore que les Chœurs, qui manquoient aux représentations faites à Paris, ajoutoient une grande beauté à la Piece, et que les Spectateurs mêlés et confondus avec les Acteurs*, (les banquettes des jeunes gens placées anciennement ſur les deux côtés de l'avant-scene) *refroidissoient infiniment l'action. Mais, malgré ces défauts et ces inconvéniens, elle a été admirée et le sera toujours. On fit, après, à l'envi de Racine, pluſieurs Pieces pour Saint-Cyr; mais elles y sont ensévelies. La* Judith, *Piéce que l'Abbé Testu fit faire par Boyer, et à laquelle il travailla lui-même, fut jouée ensuite sur le Théatre de*

Paris, *avec le succès marqué dans cette Epigramme de Racine.*

A sa *Judith*, Boyer, par aventure,
Étoit assis près d'un riche caissier;
Bien aise étoit, car le bon financier
S'attendrissoit et pleuroit sans mesure.
« Bongré vous sais, lui dit le vieux Rimeur,
» Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
» A vous saisir pour une baliverne. »
Lors le Richard, en larmoyant, lui dit:
« Je pleure, hélas! pour ce pauvre Holopherne,
» Si méchamment mis à mort par Judith! »

« . . . . Madame de Caylus fit, peut-être, une prédiction véritable lorsqu'elle dit qu'*Athalie* seroit toujours admirée, continue Racine le fils. Elle ne le fût pourtant pas trop d'abord du Public, et lors qu'elle parut imprimée, en *1691*, elle fut très-peu recherchée. On avoit entendu dire qu'elle étoit faite pour Saint-Cyr, et qu'un enfant y faisoit un principal personnage. On se persuada que c'étoit une Piéce qui n'étoit bonne que pour des enfans; et les gens du monde furent peu empressés à la lire. Ceux qui la lurent parurent

froids d'abord, et M. Arnaud, en la trouvant fort belle, la mettoit au-dessous d'*Esther.* Un Docteur de Sorbonne peut aisément se tromper en jugeant des Tragédies ; mais la maniere dont-il avoit parlé de *Phèdre* faisoit voir qu'en ces matieres mêmes il n'avoit pas coutume de se tromper.... Il avoit approuvé le caractere de Phédre, et cette Tragédie, en général, en disant seulement de l'Auteur : *Mais pourquoi a-t-il fait Hippolyte amoureux ?* Cette critique est, en effet, la seule qu'on puisse faire contre cette Tragédie, et l'Auteur, qui se l'étoit faite à lui-même, se justifioit, en disant : *Qu'auroient pensé les Petits-Maîtres d'un Hippolyte ennemi de toutes les femmes ? Quelles mauvaises plaisanteries n'auroient-ils point faites ?...* Voici la lettre qu'écrivit M. Arnaud à un de ses amis, au sujet d'*Athalie.* »

« *J'ai reçu* Athalie, *et l'ai lue, aussi-tôt, deux ou trois fois, avec une grande satisfaction. Si j'avois plus de loisir je vous marquerois, plus au long ce qui me la fait admirer. Le sujet y est traité avec un art merveilleux ; les caracteres bien soutenus, les vers nobles et naturels. Ce qu'on*

qu'on y fait dire aux gens de bien inspire du respect pour la Religion & pour la vertu ; et ce qu'on fait dire aux méchans n'empêche point qu'on n'ait horreur de leur malice : en quoi je trouve que beaucoup de Poëtes sont blamables, mettant tout leur esprit à faire parler leurs personnages d'une maniere qui peut rendre leur cause si bonne qu'on est plus porté à approuver, ou à excuser les plus méchantes actions qu'à en avoir de la haine. Mais comme il est bien difficile que deux enfans d'un pere soient si également parfaits qu'il n'ait pas plus d'inclination pour l'un que pour l'autre, je voudrois bien savoir laquelle de ces deux Piéces il aime davantage. Pour moi, je vous dirai franchement que les charmes de la cadette n'ont pu m'empêcher de donner la préférence à l'aînée. J'ai beaucoup de raisons dont la principale est que j'y trouve beaucoup plus de choses très-édifiantes et très-capables d'inspirer de la piété.... &c. »

« Un pareil jugement, quelque flatteur qu'il soit, poursuit Louis Racine, ne satisfait point un Auteur, toujours plus content de son dernier ouvrage que des autres, sur-tout, lorsqu'il

en a de si justes raisons. Etonné de voir que sa Piéce, loin de faire dans le Public l'éclat qu'il s'en étoit promis, restoit presque dans l'obscurité, il s'imagina qu'il avoit manqué son sujet; et il l'avouoit sincérement à Boileau, qui lui soutenoit, au contraire, qu'*Athalie* étoit son chef-d'œuvre. *Je m'y connoîs*, lui disoit Boileau, *et le Public y reviendra*. Sur ces espérances l'Auteur se rassuroit. Il a cependant été toujours convaincu que s'il avoit fait quelque chose de parfait, c'étoit *Phédre*; et sa prédilection pour cette Piece étoit fondée sur des raisons très-fortes, car quoi que l'action d'*Athalie* soit bien plus grande; le caractere de Phédre est comme celui d'Œdipe, un de ces sujets rares, qui ne sont pas l'ouvrage des Poëtes, et qu'il faut que la Fable ou l'Histoire leur fournisse. Tout le monde sait que la principale qualité qu'Aristote, ou plutôt que la Tragédie demande dans son Héros, est qu'il ne soit ni tout-à-fait vicieux, ni tout-à-fait vertueux, parce qu'un scélérat, quelque malheur qui lui arrive, ne fait jamais pitié, et qu'un homme tout-à-fait exempt de foi-

blesse, et qui ne s'est attiré son malheur par aucune faute, cause plus de chagrin que de pitié. Au lieu que le malheureux qui mérite de l'être, et qui, en même-tems, mérite d'être plaint, intéresse toujours; et c'est ce qui se trouve admirablement dans *Phédre*, qui, dévorée par une infâme passion, est toute la premiere à se prendre en horreur. Je ne sais si par-là son caractere n'eſt pas beaucoup plus tragique que celui d'Œdipe, qui, dans le fonds, n'est qu'un homme fort ordinaire, à qui le hasard a fait commettre de grands crimes, sans qu'il en ait eu l'intention, et chez qui l'on ne peut voir cette douleur vertueuſe qui fait la beauté du caractere de *Phédre.* Mais on peut dire aussi que ce caractere est le seul qui soit dans cette Tragédie, au lieu que dans *Athalie*, où se trouvent à la fois, plusieurs caracteres, l'action est plus grande, plus intéressante et conduite avec plus d'art: en sorte que l'on pourroit, à mon avis, concilier les deux sentimens, en disant que le personnage de Phédre est le plus parfait des

personnages tragiques, et qu'*Athalie* est la plus parfaite des Tragédies. »

« On en reconnut enfin le mérite ; mais la prédiction de Boileau n'eût son accomplissement que fort tard, et long-tems après la mort de l'Auteur. Les vrais connoisseurs vantérent cette Piece. Le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, voulut connoître quel effet elle produiroit sur le Théatre, et, malgré la clause insérée dans le Privilége, (la même que celle inserée dans celui d'*Esther*, qui interdisoit aux Comédiens la représentation de cette Piece,) il ordonna aux Comédiens de l'exécuter. Le succès fût étonnant ; et les représentations faites à la Cour donnoient un nouveau prix à cette Piéce, parce que le Roi étant, à-peu-près, de l'âge de Joas, on ne pouvoit sans s'attendrir sur lui entendre quelques vers, comme ceux-ci :

. . . .
Du fidele David c'est le précieux reste....

(Scene seconde du premier acte.)

. . . .
Voilà donc votre Roi, votre unique espérance!
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver....
. . . .
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside...... &c.

(Scene quatrieme du quatrieme acte.) »

« Voilà quel fût le sort de cette fameuse Tragédie, qui, du côté de l'intérêt, n'ayant rien produit à l'Auteur, ni à sa famille, a été si utile, depuis, aux Libraires et aux Comédiens, et du côté de la gloire en a acquis une si éloignée du tems de l'Auteur qu'il n'a jamais pu la prévoir. Il étoit heureusement détaché, depuis long tems, de la gloire humaine. Il en devoit connoître, mieux qu'un autre, la vanité. *Bérénice*, dans sa naissance, fit plus de bruit qu'*Athalie.* »

« Les premieres représentations de cette Piece, dit encore Louis Racine, dans ses *Remarques sur les Tragédies de son pere*, firent un tel effet sur les Spectateurs, étonnés de se sentir attendris jusqu'aux larmes, qu'*Athalie* fut bientôt regardée comme le chef-d'œuvre de l'Au-

teur, et même comme le chef-d'œuvre de la Poésie Dramatique. »

« La sainteté d'un sujet n'est pas ce qui touche le plus grand nombre des Spectateurs. Nous pouvons, à la vérité, prendre un plus grand intérêt à un enfant qui est le reste du sang de David qu'à un autre; mais quand même le sujet d'*Athalie* seroit profane, quand le lieu de la scene seroit dans un Temple de la Grece, on s'intéresseroit toujours à un sujet conduit avec tant d'art. Cette Piece, appelée, par une voix générale, la plus parfaite de nos Tragédies, mérite donc une attention toute particuliere.... Elle est entiérement conforme aux principes qu'Aristote a établis sur la Tragédie.... M. de Voltaire, dans l'Épître dédicatoire qu'il a placée au-devant de son *Oreste*, appelle *Athalie l'ouvrage le plus approchant de la perfection, qui soit jamais sorti de la main des hommes;* et Riccoboni, dans sa *Réforme du Théatre*, lui donne le pas sur toutes les Tragédies modernes, en disant: *De quelque côté qu'on l'examine, on n'y trouve que des beautés admirables. Tout y est édifiant; tout y est instructif.*

Les caracteres mêmes d'Athalie et de Mathan, tout impies qu'ils sont, ne peuvent inspirer que de l'horreur pour l'impiété. Enfin c'est un ouvrage parfait, qui mérite d'être à la tête de tous les Poëmes Dramatiques. L'Abbé Conti, qui l'a traduite en Italien, en a fait voir l'excellence dans la Préface qu'il a mise au-devant de sa Traduction; et l'illustre Marquis Maffei l'appeloit *Bellissima Tragedia....* Après avoir rapporté ces jugemens sur cette Tragédie, je crois qu'il m'est permis d'en parler toujours comme d'une Tragédie parfaite.»

« L'Académie Françoise eut dessein autrefois de faire un examen suivi de cette Tragédie; ce qui apparemment a empêché l'Abbé d'Olivet de faire sur cette Piece le même travail qu'il a fait sur les autres de cet Auteur. Un examen fait par lui, ou par l'Académie, sur un Ouvrage qui peut passer, en tout, comme modele, seroit cependant très-utile. »

« J'en trouve le style aussi parfait que la conduite. Nulle expression que l'on puisse accuser de négligence, ou de trop de hardiesse. Le style, qui n'est point oriental, comme le prétend l'Abbé du Bos, dans ses *Réflexions sur la Poésie*

et sur la Peinture, est toujours noble et élevé, sans être aussi poétique que celui d'*Esther*.... Le langage du Grand-Prêtre, excepté dans sa prophétie, est toujours simple et noble.... »

« L'action de cette Piece, n'étant point une action privée, se passe, comme les actions des Tragédies anciennes, dans un lieu qu'on peut regarder comme un endroit public. Il est aisé de se le figurer. Le Temple étoit environné de grands édifices, destinés à différens usages, pour le ministere des choses saintes. Il y avoit des chambres pour les Prêtres et les Lévites qui étoient de service. Le Grand-Prêtre y avoit son logement perpétuel, avec toute sa famille. Les appartemens des femmes étant secrets, et éloignés de la vue des hommes, Joas avoit été élevé secrétement dans la chambre de Josabet. On entroit dans l'appartement du Grand-Prêtre par un vestibule. C'est ce vestibule qui est le lieu de la scene. Il est peu éloigné de la porte du Temple. Au cinquieme acte ceux qui sont sur la scene voient qu'on ouvre la porte du Temple pour laisser entrer Abner. Athalie, repoussée de l'endroit où elle avoit voulu pénétrer, s'arrête dans

ce vestibule, avant que de sortir, et y fait venir Joas. Ce vestibule est le rendez-vous des Prêtres, des Lévites, de leurs enfans, des Musiciens et Musiciennes, qui formoient, comme on le sait, plusieurs bandes, et qui pouvoient venir en cet endroit répéter leurs Cantiques. Ainsi le Chœur dans cette Piece est plus vraisemblable que dans plusieurs Pieces des Anciens. »

« Ce Chœur ne reste pas toujours sur la scene comme celui des Anciens; mais il n'en sort que trois fois, parce que le Poëte, à l'exemple de Sophocle, dans *Ajax*, sait le faire sortir quand on va dire des choses qu'il ne doit pas entendre. Josabet, au commencement du second acte, vient l'avertir qu'il est tems de s'aller joindre aux prieres publiques. Elle se retire avec lui quand Athalie arrive; et cette premiere absence du Chœur laisse à Athalie la liberté de s'entretenir avec Mathan. Le Chœur qui accompagne Joas quand il est présenté à Athalie, s'enfuit au commencement du troisieme acte. Quand il voit Mathan tout se disperse; et cette seconde absence du Chœur laisse à Mathan la liberté de s'entretenir avec son confident. Lorsque la nouvelle s'est ré-

pandue que Mathan est venu pour demander Joas, de la part d'Athalie, le Chœur revient pour offrir son secours au Grand-Prêtre.... Il est témoin des préparatifs du couronnement de Joas, sans savoir de quoi il s'agit. Josabet le fait sortir, pour laisser le Grand-Prêtre seul avec Joas ; et quand Joas a été reconnu par les Prêtres , elle revient avec le Chœur, qui ne sort plus du lieu de la scene. Lorsque Joas mis sur un trône est couvert d'un rideau, le Chœur environne son trône. »

« Le Chœur rend donc , comme chez les Anciens, l'action continue ; et, sans lui, elle paroîtroit arrêtée à la fin du second acte : ce qui seroit un grand défaut. Athalie n'est venue au lieu de la scene que par hasard. Elle a dit, en sortant, (scene septieme de ce second acte) *nous nous reverrons*, sans dire en quel tems. Le Grand-Prêtre a dit, ensuite, à Abner (scene neuvieme du même acte) :

Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.... &c.

(L'heure de la priere.) Cette heure étant encore éloignée, le Spectateur ignore ce qui se fera jusqu'à cette heure ; et comme il n'y a rien à

faire, l'action seroit arrêtée sans le Chœur qui occupe la scene. Il est interrompu dans ses chants par le retour de Mathan, qu'on n'attendoit point. A ce retour l'action continue. »

« Cette remarque m'engage à faire quelques observations sur nos entr'actes. L'action dramatique, du moment qu'elle est commencée, devroit toujours continuer, et, par conséquent, la scene ne devroit jamais rester vuide. Cependant, parmi nous, elle reste toujours quatre fois vuide. N'est-ce pas un défaut ? »

« Si l'action paroissoit arrêtée une seule fois, ce seroit un grand défaut. On pourroit demander pendant un entr'acte au Spectateur ce qu'il attend, et pourquoi il s'imagine que les Acteurs vont revenir. S'il n'en pouvoit donner d'autres raisons si ce n'est que toute Piece doit être en cinq actes, et que l'action va recommencer, puisqu'on ne baisse pas la toile, et qu'au contraire on mouche les chandelles. Ces raisons feroient bien peu d'honneur au Poëte. L'action ne doit donc jamais paroître arrêtée; mais elle peut être suspendue pour quelques momens : ce qui est cause que quelques-uns de nos entr'actes sont néces-

saires, et que plusieurs autres ne le sont pas; c'est-à-dire, la scene ne restant vuide qu'à cause de l'usage, pour le repos des Acteurs et des Spectateurs. C'est ce que des exemples feront comprendre. »

« L'intervale entre les deux premiers actes de *Mithridate* n'est point nécessaire : ces deux actes pourroient n'en faire qu'un. On a annoncé la nouvelle de l'arrivée de Mithridate, qui descend de son vaisseau. Ses enfans sortent pour aller au-devant de lui. Monime peut, dans le même moment, faire la scene du second acte, avec sa confidente, qui lui demande pourquoi elle ne va pas aussi au-devant de Mithridate. Il n'y a aucun intervale nécessaire, entre les deux premiers actes d'*Iphigénie en Aulide*. Agamemnon, qui a appris l'arrivée de sa femme et de sa fille, rentre pour les recevoir. Dans le même moment, Ériphile pourroit sortir en disant :

Laissons-les dans les bras d'un pere et d'un époux, &c.

Elle sort pour laisser Agamemnon libre avec Iphigénie. Mais il faut nécessairement un intervale entre le quatrieme et le cinquieme acte. Il faut qu'Ériphile

qu'Ériphile ait eu le tems d'aller découvrir à Calchas la fuite d'Iphigénie, puisqu'Iphigénie est ramenée au lieu de la scene, parce que tout le camp s'est opposé à sa fuite. Quand le même personnage termine un acte et commence le suivant, l'action est véritablement suspendue. Andromaque est sortie à la fin du troisieme acte et commence le quatrieme, parce que l'action est demeurée en suspens, tandis qu'elle alloit consulter sur le tombeau d'Hector le parti qu'elle avoit à prendre. »

« Ces entr'actes nécessaires à l'action ne sont pas si communs dans nos Tragédies que les autres, qui ne s'y trouvent ordinairement que pour suivre l'usage et donner aux Acteurs comme aux Spectateurs un tems de repos ; ce qui oblige un Poëte à faire dire à la fin de chaque acte quelque chose qui fasse attendre l'acte suivant, pour que l'action ne paroisse pas arrêtée. C'est à quoi les Poëtes qui savent leur art sont très-attentifs.... En examinant toutes les Pieces de l'Auteur, on peut observer à la fin de chaque acte que le Spectateur est instruit de ce qui va se passer dans l'intérieur du Palais tandis que la scene restera vuide. Cette

attention du Poëte n'est que pour sauver le défaut de vraisemblance, d'où il résulte que le partage d'une Piece en cinq actes, ou en quatre tems de repos, partage inconnu aux Grecs, n'est pas conforme à la nature du Poëme Dramatique, parce qu'il faudroit pour conserver toute vraisemblance que la scene ne restât jamais vuide, et que la durée de l'action fût égale à celle de la représentation.»

« C'est ce qui se trouve dans *Athalie*, sans qu'on soit obligé de supposer la durée des chants du Chœur plus longue qu'elle ne doit l'être. Toute l'action ne dure que quatre à cinq heures. Elle commence avant le jour. A la fin de la premiere scene, Joad dit :

. . Du Temple déja l'aube blanchit le faîte.

Athalie, qui a passé une nuit très-mauvaise, se leve de très-grand matin, et entre dans le Temple. Irritée de l'affront qu'elle y a reçu, elle donne ordre que ses troupes soient sous les armes :

A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

(scene sixieme du second acte.) Ainsi elle sera

prête à revenir, avec son armée, investir la montagne. Le Grand-Prêtre qui ne devoit faire reconnoître Joas que quand la troisieme heure rappelleroit le peuple aux prieres, c'est-à-dire, à neuf heures du matin, et qui, à la fin du second acte, répete à Abner que c'est à cette heure qu'il lui donne rendez-vous au Temple, se trouve obligé, à cause du péril qui menace Joas, de précipiter l'action. Sans attendre Abner, il fait reconnoître Joas ; et il se peut qu'Athalie soit égorgée avant huit heures. De maniere que le Grand-Prêtre peut dire ce qu'il dit :

Appelez tout le peuple, &c. . . . .

(scene onzieme du cinquieme acte.) c'est-à-dire, faites sonner la trompette pour que le peuple vienne aux prieres, à l'heure accoutumée ; et nous, ajoute-t-il.

. . . . . Allons, pleins de reconnoissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance.

Il va faire les prieres publiques, lorsque tout le peuple est instruit du grand événement qui vient

d'arriver, et qui n'a point dérangé le service ordinaire de la fête.... »

« Dans toutes les Pieces de l'Auteur on remarque son attention à faire connoître le lieu de la scene et le nom du premier personnage qu'il fait paroître. »

« L'exposition du sujet faite dans un récit est souvent très-bien faite ; mais elle plaît toujours davantage quand elle est tournée en action, comme dans *Britannicus*, dans *Bajazet*, dans *Athalie*. La premiere scene de *Bajazet* est regardée comme le modele d'une exposition bien faite. On en peut dire autant de la premiere scene d'*Athalie*.... Le Spectateur y est non-seulement instruit des caracteres des principaux personnages et du malheur des Juifs, gémissans sous la tyrannie d'une femme impie et meurtriere, qui a usurpé le trône de David, mais il est préparé à l'action de la Piece, par cet Abner, qui n'en peut rien soupçonner. Lorsqu'il dépeint Athalie

. . . .

Lançant sur le lieu saint des regards furieux,

Comme si dans le fond de ce vaste édifice
Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice,

(ssene premiere du premier acte) il annonce ce vengeur ; et lorsqu'après avoir répondu au Grand-Prêtre qui lui reproche une oisive vertu, tandis que le sang de ses Rois crie qu'il ne peut rien pour leur vengeance, puisqu'Athalie en a fait périr toute la race, il s'écrie, lui-même :

Ah ! si dans sa fureur elle s'étoit trompée !
Si du sang de nos Rois quelque goutte échappée...

(même scene) il annonce encore cette goutte échappée, qui sera l'objet de toute la Piece. La confiance avec laquelle le Grand-Prêtre lui dit qu'il sera convaincu, s'il revient à neuf heures au Temple, que Dieu ne trompe jamais dans ses promesses, fait que le Spectateur s'attend à voir ressusciter la race de David.... »

« Dans les Pieces dont les sujets sont tirés de l'Histoire Grecque ou Romaine, on peut observer l'attention du Poëte aux usages de ces nations, et son attention aux usages Turcs dans *Bajazet*. Il a une attention bien plus grande aux

usages des Juifs, connus par l'Écriture-Sainte, dans *Athalie*.... »

« Les Poëtes Tragiques ont souvent recours à des songes. Dans l'*Electre* de Sophocle, Clytemnestre qui a eu une terreur nocturne, va faire un sacrifice à Apollon pour être délivrée de ses frayeurs.... Le songe d'Athalie ne peut être regardé comme un lieu commun. Il étoit nécessaire. Comment Athalie seroit-elle venue dans le Temple où il falloit la faire venir, si elle n'avoit eû l'esprit troublé par quelque menace, de la part de ce Dieu dont elle s'est déclarée l'ennemie? Elle vient dans son Temple dans le dessein de l'appaiser.... »

« Pouvoit-on croire qu'un Poëte Tragique sauroit occuper un Spectateur d'une longue scene (la septieme du second acte) qui ne contient que des interrogations courtes et précises à un enfant de huit ans, et les réponses naïves de cet enfant? Nous n'avons rien dans les Tragédies anciennes et modernes à comparer à cette scene, qui dans une étonnante simplicité devient si intéressante. Quel trouble dans le Spectateur quand

il voit paroître cet enfant devant Athalie, qui, persuadée qu'elle l'a fait égorger, l'égorgeroit, sur l'heure, si elle le reconnoissoit, et qui le craint, sans en savoir la raison! On tremble, quand il lui répond, qu'il ne lui échappe quelque mot capable d'irriter celle qui l'interroge. Toutes les demandes qu'elle lui fait sont simples et telles qu'on les doit faire à un enfant de cet âge. Toutes ses réponses sont également simples; et cependant les demandes d'Athalie ont toujours pour motif une curiosité cruelle, et les réponses de Joas ont, sans qu'il puisse en avoir le dessein, une application directe à Athalie.... »

« Le Poëte a, par d'excellentes raisons, justifié, dans sa Préface, la hardiesse qu'il a eue de mettre sur le Théatre un Prophête prédisant l'avenir (scene huitieme du troisieme acte). On voyoit souvent chez les Juifs ces Prophêtes qui, au son des instrumens, entroient dans de saints transports; et un Grand-Prêtre, le jour d'une fête solemnelle, peut, tout d'un coup, se sentir saisi des mêmes transports, lorsqu'il est près de remettre sur le trône un des ancêtres du Messie. C'est principalement le Messie qu'il a en vue

dans sa prophétie, Ce n'est donc pas pour la gloire humaine de la Race de David, ni pour celle de Jérusalem, dont il prévoit la destruction, qu'il entreprend cette grande action.... Il commence sa prophétie par annoncer la chûte de Joas, et le meurtre de son fils Zacharie. Ce n'est pas non plus de la gloire du peuple Juif dont il est occupé, puisque, loin de s'attendre qu'il doive avoir encore une suite nombreuse de Rois, il prédit la captivité de Babylone; et entrevoit une Jérusalem plus belle. C'est de la gloire seule de cette Jérusalem dont il est pénétré, et de ce Royaume spirituel qu'établira le Sauveur, qu'il souhaite que la terre enfante. »

« Ce Sauveur doit sortir de la Race de David : cette Race a été conservée en la personne de Joas, il travaille à la remettre sur le trône en sa personne; et au moment qu'il va couronner l'enfant, cet homme, que rien jusqu'alors n'avoit inquiété, se trouble et verse des larmes. Il prévoit l'avenir; mais cet enfant doit être, pendant quelque tems, un instrument utile aux desseins de Dieu : ce qui suffit au Grand-Prétre. Il n'en a pas demandé davantage, et il a été exaucé. »

« Le Grand-Prêtre, loin d'être un Juif charnel est, comme étoient les Prophêtes, un Chrétien par avance. Il sait, comme Jérémie, que, dans quelque tems, la Race de David n'aura aucune autorité dans Juda; qu'elle tombera dans l'oubli et dans la pauvreté, jusqu'à l'arrivée de celui qui doit *ressusciter la lampe d'Israël*,

. . De David éteint rallumer le flambeau.

(acte premier, scene seconde) Le Spectateur qui, comme lui, a des yeux Chrétiens, n'est point attristé du funeste avenir prédit à Joas, parce qu'il voit bien que le commencement de Joas n'est pas le grand objet de la Piece. »

« Le Poëte n'étoit pas obligé de faire prophétiser le Grand-Prêtre, et, si tôt qu'il le fait prophétiser, il semble qu'il devoit naturellement lui faire rappeler les merveilles que Dieu avoit opérées en faveur de son peuple, et qui sont rappelées si souvent par les Auteurs des Pseaumes. Le Dieu qui a tiré Israël des mains de Pharaon saura bien tirer Joas des mains d'Athalie. C'est ce que ne dit point le Grand-Prêtre, quand il parle en Prophête. Il annonce, au contraire, l'infidélité

de ce même Joas, la réprobation des Juifs, la vocation des Gentils, la chûte du Temple, la cessassion des solemnités de Jérusalem, &c. Et pourquoi annoncer ces choses le jour d'une des plus grandes solemnités, et au moment qu'il va remettre sur le trône la Race de David ? C'est que cet enfant sera un des ancêtres du Messie, et qu'il n'a que le Messie en vue. C'est pour cette raison que quand Athalie donne sa malédiction à Joas (scene neuvieme du cinquieme acte), ce Grand-Prêtre ne lui répond rien, et quand Joas, effrayé, dit à Dieu :

Détournez loin de moi sa malédiction !

(scene onzieme du même acte) Le Grand-Prêtre garde encore le silence sur cette malédiction ; lui-même ayant dit dans sa prophétie (scene huitieme du troisieme acte) :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? &c. »

« Le Messie, son grand objet, a été annoncé dans la premiere scene du premier acte, lorsqu'Abner a dit que les Juifs espéroient qu'un Roi de la Race de David établiroit sa domination sur

toutes les nations, et verroit à ses pieds tous les Rois de la terre.... &c. »

« Le Poëte a donc conduit sa Tragédie, et comme Poëte habile dans les regles de son art, et comme très-éclairé dans la Réligion, puisqu'il a traité son sujet non comme un événement historique, mais comme un événement prophétique, et il a mis à dessein la prédiction de l'avenir dans la bouche d'Athalie (scene neuvieme du cinquieme acte), pour élever l'attention du Spectateur à un plus grand objet que la gloire de Joas, qui fut un des ancètres du Messie, mais qui n'est pas même nommé dans la généalogie de Jésus-Christ, parce que si du côté de son pere, il est de la Race de David, du côté de sa mere il est de la Race d'Achab, à qui le Prophête Élie avoit prédit que toute sa Race seroit exterminée ; et il semble qu'en exécution de cet arrêt Saint-Mathieu ait effacé du nombre des ancêtres de Jésus-Christ Okosias, Joas et Amasias, trois Rois qui descendoient d'Athalie, fille d'Achab. On doit donc remarquer l'attention du Poëte à ne pas laisser ignorer l'avenir d'un enfant qui, par sa mere, est d'une Race chargée de la

malédiction divine, en même-tems qu'il fait respècter en lui la Race de David.... »

« L'avarice d'Athalie a été annoncée dès la premiere scene du premier acte. Quelle joie pour elle quand elle saura qu'il y a un trésor dans le Temple ! C'est, en effet, un trésor de David ; mais comme ce n'est point un pareil trésor qu'elle cherche, n'y a-t-il point dans la réponse que fait le Grand-Prêtre à Abner :

Il est vrai, de David un trésor m'est resté,

(scene seconde du cinquieme acte) pour être tendue à Athalie ; n'y a-t-il pas un mensonge dans cette réponse ? N'y a t-il pas, du moins, une équivoque ? »

« Mensonge ou équivoque, pour un honnête-homme, c'est la même chose. La réponse du Grand-Pretre seroit un mensonge avec tout autre qu'avec l'ennemi public. Quand Athalie a demandé un trésor, elle a demandé un amas d'or. Quand le Grand-Prêtre lui fait répondre qu'il a ce trésor, il répond à sa pensée, et, par conséquent, lui fait croire qu'il a un amas d'or. Il est donc certain qu'il la trompe ; et il est également certain

certain que s'il ne la trompoit pas dans ce moment le Temple seroit en feu et Joas périroit. »

« Il n'est jamais permis aux hommes, faits pour s'aimer, de se tromper les uns les autres, pour se nuire. Ils se doivent toujours l'amour et la vérité ; mais on ne la doit pas toujours à un ennemi, contre lequel on est justement armé, parce qu'en exerçant le droit qu'on a de le détruire on peut employer également ou la force ou la ruse. *Dolus àn virtus quis in hoste requirat.* Ce que dit aussi Saint-Augustin, en ajoutant *quand la guerre est juste.* Parmi ces Troyens qui tromperent les Grecs, en se déguisant avec leurs armes, étoit un homme si ami de la justice qu'il est appelé par Virgile *justissimus et servantissimus æqui.* »

« La perfidie ne nous est jamais permise. Un Général ne peut faire assassiner, par un traître, le Général de l'armée ennemie ; mais comme il peut le tromper par une fausse marche, il peut aussi, à ce qu'il me semble, le faire tomber dans un piége, par un faux avis, un faux rapport, une réponse captieuse. Ce n'est plus mensonge lorsque celui à qui nous parlons doit savoir que nous

ne lui devons pas la vérité. S'il nous croit, nous profitons de sa faute, ce qui me paroît permis dans la guerre »

« Or, il est certain que le Grand-Prêtre, chef de la nation, quand le trône est vacant, dépositaire des droits du Roi légitime dont il est le gardien et le tuteur, exerçant son autorité jusqu'à ce qu'il la lui ait remise, a le droit, et du Roi et de toute la nation, pour faire périr l'ennemi public qui est Athalie.... Puisqu'il peut l'attaquer à force ouverte, il peut la faire périr par la ruse. Il a pu l'appeler au Temple, en lui faisant accroire qu'elle y trouveroit un trésor. Il n'a pas songé d'abord à employer cette ruse.... Il vouloit aller l'attaquer dans son Palais. Il a dit aux Lévites, en prenant les armes :

Il faut finir des Juifs le honteux esclavage....
. . . .
Jusques dans son Palais cherchons notre ennemie....
. . . .
Dans l'infidele sang baignez-vous sans horreur....

(scene quatrieme du quatrieme acte).... Mais quand elle vient elle-même se livrer à lui, il profite de son avarice et lui fait accroire qu'il a un

trésor. Qui trompe-t-il ? l'ennemi public, l'usurpateur du trône ; celui qui, les armes à la main, assiége le Temple et va y mettre le feu.

On voit luire des feux parmi des étendards,

a dit un Lévite (scene sixieme du quatrieme acte) en parlant des préparatifs de l'armée d'Athalie. Non-seulement le Grand-Prêtre ne doit point la vérité à l'ennemi public : si dans cette circonstance il ne le trompoit pas, il trahiroit son Roi et toute la nation. »

« Grotius, dans le troisieme Livre de son traité *De jure belli et pacis*, agite cette question, *si le mensonge est permis contre l'ennemi ;* et quel que sévere que soit ce grand homme sur le mensonge, il le soutient permis pour sauver la vie à un innocent et empêcher une mauvaise action. Par cette raison, selon lui, Hypermnestre a été justement appelée par Horace *splendide mendax.* Il justifieroit donc le Grand-Prêtre obligé de sauver les jours de son Roi et d'empêcher l'incendie du Temple ; sur-tout quand il trompe une ennemie dont il va ordonner la mort. C'est ce qui me suffit pour défendre sa réponse.... Il ne faut donc

pas croire que l'indigne artifice des équivoques soit autorisé dans une Piece si grave, et par un Poëte qui n'en a jamais su faire usage :

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur ! »

(Britannicus, acte premier, scene seconde)... »

« La cicatrice que l'on voit sur le sein de Joas est de l'invention du Poëte. L'Écriture-Sainte dit seulement que l'enfant fut dérobé du milieu de ses freres, tandis qu'on les massacroit. Le Poëte peut supposer que dans ce massacre, il reçut un coup de couteau, afin que la péripétie de sa Piece ait pour fondement une reconnoissance indubitable.... Josabet et la Nourrice sont deux témoins vivans, mais ces deux témoins n'ont jamais quitté l'enfant. Ils ont été enfermés dans le Temple avec lui. Ainsi quand le Grand-Prêtre pour prouver aux Lévites ce qu'il leur déclare, ajoute la marque du couteau, (scene quatrieme du quatrieme acte) ces deux témoins, qui ont vu donner le coup, déposent, et cette preuve devient bien plus forte lorsqu'Athalie, qui a fait donner le coup en reconnoît la marque, en présence des

Lévites et d'Abner (scene neuvieme du cinquieme acte). »

« Comme cette reconnoissance change la forme de l'État, celle même de la Religion, puisque l'autel de Baal est renversé, une reconnoissance si importante doit avoir toutes ses preuves. Par cette raison, on ne condamneroit pas le Poëte s'il eût fait parler ici le Ciel par quelque prodige. Dans notre *Mérope*, de M de Voltaire, il faut du tonnerre pour convaincre le peuple qu'un inconnu est son véritable Roi, et ce miracle, dont la mere a besoin pour être assurée que cet inconnu est son fils, est cause qu'elle s'écrie :

Écoutez : le Ciel parle ; entendez son tonnerre.

(Avant derniere scene du cinquieme acte de *Mérope.*) Un événement qui arrive dans le Temple du vrai Dieu, et qui remet sur le trône la Race de David, pouvoit être signalé par un prodige, accordé à la priere du Grand-Prêtre ; mais le Poëte n'en a pas besoin. Il n'est pas besoin qu'il fasse dire : *Le Ciel parle ;* sa Piece est con-

duite de façon que tout y parle pour reconnoître Joas.... »

« Cette Tragédie est regardée comme le modele le plus parfait de la Tragédie. On est étonné de ce que son mérite a été reconnu si tard. On peut s'étonner aussi de ce qu'il a été enfin si généralement reconnu ; de ce que quand nous parlons des défauts communs aux Tragédies, nous exceptons toujours *Athalie*, et de ce que les étrangers en parlent comme nous. Par où une Piece sans amour, sans intrigue, sans aucun de ces événemens extraordinaires qu'un Poëte invente pour jetter du merveilleux, intéresse-t-elle ignorans et connoisseurs, Spectateurs de tout âge, si ce n'est par le vrai d'une imitation où se trouvent réunies toutes les perfections ; celle du style, celle de la versification, celle des caracteres, celle de la conduite ? Cette conduite est si simple que cette Piece est en Poésie ce qu'est en Peinture ce tableau de Raphaël, qui n'offre que deux figures, un Ange qui, sans colere et sans émotion, écrase le Démon. L'action d'*Athalie* est l'ouvrage d'un homme seul. Joad la pré-

pare, dès la premiere scene ; la commence plutôt qu'il ne l'avoit cru, la poursuit et la termine. Il la prépare au lever de l'aurore, et comptant la commencer à neuf heures du matin, donne rendez-vous à Abner à cette heure. Les fureurs d'Athalie l'obligent à la commencer bien plus tôt, et Athalie est égorgée et Joas proclamé bien avant neuf heures. »

« Le sujet est annoncé dans la premiere scene d'une maniere obscure, et d'une maniere très-claire dans la seconde. Le trouble annoncé dans le premier acte par Abner et Josabet, commence au second par le récit de Zacharie, et redouble par l'arrivée d'Athalie. La demande que Mathan vient faire au troisieme acte l'augmente encore, et il redouble à la fin du même acte lorsque le Temple est investi. Il est à son comble au cinquieme, lorsqu'Athalie entre dans le Temple, avec ses soldats. Alors arrive la catastrophe. Ainsi les deux passions de la Tragédie, la crainte et la pitié, sont, jusques à la catastrophe, excitées par degrés. »

« Dans cette Tragédie, conduite si simplement, se trouvent trois instans, plus capables de

frapper que toutes ces situations vantées dans d'autres Tragédies. L'instant où Joas est amené devant Athalie, (scene septieme du second acte) l'instant où un vieillard vénérable, un souverain Pontife se prosterne aux pieds d'un enfant, (scene troisieme du quatrieme acte) et l'instant où le rideau qui se tire découvre ce même enfant à Athalie, qui pour le faire tuer appele ses soldats, tandis que pour le défendre Joad appelle les *soldats du Dieu vivant* (scene septieme du cinquieme acte). »

« L'approbation, tardive, à la vérité, mais générale, que cette Piece a obtenue, montre qu'aux peintures de l'amour les hommes préféreroient des sujets grands et sérieux, s'ils étoient traités comme ils doivent l'être. Je ne vois pas que cette Piece ait donné lieu à aucune critique, généralement reçue.... »

Louis Racine dit encore, dans le même ouvrage, en parlant des succès très-différens d'*Esther* et d'*Athalie* sur le Théatre public : « Voilà donc une Piece de l'Auteur (*Esther*), que je me fais gloire d'admirer, qui a été dans la représentation aussi malheureuse que, cinq ans auparavant,

Athalie avoit été heureuse. *Athalie* a souvent reparu depuis, et paroîtra encore souvent, selon les apparences. (Aussi long-tems que le bon goût durera, que l'on fera cas du vrai beau, du grand, du sublime simple et naturel, de la perfection de l'art, enfin.) Quelle peut être la raison de ces deux destinées différentes ? »

« Je ne puis imputer le malheur d'*Esther* (si ç'en est un) au jeu des Acteurs Les deux principaux personnages étoient exécutés, l'un par notre Roscius (Baron) ; l'autre par une Actrice extrêmement célebre (Mademoiselle Duclos). »

« Je ne puis l'imputer à la sainteté de la Piece : la même sainteté regne dans *Athalie.* »

« Je ne puis l'imputer au goût d'un siecle qui, en 1616, rendit justice à *Athalie.* Le siecle de Louis XIV fut, à la vérité, favorable à *Esther.* On peut croire sur les représentations faites à Saint-Cyr ce qu'en ont écrit Madame de Sévigné et Madame de La Fayette, qui n'étoient pas disposées à admirer aisément l'Auteur. Mais comme c'étoit faire sa cour à Louis XIV que de lui demander d'être admis aux représentations qui se faisoient à Saint-Cyr, en sa présence, le succès

de ces représentations ne prouve rien en faveur de la Piece. »

« Je pourrois dire que le retranchement des Chœurs, où régne toute la douleur, a dû lui faire perdre sur le Théatre public sa plus grande beauté. Cependant l'action seule ne devoit-elle pas, comme celle d'*Athalie*, faire sur les Spectateurs une vive impression ? Sans doute ; et s'ils sont restés froids, c'est la faute de la Piece. Je suis contraint de l'avouer, c'est ce qui contribue à me convaincre des principes d'Aristote.... »

« Lorsqu'en parlant des parties essentielles à la Tragédie, comme les caracteres, les sentimens, la diction, il recommande, sur-tout, la premiere et la plus importante partie ; celle qui est l'ame de toute la Tragédie, l'action, il a donc une grande raison. Et qu'est-ce que l'action, selon lui ? Une liaison, un contexte d'incidens, qui amene une péripétie. Voilà ce que n'a point *Esther*. L'action est défectueuse, et même n'est point action théatrale, parce qu'un changement de résolution n'est point une action, en prenant ce mot dans le sens d'Aristote. »

« Un Roi, trompé par son Ministre, a signé

un Édit qui, dans dix jours, causera le carnage d'un peuple. On trouve le moyen de faire entendre à ce Roi qu'il a été trompé. Un seul entretien le désabuse : il révoque son Édit. Voilà seulement un changement de résolution. Le peuple condamné ne sera pas exterminé dans dix jours. Il n'y a en cela ni péripétie, ni catastrophe. Ses craintes seulement sont appaisées. La mort d'Aman n'est qu'un événement particulier. C'est un Grand-Seigneur qui fait étrangler son Visir. Les principaux personnages de la Piece ne changent point d'état; mais seulement cessent de craindre un carnage qui devoit arriver dans dix jours. »

« Riccoboni s'est donc trompé quand il a écrit, dans sa *Réforme du Théatre : Si* Esther *avoit cinq actes, elle ne plairoit gueres moins qu'*Athalie. Elle peut en trois actes comme en cinq causer une grande émotion, et lorsqu'elle n'en cause pas, c'est que l'action n'est point théatrale. »

« Le sujet étoit cependant très-heureusement choisi pour remplir de pieuses intentions sur l'éducation de la jeunesse de Saint-Cyr. L'Auteur

n'avoit pas non plus destiné son Ouvrage à un autre usage. Il paroît même qu'il n'avoit pas voulu le faire imprimer, puisque de toutes ses Pieces celle-ci est la seule dont le Privilege ne soit pas en son nom. Il est accordé aux Dames de Saint-Cyr, et conçu en ces termes : *Ces Dames nous ont fait remontrer que le sieur Racine ayant, à leur priere, et pour l'édification des jeunes Demoiselles, composé un Ouvrage de Poësie, intitulé* Esther.... *Nous avons auxdites Dames permis de faire imprimer ledit Ouvrage.... avec défenses à tous Acteurs, et autres montans sur les Théatres publics, d'y représenter ledit Ouvrage ;* et cet Ouvrage dans le Privilége n'est jamais, comme *Athalie*, dans un autre Privilége, appelé *Tragédie.* »

« L'Auteur étoit trop instruit de son art pour ne pas sentir, au milieu des applaudissemens donnés à Saint-Cyr, que cet Ouvrage n'avoit point la partie la plus essentielle de la Tragédie. Cette raison l'engagea, sans doute, à en faire un autre également saint, dans lequel il fût maître de conduire son action en Poëte, et d'être créateur du contexte des incidens, pour en faire une véritable Tragédie. »

« Pourquoi

« Pourquoi cependant ne fut-elle pas si bien reçue qu'*Esther*, quand elle parut imprimée ? et pourquoi ceux qui n'admiroient pas *Esther* dirent-ils hautement qu'elle valoit encore mieux qu'*Athalie*. Il est aisé de rendre raison de ce jugement précipité, qui prouve que le Public, qui à la fin rend toujours justice, peut se tromper long-tems. »

« Le bruit qu'avoient fait les représentations de Saint-Cyr fut cause qu'*Esther* imprimée eut beaucoup de lecteurs. Les personnes sans préjugés admirerent les caracteres, les sentimens, la diction, et ne critiquerent point le défaut de l'action, parce qu'un lecteur ne s'en apperçoit pas comme un Spectateut. Quand son esprit est content de ce qu'il lit, il loue tout l'Ouvrage. Mais en vain un Spectateur a l'esprit content et les oreilles enchantées par les vers, si son cœur n'est point ému, troublé, agité, il dit que l'Ouvrage est froid, et ne sort jamais content d'un Spectacle qui l'a laissé tranquille. C'est par la représentation que le mérite d'une action théatrale est connu ; et Aristote, qui écrivoit sur des Pieces

faites pour être jouées, avoit toujours l'action en vue. »

« L'Auteur d'*Athalie* n'ayant jamais été témoin d'une représentation de cette Tragédie faite avec appareil, devant plusieurs Spectateurs, n'a pu être certain de l'effet qu'elle pouvoit produire. Ainsi lorsqu'il ne lui vit qu'un petit nombre de Lecteurs, son inquiétude fut fondée ; et quoique Boileau l'assurât qu'elle étoit son chef-d'œuvre, il eut raison d'en douter. Né très-sensible, il ne put s'empêcher de l'être aux railleries, quoique méprisables, qu'elle essuya ; et il resta persuadé, voyant continuer la froideur du Public, qu'il avoit manqué son sujet. Quelques personnes croient que le chagrin (maladie qui pour les Poëtes médiocres n'est pas mortelle) contribua à abréger ses jours.... »

« Les hommes inconcevables en tout le sont aussi dans leurs plaisirs. Ils veulent des vers et des Spectacles, on leur en donne. Ils cherchent si attentivement les fautes de ceux qui ne travaillent que pour les amuser, qu'il ne leur faut offrir que des Ouvrages parfaits. Paroît-il un génie ca-

pable d'en faire? Aussi-tôt, comme dit Boileau, après Pindare, *mille corbeaux croassent ;* et ce croassement, qui, à la fin, importune, contribua à faire prendre à l'Auteur de *Phedre* la résolution de renoncer au Théatre. Il donne, long-tems après, deux Pieces qu'il ne destine point au Théatre, mais à l'utile amusement des personnes éclairées : le chagrin est toute la récompense de son chef-d'œuvre.... &c. »

A la suite de ses *Remarques sur les Tragédies de son pere*, Louis Racine répond d'une maniere victorieuse, à une Critique très-détaillée d'*Athalie*, que l'Abbé Pellegrin avoit fait insérer dans les volumes des mois de Septembre et d'Octobre du *Mercure de France*, sous le titre de *Lettre critique sur les Spectacles*, adressée aux Auteurs du *Mercure*. L'Abbé Pellegrin n'a pas signé cette Lettre, et ce sont les freres Parfaict qui, dans leur *Histoire du Théatre François*, nous apprennent qu'elle est de lui. Au reste, cette Critique est remplie d'honnêtetés pour Racine, et son fils ne s'est point écarté de ce ton, dans sa réponse, qu'il termine ainsi, en parlant de l'Auteur de la

Critique : « Il a écrit quelques observations très-bonnes, et l'on ne peut lui savoir mauvais gré de quelques critiques mal fondées, puisqu'il ne les fait que dans une bonne vue. On voit un homme qui ne les propose qu'en doutant, et qui toujours humble, ne se nomme point, écrit dans un style très-modeste et met son Ouvrage dans le *Mercure.* »

Une Lettre de feu M. Le Franc de Pompignan, adressée à Louis Racine, à l'occasion des Tragédies de son pere, contient ce passage sur *Athalie.*

« *Esther* l'a emporté long-tems sur *Athalie*, et c'est ce qu'on a de la peine à concevoir. Non que j'en estime moins *Esther*, qui est un fort bel Ouvrage ; mais, à la versification près, la différence est grande entre ces deux Tragédies. La premiere est sans intrigue d'amour, comme la seconde, les sentimens d'Assuérus pour la Reine n'étant qu'une tendresse d'époux, fondée sur l'estime et sur la vertu. Les beautés de détail sont dans cette Piece d'un ordre supérieur. Tels sont particuliérement les deux morceaux sur la puis-

sance de Dieu ; l'un dans la bouche de Mardochée, parlant de tous les Rois de la terre, scene troisieme, acte premier :

Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer :
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer... &c. ;

l'autre dans la bouche d'Esther, s'adressant à Assuérus, scene quatrieme du troisieme acte :

Ce Dieu, maître absolu de la terre et des Cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.... &c.

« Le caractere et les effets de l'ambition et de l'orgueil ne sont représentés nulle part aussi vivement, ni avec autant de vérité que dans le personnage d'Aman. J'exhorterois volontiers les Ministres et tout homme en place à parcourir quelquefois, dans leurs momens de loisir, les scenes de ce favori avec Hydaspe et avec Zarès. (La premiere du second acte, et la premiere du troisieme.) »

« Il m'est venu une pensée en relisant *Esther.* Ne seroit-ce point la Piece que Racine s'est attaché à versifier avec le plus de force et de correction ? J'ose, au moins, avancer qu'il n'y a

pas dans tout ce Poëme un seul vers foible. Quel charme et quelle énergie de versification ! que d'expressions neuves ! que de traits hardis !

Il fut des Juifs, il fut une insolente race.
Répandus sur la terre ils en couvroient la face.
Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;
Aussi-tôt de la terre ils disparurent tous !

(scene premiere du second acte, dans le rôle d'Aman.) C'est dans ce goût-là que cette Tragédie est écrite depuis la premiere scene jusqu'à la derniere. Et, sur cela, je demanderois pourquoi l'on dit de tant de versificateurs, qu'on n'oseroit comparer à Racine, qu'ils écrivent avec force, et qu'on dit de lui simplement qu'il écrit avec élégance ? De combien de Tragédies nouvelles n'ai-je point lu, dans les extraits qu'on en donne, ou dans les éloges qu'on en fait, qu'elles sont *fortement* écrites, que le style en est *fort*, que les vers en sont pleins de *force* ? Ces expressions que l'on prodigue pour caractériser différens versificateurs, cette *élégance* attribuée à Racine, cette *force* accordée à de jeunes commençans, signifieroient-elles pour ceux-ci qu'ils réu-

nissent la force et l'élégance, et pour Racine que l'élégance exclud la force ? De quelque maniere que l'on s'explique, je ne vois dans tout cela que du faux, ou du mal entendu. De beaux vers sont ceux où il y a de l'harmonie, de la force et de l'élégance. Sans ces trois qualités, point de versification parfaite. Elle se trouve au plus haut degré, selon moi, dans les vers de Virgile et de Racine.... »

« Le sort d'*Athalie* est décidé. Elle jouit enfin sur le Théatre François d'une primauté, jusqu'à présent, indisputable, et qui, probablement, le sera toujours.... Cet Ouvrage est fait pour corriger et rendre meilleurs les bons Rois, pour effrayer les tyrans et les impies, pour consoler les opprimés, pour instruire les Ministres et les sujets. Le précis de cette morale salutaire est compris dans ces quatre vers, qui terminent la Tragédie. (Joad parlant à Joas de la mort d'Athalie.)

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, Roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les Rois dans le Ciel ont un juge sévere,
L'innocence un vengeur et l'orphelin un pere !

Je voudrois que tout Instituteur de jeune Prince fît apprendre par cœur à son éleve cette belle tirade de vers que dit Joad à Joas dans la quatrieme scene du quatrieme acte :

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse.... &c.

Un ample et judicieux commentaire sur chaque trait de ce morceau seroit préférable à tous les *ad usum* faits et à faire. Que le Théatre seroit une excellente école, si l'on n'y représentoit que des Pieces telles qu'*Esther* et *Athalie !* Doutera-t-on que Racine ne fût capable d'en composer plusieurs du même genre et de la même beauté ? C'est à ses successeurs, c'est à ceux qui marchent si glorieusement sur ses traces de grossir le nombre de semblables Tragédies. Son exemple a déja été suivi dans *Mérope*, avec un succès éclatant et bien mérité.... Cette réussite est le fruit d'une émulation inspirée par *Athalie* et par *Esther.* N'oublions pas que, si Corneille est chez les modernes le restaurateur de la Tragédie, Racine est parmi nous le premier Auteur de Tragédies sans amour ; et que s'il est glorieux de rétablir, de créer, si l'on veut, le Théatre, il ne l'est pas

moins de le consacrer à la vertu, à la Religion et à la piété. »

« En effet, et je ne dois point omettre cette nouvelle réflexion, Racine ne s'est pas contenté de supprimer l'amour dans ses dernieres Tragédies; il a fait plus. Dégoûté des sources mensongeres de la Fable, et des récits souvent fabuleux de l'Histoire profane, il a cherché ses sujets dans le sein de la vérité même. La Majesté divine, la grandeur et les vengeances de l'Etre souverain éclatent dans les Ouvrages dont nous parlons; Poëmes d'autant plus instructifs et d'autant plus effrayans que les événemens y sont conduits par la main toute puissante qui se fait un jeu de l'humiliation des Rois et de la destruction des Empires. »

« C'est ici le lieu de remarquer que Racine a fourni pour le Théatre François deux carrieres également brillantes; l'une, toute profane, qui nous a valu neuf Tragédies; l'autre, toute sainte, et malheureusement de trop peu de durée, puisqu'elle n'a produit qu'*Esther* et *Athalie*. Ces deux carrieres, si différentes l'une de l'autre, ont fini par des époques à-peu-près semblables.

Phedre persécutée dans sa naissance par des ennemis faits pour l'admirer, essuya la rivalité d'une misérable *Phedre* de Pradon, et *Athalie* fut si peu recherchée dans sa nouveauté qu'on n'en parla presque point. Tant il est vrai que l'envie, la cabale, et, singuliérement, le mauvais goût combattent quelquefois, étouffent même le succès des meilleurs Ouvrages, et la réputation des Écrivains du premier ordre; mais ce sont des efforts vains et passagers. Le tems, qui détruit tout, hors la vérité, confond à la fin l'injustice et l'erreur... &c. »

Louis Racine dit encore, dans ses *Réflexions sur la Poésie Dramatique :* « Tous les connoisseurs paroissent d'accord aujourd'hui sur le mérite de la Tragédie d'*Athalie.* Le tems a enfin jugé cette Piece; mais il ne l'a jugée qu'après un examen si long que l'Auteur, qui n'a pu voir la fin de cet examen, n'espéra jamais que le jugement lui fût favorable. *Athalie* fut reçue du Public très-froidement. Les Critiques qui, sans égard, aux applaudissemens que la Tragédie d'*Esther* avoit reçus dans les représentations faites à Saint-Cyr, devant la Cour, rabaissoient tous

les jours cette Piece, ne se réconcilierent avec elle lorsqu'*Athalie* parut, que pour dire qu'*Esther* valoit encore mieux. *Athalie* n'ayant point été représentée publiquement, ne pouvoit être connue que par la lecture Les gens du monde en furent peu curieux. *C'étoit encore*, disoient-ils, *un sujet de dévotion, destiné à amuser les enfans. Un Prêtre, un enfant en étoient les principaux objets.* Il n'en fallut pas davantage pour se persuader que cette Piece n'étoit bonne que pour les Couvens. Quelques amis de l'Auteur donnoient aussi la préférence à la *sœur aînée* : ils appeloient ainsi *Esther*. Boileau tint bon contre eux. Il osa soutenir qu'*Athalie* étoit le chef-d'œuvre du Poëte et de la Tragédie, et que le Public, tôt ou tard, y reviendroit. Il fut seul de son avis; et, malgré sa prédiction, l'Auteur mourut persuadé qu'il avoit manqué son sujet, parce que la froideur du Public pour cette Tragédie lui fit croire qu'il n'avoit pas su la rendre intéressante.... &c. »

Les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, rapportent cette anecdote sur *Athalie*.

« Quelques personnes, de l'un et l'autre sexe, qui étoient à la campagne, s'amuserent un jour, après le souper, à jouer à différens petits jeux. Un cavalier de la compagnie fit une étourderie badine qui fut jugée digne d'une punition exemplaire. Après avoir délibéré sur le genre de pénitence qui lui seroit imposée, enfin la compagnie n'en trouva pas de plus sévere que de l'obliger à lire le premier acte de la Tragédie d'*Athalie*. On s'imagine bien que le coupable cria beaucoup contre un arrêt si cruel, et qu'il recourut à la miséricorde de ses juges; mais ils furent inflexibles à ses prieres, et il fut forcé de promettre qu'il accompliroit exactement ce qui lui étoit prescrit. Conformément à sa parole, lorsqu'il fut retiré dans sa chambre, il prit, en tremblant, la Tragédie d'*Athalie*, et en fit la lecture avec attention. Chaque couplet de cette Piece le frappa d'admiration; et non-seulement il lut le premier acte, mais deux ou trois fois le Poëme entier, avec un transport qu'il est plus aisé d'imaginer que de décrire. Le lendemain toute la compagnie s'étant rassemblée, on badina beaucoup le coupable sur la maussade lecture qu'il avoit faite;

mais

mais il annonça tout le contraire, et ajouta qu'il regardoit la Tragédie d'*Athalie* comme le Poëme le plus travaillé et le plus beau de Racine. Ce discours causa un grand étonnement à toute l'assemblée ; mais le cavalier offrit de soutenir ce qu'il avançoit, par la simple lecture de la Piece. On le prit au mot, et *Athalie* eut autant d'admirateurs qu'elle eut d'auditeurs. »

Voltaire, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, article *Art Dramatique*, s'exprime ainsi sur cette Tragédie : « Je commencerai par dire d'*Athalie* que c'est là que la catastrophe est admirablement en action. C'est là que se fait la reconnoissance la plus intéressante. Chaque Acteur y joue un grand rôle. On ne tue point Athalie sur le Théatre. Le fils des Rois est sauvé, et est reconnu Roi. Tout ce Spectacle transporte les Spectateurs. »

« Je ferois ici l'éloge de cette Piece, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, si tous les gens de goût de l'Europe ne s'accordoient pas à lui donner la préférence sur presque toutes les autres Pieces. On peut condamner le caractere et l'action du

Grand-Prêtre Joad. Sa conspiration, son fanatisme peuvent être d'un très-mauvais exemple. Aucun Souverain, depuis le Japon jusqu'à Naples, ne voudroit d'un tel Pontife Il est factieux, insolent, enthousiaste, inflexible, sanguinaire. Il trompe indignement sa Reine. Il fait égorger, par des Prêtres, cette femme, âgée de quatre-vingts ans, qui n'en vouloit certainement pas à la vie du jeune Joas qu'elle vouloit élever *comme son propre fils* (lui dit-elle, dans la septieme scene du second acte). »

« J'avoue qu'en réflechissant sur cet événement on peut detester la personne du Pontife ; mais on admire l'Auteur ; on s'assujétit, sans peine, à toutes les idées qu'il présente : on ne pense, on ne sent que d'apres lui. Son sujet, d'ailleurs respectable, ne permet pas les Critiques qu'on pourroit faire, si c'étoit un sujet d'invention. Le Spectateur suppose avec Racine que Joad est en droit de faire tout ce qu'il fait ; et, ce principe une fois posé, on convient que la Piece est ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus simple et de plus sublime. Ce

qui ajoute encore au mérite de cet Ouvrage, c'est que de tous les sujets c'étoit le plus difficile à traiter. »

« On a imprimé, avec quelque fondement, que Racine avoit imité dans cette Piece plusieurs endroits de la Tragédie de *La Ligue*, faite par le Conseiller d'Etat Mathieu, Historiographe de France, sous Henri IV, Écrivain qui ne faisoit pas mal des vers pour son tems. (Le même Pierre Mathieu, Auteur des trois Tragédies faites sur le sujet d'Esther, et que nous avons fait connoître dans les Jugemens et Anecdotes sur l'*Esther* de Racine. Il y a ici une erreur. Cette Tragédie, intitulée *Le Triomphe de la Ligue*, est faussement attribuée à Pierre Mathieu; elle est de R. J. de Nérée, et fut représentée et imprimée en 1607.) Constance (Royaliste zélé) dit, dans *Le Triomphe de la Ligue* (à Nicomède, autre Royaliste, qui lui observe qu'en parlant aussi librement qu'il le fait, il doit craindre les Ligueurs):

Je redoute mon Dieu; c'est lui seul que je crains.
. . . .
. . . .
On n'est point délaissé quand on a Dieu pour pere.

Il ouvre à tous la main; il nourrit les corbeaux :
Il donne la pâture aux jeunes passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés et des montagnes;
Tout vit de sa bonté. . . . .
. . . .

Racine fait dire à Joad (scene premiere du premier acte d'*Athalie*) :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre
crainte,

et à Joas, scene septieme du second acte :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.... &c.

Le plagiat paroît sensible, et cependant ce n'en est point un. Rien n'est plus naturel que d'avoir les mêmes idées sur le même sujet. D'ailleurs, Racine et l'Auteur de la Tragédie de *La Ligue* ne sont pas les premiers qui aient exprimé des pensées dont on trouve le fonds dans plusieurs endroits de l'Écriture... »

« Qu'oseroit-on placer parmi les chef-d'œuvres tragiques François, reconnus pour tels en France et dans les autres pays, après *Iphigénie* et *Atha-*

lie? Nous mettrions une grande partie de *Cinna*, les scenes supérieures des *Horaces*, du *Cid*, de *Pompée*, de *Polyeucte*, la fin de *Rodogune*, le rôle parfait et inimitable de Phedre, qui l'emporte sur tous les rôles; celui d'Acomat (dans *Bajazet*), aussi beau en son genre; les quatre premiers actes de *Britannicus*, *Andromaque*, toute entiere, à une scene près, de pure coquetterie; les rôles tout entiers de Roxane, (dans *Bajazet*) et de Monime (dans *Mithridate*), admirables l'un et l'autre, dans des genres tout opposés; des morceaux vraiement tragiques dans quelques autres Pieces. Mais après vingt bonnes Tragédies, sur plus de quatre mille, qu'avons-nous? Rien. Tant mieux.... Il faut que le beau soit rare, sans quoi il cesseroit d'être beau. »

On trouve quelque ressemblance entre l'*Athalie* de Racine et l'*Ion* d'Euripide. « Dans l'une et l'autre Piece le Héros est un enfant élevé à l'ombre des autels, sous la protection du Dieu qu'on y révere. Destinés à périr l'un et l'autre, dès le berceau, ces deux enfans sont conservés par une espece de miracle. Près ensuite d'être les victimes du sort qui les poursuit, ils échappent

une seconde fois à la mort, par une suite de la même protection. L'un évite les embûches de sa belle-mere ; l'autre fuit de même le couteau meurtrier de son ayeule : enfin tous deux sont rétablis sur le trône de leurs ancêtres. Au premier coup-d'œil tout paroît être, à-peu-près, la même chose ; mais la conduite de la Piece Françoise est si différente de celle du Poëte Grec, le génie de Racine est si supérieur, dans cette occasion, à celui d'Euripide, que la ressemblance de ces deux Ouvrages disparoît presque entiérement lorsque l'on les oppose l'un à l'autre, » dit M. Luneau de Boisgermain, dans la Préface qu'il a placée au-devant d'*Athalie*, comme Editeur de Racine.

Athalie fut représentée à Versailles en Février 1702, par les premieres personnes de la Cour. Voici ce que Devisé, rapporte à cette occasion, dans son *Mercure Galant*, du même mois.

« On a joué à Versailles, trois fois, *Athalie* de Racine, avec tous les ornemens et les Chœurs mis en musique, depuis long-tems, par M. Moreau, qui avoit fait ceux d'*Esther*. Ces Chœurs ont été parfaitement bien exécutés par les De-

moiselles de la Musique du Roi. Madame la Duchesse de Bourgogne a joué Josabet, avec toute la grace et tout le bon sens imaginables, et quoique son rang pût lui permettre de faire voir plus de hardiesse qu'un autre, celle qu'elle a fait paroître, seulement pour marquer qu'elle étoit maîtresse de son rôle, a toujours été mêlée d'une certaine timidité que l'on doit nommer plutôt modestie que crainte. Les habits de cette Princesse étoient d'une grande magnificence, et, cependant, on peut dire que sa personne ornoit encore plus le Théatre que la richesse de ses habits. M. le Duc d'Orléans (devenu depuis Régent du Royaume) a parfaitement bien joué le rôle d'Abner, et avec une intelligence que l'on n'attrappe que lorsque l'on a beaucoup d'esprit. M. le Comte d'Ayen (devenu depuis Maréchal Duc de Noailles) et Madame la Comtesse, son épouse, ont très-bien rempli leurs rôles. (On ne nous dit pas desquels ils étoient chargés.) Quand on a de l'esprit infiniment, on réussit dans tout ce que l'on se donne la peine d'entreprendre. Madame la Présidente de Chailly s'est fait admirer dans le rôle d'Athalie. M. le Comte de

l'Espare, second fils de M. le Duc de Guiche, et âgé seulement de sept ans, a charmé dans le personnage du jeune Roi Joas. M. de Champeron, encore fort jeune, a très-bien réussi dans le rôle de Zacharie, fils du Grand-Prêtre Joad, et celui de ce Grand-Prêtre a été joué par le sieur Baron le pere, qui, au sentiment de tous ceux qui ont eu l'honneur d'étre nommés pour voir jouer cette Piece, qui n'a été réprésentée que devant très-peu de monde, n'a jamais joué avec plus de force. A l'égard des autres Acteurs qui, ne s'étant point encore donné le divertissement de représenter des Pieces de Théatre, ignoroient eux-mêmes s'ils avoient quelque talent pour cela, tous ceux qui ont eu le plaisir de les voir jouer ont dit hautement que les meilleurs Comédiens n'auroient pu jouer avec plus d'intelligence et de feu, ni faire répandre plus de larmes. On joignit à la troisieme représentation d'*Athalie*, *Les Précieuses ridicules*, de Moliere. Cette petite Comédie fut exécutée en perfection, et M. le Duc d'Orléans, dans le rôle du Vicomte, et M. le Marquis de La Valliere, dans celui du Marquis, réjouirent fort la compagnie. »

« En 1716, les Comédiens du Roi obtinrent du Duc d'Orléans, Régent, la permission de représenter *Athalie* sur leur Théatre. Ils en supprimerent les Chœurs, et cette Tragédie fut reçue du Public avec les applaudissemens qu'elle méritoit. Elle eut à cette premiere mise quatorze représentations, dont la derniere fut donnée le jour de la clôture d'avant Pâques, » disent les freres Parfaict.

Voici ce que Le Févre, Auteur du *Mercure Galant*, après Devisé, dit dans celui de Février de cette même année « Mardi troisieme jour du mois de Mars prochain les Comédiens François doivent donner la premiere représentation d'*Athalie*, Tragédie de l'illustre Racine. Je me trouve en cet endroit de mon récit obligé, en conscience, de faire une humble amende honorable à M. Dancourt, et de me rétracter de toutes les vérités désobligeantes que j'ai dites des *Fêtes du Cours* et du *Vert Galant*, et de tant d'autres mauvaises Pieces dont il a la gloire d'être Auteur. Quel triomphe pour M. Dancourt! *Athalie* de Racine va briller sur la scene, revue, augmentée, embellie et corrigée par M. Dancourt! L'esprit

de M. Dancourt va ranimer les vers de ce grand homme. Racine va enfin sortir du tombeau tout couvert de gloire, ou plutôt sa Muse va reparoître à nos yeux pour partager ses nouveaux lauriers avec M. Dancourt ! »

« Ce fait est absolument faux, observent très-judicieusement les freres Parfaict. Il est vrai que Dancourt fut chargé par sa compagnie de supprimer les Chœurs de la Tragédie d'*Athalie*, et, s'il en étoit besoin, de joindre quelque vers pour faire une liaison avec ce qui précédoit ou suivoit ces Chœurs. Dancourt trouva aisément le moyen de supprimer les Chœurs sans être obligé de faire aucune augmentation. C'est une vérité dont on peut aisément se convaincre en lisant *Athalie*. »

Le Févre dit encore, dans le *Mercure Galant* du mois de Mars de la même année, « Le trois de ce mois on représenta sur le Théatre de la Comédie la Tragédie d'*Athalie*, où M. Beaubourg joua son rôle de Grand Prêtre très-bien. M. Dancourt fit le rôle de Mathan ; (et Poisson, le fils, celui d'Abner) ; Mademoiselle Desmares fit le rôle d'Athalie, et Mademoiselle Duclos

celui de Josabet. La conjoncture de cette représentation se trouva heureuse pour ces Actrices et pour la Piece. Je crois être obligé d'apprendre au Public pourquoi Athalie et Josabet réciterent leurs rôles avec tant d'art et de feu que leur déclamation ravit tous les Spectateurs D'amies inséparables qu'elles étoient avant qu'il fût question d'*Athalie*, elles se sont, on n'aura pas de peine à deviner pourquoi, (rivalité de rôles apparemment) jurées une si forte inimitié, que c'est aux motifs de leur haine que le Public a la principale obligation du succès de cette Tragédie, dont, en effet, les deux premieres Actrices sont dans tout le corps de la Piece deux ennemies irréconciliables. Mademoiselle Mimi Dancourt y joua le rôle de Zacharie avec toute la noblesse et la grace imaginables. Pour Joas, dont le rôle fut représenté par le fils de Laurent, Concierge de la Comédie, il fut admiré et applaudi de tout le monde, et, à proportion de son âge, il surpassa, de beaucoup, tous les autres Acteurs de la Tragédie.... &c. »

Ce jeune homme, si prématuré, mourut peu

d'années après ce premier début, à ce que nous apprennent les freres Parfaict.

Aux fêtes données à Versailles, en 1770, à l'occasion du mariage du Roi, alors Dauphin, on représenta *Athalie*, avec les Chœurs, et ce Spectacle fit très-grand plaisir à toute la Cour.

M. Gossec, Directeur de l'École Royale de Chant, et l'un de nos Compositeurs le plus avantageusement connus, a refait la musique de ces Chœurs, qui ont été exécutés, avec la Tragédie, plusieurs fois, à la Cour, pendant le voyage de Fontainebleau de 1786, et, depuis, à Versailles, toujours avec un très-grand succès. On les exécute aussi quelques fois, séparément, au Concert Spirituel, où ils excitent toujours l'admiration des Amateurs d'une Musique savante et expressive.

ATHALIE,

TRAGÉDIE

DE RACINE;

Représentée, devant le Roi, à Versailles, par les Pensionnaires de Saint-Cyr, en 1691, et à Paris, au Théatre François, en 1716.

PERSONNAGES.

JOAS, Roi de Juda, fils d'Okosias.
ATHALIE, veuve du Joram et ayeule de Joas.
JOAD, autrement JOYADA, Grand-Prêtre.
JOSABET, tante de Joas, femme du Grand-Prêtre.
ZACHARIE, fils de Joad et de Josabet.
SALOMITH, sœur de Zacharie.
ABNER, l'un des principaux Officiers des Rois de Juda.
AZARIAS.
ISMAEL.
LES TROIS AUTRES CHEFS DES PRÊTRES ET DES LÉVITES.
MATHAN, Prêtre Apostat, Sacrificateur de Baal.
NABAL, Confident de Mathan.
AGAR, femme de la suite d'Athalie.
TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES.
SUITE D'ATHALIE.
LA NOURRICE DE JOAS.
CHŒUR de jeunes Filles de la Tribu de LÉVI.

La scene est dans le Temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du Grand-Prêtre.

ATHALIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son Temple adorer l'Eternel.
Je viens, selon l'usage antique et solemnel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le Mont-Sina la loi nous fut donnée.
Que les tems sont changés! Si-tôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçoit le retour,
Du Temple, orné par-tout de festons magnifiques,
Le Peuple saint en foule inondoit les portiques;
Et tous, devant l'Autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacroient ces prémices.
Les Prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,

En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers tems nous retracer quelque ombre:
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal;
Ou même s'empressant aux Autels de Baal
Se fait initier à ses honteux mysteres,
Et blasphême le nom qu'ont invoqué leurs peres.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'Autel vous faisant arracher,
N'acheve enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès long-tems elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la thiare.
Dès long-tems votre amour pour la Religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant, cette Reine jalouse,
Hait sur-tout Josabet, votre fidelle épouse.
Si du Grand-Prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier Roi Josabet est la sœur.
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce Prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége;
Mathan de nos Autels infame déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mître étrangere,
Ce Lévite à Baal prête son ministere:
Ce Temple l'importune, et son impiété

Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente ;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante.
Il affecte pour vous une fausse douceur,
Et par-là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette Reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu, que vous seul connoissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paroît ensévelie.
Je l'observois hier, et je voyois ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux:
Comme si dans le fond de ce vaste édifice
Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater;
Et que de Jésabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grace au zele officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur Israélite.
Le Ciel en soit béni!... Mais ce secret courroux,

Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?
La foi qui n'agit point est-ce une foi sincere ?
Huit ans déja passés, une impie étrangere
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos Rois,
Des enfans de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu leve son bras perfide;
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant Etat,
Vous, nourri dans les camps du saint Roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Okosias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu:
« Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche. »
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:
« Du zele de ma Loi que sert de vous parer ?
» Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
» Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
» Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
» Le sang de vos Rois crie, et n'est point écouté.
» Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
» Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
» Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes! »

ABNER.

Eh! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.
Le jour qui de leurs Rois vit éteindre la race
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
« Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous.
» De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,

» Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
» Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
» On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
» De merveilles sans nombre effrayer les humains.
» L'Arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.»

JOAD.

Eh ! quel tems fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?...

(*A part*)

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi ! toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles?...

(*A Abner.*)

Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Des tyrans d'Israël les célebres disgraces,
Et Dieu trouvé fidele en toutes ses menaces,
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé,
Près de ce champ fatal Jésabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette Reine foulée,
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés,
Des Prophetes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du Ciel sur l'Autel descendue,
Elie aux élémens parlant en souverain,
Les Cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée,
Les morts se ranimant à la voix d'Elisée?
Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans,

Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les tems.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils?
Hélas! nous espérions que de leur race heureuse
Devoit sortir de Rois une suite nombreuse;
Que sur toute tribu, sur toute nation
L'un d'eux établiroit sa domination,
Feroit cesser par-tout la discorde et la guerre,
Et verroit à ses pieds tous les Rois de la terre!

JOAD.

Aux promesses du Ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER.

Ce Roi, fils de David, où le chercherons-nous?
Le Ciel même peut-il réparer les ruines.
De cet arbre séché jusques dans ses racines;
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah! si dans sa fureur elle s'étoit trompée!
Si du sang de nos Rois quelque goutte échappée....

JOAD, *l'interrompant.*

Hé bien, que feriez-vous?

ABNER.

O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irois reconnoître mon Roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées....
Mais, pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces Rois triomphans,

Okosias restoit seul, avec ses enfans.
Par les traits de Jéhu je vis percer le pere;
Vous avez vu les fils massacrés par la mere!

JOAD.

Je ne m'explique point.... Mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horison fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisieme heure aux prieres rappelle,
Retrouvez-vous au Temple, avec ce même zele.
Dieu pourra vous montrer, par d'importans bienfaits,
Que sa parole est stable et ne trompe jamais.
Allez: pour ce grand jour il faut que je m'apprête;
Et du Temple déja l'aube blanchit le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas?...
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas....
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidelle
Qu'attire de ce jour la pompe solemnelle.

(*Il sort.*)

SCENE II.

JOSABET, JOAD.

JOAD.

Les tems sont accomplis, Princesse; il faut parler,
Et votre heureux larcin ne se peut plus céler.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,

Accuse trop long-tems ses promesses d'erreur.
Que dis-je? le succès animant leur fureur,
Jusques sur notre Autel votre injuste marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre!
Montrons ce jeune Roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le Temple élevé.
De nos Princes Hébreux il aura le courage,
Et déja son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui regnent les Rois.
Aussi-tôt assemblant nos Lévites, nos Prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABET.

Sait-il déja son nom et son noble destin?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin,
Et se croit quelque enfant rejetté par sa mere,
A qui j'ai par pitié daigné servir de pere.

JOSABET.

Hélas! de quel péril je l'avois su tirer!
Dans quel péril encore il est près de rentrer!

JOAD.

Quoi! déja votre foi s'affoiblit et s'étonne?

JOSABET.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort.
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret

Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Sur-tout, j'ai cru devoir aux larmes, aux prieres,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entieres.
Cependant, aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre?
A-t-il près de son Roi fait serment de se rendre?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un Roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?
Est-ce Obede, est-ce Amnon que cet honneur regarde?
De mon pere sur eux les bienfaits répandus ...

JOAD, *l'interrompant.*

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses Satellites?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit? nos Prêtres, nos Lévites.

JOSABET.

Je sais que, près de vous en secret assemblé,
Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé,
Que, pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solemnel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler;
Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur Roi venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zele?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé

Qu'un fils d'Okosias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le Temple et n'en brise les portes?
Suffira-t-il contr'eux de vos Ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir, et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups....

JOAD, *l'interrompant.*

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?
Dieu qui de l'orphelin protége l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance?
Dieu qui hait les tyrans, et qui dans Jézraël
Jura d'exterminer Achab et Jésabel?
Dieu qui frappant Joram, le mari de leur fille,
A jusques sur son fils poursuivi leur famille?
Dieu dont le bras vengeur, pour un tems suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu?

JOSABET.

Eh! c'est sur tous ces Rois sa jusice sévere
Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux, en naissant, ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grace?
Hélas! l'état horrible où le Ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit!
De Princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
carnage animoit ses barbares soldats,

Et

Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser....

(*A part.*)

Grand Dieu! que mon amour ne lui soit point funeste!
Du fidele David c'est le précieux reste.
Nourri dans ta maison en l'amour de ta loi,
Il ne connoît encor d'autre pere que toi.
Sur le point d'attaquer une Reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes foiblesses!

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel;
Mais Dieu veut qu'on espere en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colere,
Sur le fils qui le craint, l'impiété du pere.
Tout ce qui reste encor de fideles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jésabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur

Où semble de son rang reluire la splendeur,
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple;
De plus près à leur cœur parlera dans son Temple.
Deux infideles Rois, tour-à-tour, l'ont bravé;
Il faut que sur le trône un Roi soit élevé
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses Prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau....

(*A part.*)

Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché !
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis !
Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis !
Confonds dans ses conseils une Reine cruelle !
Daigne, daigne, mon Dieu ! sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des Rois funeste avant-coureur !....

(*A Josabet.*)

L'heure me presse... Adieu... Des plus saintes familles
Votre fils et sa sœur vous amenent les filles.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR, JOSABET.

JOSABET, *à Zacharie.*

CHER Zacharie, allez ; ne vous arrêtez pas.
De votre auguste pere accompagnez les pas....
(Zacharie sort.)

SCENE IV.

JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET, *au Chœur.*

O FILLES de Lévi ! troupe jeune et fidelle,
Que déja le Seigneur embrase de son zele,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfans, ma seule joie en mes longs déplaisirs !
Ces festons dans vos mains et ces fleurs sur vos têtes
Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes ;
Mais, hélas! en ce tems d'opprobre et de douleurs
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs !
J'entends déja, j'entends la trompette sacrée,
Et du Temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher.
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.
(Elle sort, avec Salomith.)

SCENE V.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR, *chantant.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;
Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !
Son Empire a des tems précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits !

UNE VOIX.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposeroit silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance !
Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits !

TOUT LE CHŒUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits !

UNE VOIX.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits :
Il leur dispense, avec mesure,
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumiere est un don de ses mains ;

Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains !

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï ! conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire !
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrens de fumée et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre ?
Venoit-il renverser l'ordre des élémens ?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfans des Hébreux
De ses préceptes saints la lumiere immortelle.
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice ! ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX.

D'un joug cruel il sauva nos ayeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux.
Il nous donne ses loix, il se donne lui-même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O justice ! ô bonté suprême !

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;
D'un avide rocher fit sortir des ruisseaux.
Il nous donne ses loix, il se donne lui-même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE AUTRE VOIX.

Vous qui ne connoissez qu'une crainte servile,
Ingrats ! un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer ?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfans l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Mes filles, c'est assez ; suspendez vos cantiques.
Il est tems de nous joindre aux prieres publiques.
Voici notre heure : allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroître à notre tour.

SCENE II.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET, *à Zacharie.*

Mais, que vois-je, mon fils, quel sujet vous ramene ?
Où courez-vous ainsi, tout pâle et hors d'haleine ?

ZACHARIE.

O ma mere !

JOSABET.

Hé bien, quoi ?

ZACHARIE.

Le Temple est profané !

JOSABET.

Comment ?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'Autel abandonné !

JOSABET.

Je tremble !... Hâtez-vous d'éclaircir votre mere ?

ZACHARIE.

Déja, selon la loi, le Grand-Prêtre, mon pere,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentoit encore, entre ses mains sanglantes,
Des victimes de paix les entrailles fumantes.
Debout à ses côtés le jeune Éliacin,
Comme moi, le servoit en long habit de lin;
Et cependant du sang de la chair immolée
Les Prêtres arrosoient l'Autel et l'assemblée.
Un bruit confus s'éleve, et du peuple surpris
Détourne, tout-à-coup, les yeux et les esprits.
Une femme.... Peut-on la nommer sans blasphême ?
Une femme..., C'étoit Athalie elle-même !

JOSABET.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparoit même à passer les limites
De l'enceinte sacrée, ouverte aux seuls Lévites.
Le peuple s'épouvante, et fuit de toutes parts.

Mon pere.... Ah ! quel courroux animoit ses regards !
Moïse à Pharaon parut moins formidable.
« Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable
» D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
» Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ? »
La Reine alors sur lui jettant un œil farouche,
Pour blasphêmer, sans doute, ouvroit déja la bouche.
J'ignore si de Dieu l'Ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant ;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée.
Ses yeux, comme effrayés, n'osoient se détourner.
Sur-tout, Éliacin paroissoit l'étonner.

JOSABET.

Quoi donc ! Éliacin a paru devant elle ?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette Reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frappés ;
Mais les Prêtres bientôt nous ont enveloppés.
On nous a fait sortir.... J'ignore tout le reste,
Et venois vous conter ce désordre funeste.

JOSABET.

Ah ! de nos bras, sans doute, elle vient l'arracher,
Et c'est lui qu'à l'Autel sa fureur vient chercher.
Peut-être, en ce moment l'objet de tant de larmes....
(*A part.*)
Souviens-toi de David, Dieu ! qui vois mes alarmes !

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez ?

ZACHARIE, *à Josabet.*

Les jours d'Éliacin seroient-ils menacés ?

SALOMITH, *à Josabet.*

Auroit-il de la Reine attiré la colere ?

ZACHARIE, *à Josabet.*

Que craint-on d'un enfant sans support et sans pere ?

JOSABET.

Ah ! la voici.... Sortons : il la faut éviter.

(*Elle sort, avec Zacharie, Salomith et le Chœur.*)

SCENE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

AGAR, *à Athalie.*

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter ?
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce Temple aux Prêtres qui l'habitent.
Fuyez tout ce tumulte, et, dans votre Palais,
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis. Tu vois mon trouble et ma foiblesse?
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours !

(*Elle s'assied, et Agar sort.*)

SCENE IV.

ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ABNER, *à Athalie.*

MADAME, pardonnez si j'ose le défendre.
Le zele de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel.
Lui-même, il nous traça son Temple et son Autel;
Aux seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux Lévites marqua leur place et leurs offices,
Et, sur-tout, défendit à leur postérité
Avec tout autre Dieu toute société.
Eh! quoi, vous, de nos Rois et la femme et la mere,
Etes-vous à ce point parmi nous étrangere?
Ignorez-vous nos loix? et faut-il qu'aujourd'hui?....
(*Voulant sortir en voyant arriver Mathan.*)
Voici votre Mathan: je vous laisse avec lui.

ATHALIE, *le retenant.*

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons-là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferment votre Temple aux autres nations.
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je sais que, dès l'enfance, élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses Rois.
Demeurez.

SCENE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN, *à Athalie.*

Grande Reine ! est-ce ici votre place ?
Quel trouble vous agite et quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce Temple profane osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive ?....

ATHALIE, *l'interrompant.*

Prêtez-moi, l'un et l'autre, une oreille attentive...
(*A Abner.*)
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire....
(*A Mathan et à Abner.*)
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le Ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatans succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond.
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au tems de vos Rois, désoler ses rivages.
Le Syrien me traite et de Reine et de sœur.

Enfin

Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie.
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrois-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite par-tout; par-tout il me poursuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mere Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée;
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté,
Même elle avoit encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irrépatable outrage.
« Tremble! m'a-t-elle dit, fille digne de moi:
» Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
» Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
» Ma fille! » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi, je lui tendois les mains pour l'embrasser....
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange;
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux!

ABNER, *à part.*

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les Prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais, lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti, tout-à-coup, un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier....
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hazard vous paroît un ouvrage.
Moi-même, quelque tems honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur ;
Mais de ce souvenir mon ame possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant, toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses Autels....
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le Temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
J'ai cru que des présens calmeroient son courroux ;
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendroit plus doux...
(*A Mathan.*)
Pontife de Baal, excusez ma foiblesse !...

(*A Abner et à Mathan.*)
J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.
Le Grand-Prêtre vers moi s'avance, avec fureur.
Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchoit à côté du Grand-Prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparoître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter....
(*A Mathan.*)
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable !

ATHALIE, *à Abner.*

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu?
Quel est-il ? de quel sang et de quelle tribu?

ABNER.

Deux enfans à l'Autel prêtoient leur ministere;
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mere.
L'autre m'est inconnu.

MATHAN, *à Athalie.*

Pourquoi délibérer ?
De tous les deux, Madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures;
Que je ne cherche point à venger mes injures,
Que la seule équité regne en tous mes avis?

Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le Ciel nous le fait voir un poignard à la main :
Le Ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?
Vous ne savez encor de quel pere il est né,
Quel il est ?

MATHAN.

On le craint, tout est examiné.
A d'illustres parens s'il doit son origine
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine ;
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?
Est-ce aux Rois à garder cette lente justice ?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect on n'est plus innocent.

ABNER.

Eh ! quoi, Mathan, d'un Prêtre est-ce-là le langage ?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des Rois Ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux !
Et vous, qui leur devez des entrailles de pere,
Vous, Ministre de paix dans les tems de colere,

Couvrant d'un zele faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement!...

(*A Athalie.*)

Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame. Quel est donc ce grand sujet de crainte?
Un songe, un foible enfant, que votre œil prévenu,
Peut-être, sans raison, croit avoir reconnu?

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner; je puis m'être trompée.
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Eh! bien, il faut revoir cet enfant de plus près;
Il en faut, à loisir, examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

ABNER.

Je crains....

ATHALIE, *l'interrompant.*

Manqueroit-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seroient les raisons?
Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons!
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amene.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos Prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours il portent la licence.
Ils vivent, cependant, et leur Temple est debout;
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zele sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage....
Allez.

(*Abner sort.*)

SCENE VI.

ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN, *à Athalie.*

Enfin, je puis parler en liberté;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce Temple s'éleve,
Reine. N'attendez pas que le nuage creve.
Abner chez le Grand-Prêtre a devancé le jour.
Pour le sang de ses Rois vous savez son amour?
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le Ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelqu'autre?

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux.
Je commence à voir clair dans cet avis des Cieux;
Mais je veux de mon doute être débarrassée.
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous, cependant, allez; et, sans jetter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

(*Mathan sort.*)

SCENE VII.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, ATHALIE, SUITE D'ATHALIE.

JOSABET, *aux deux Lévites, en leur montrant Joas et Zacharie.*

O vous! sur ces enfans si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux!

ABNER, *à Josabet.*

Princesse, assurez-vous; je les prends sous ma garde.

ATHALIE, *à part.*

O Ciel! plus j'examine et plus je le regarde!...
C'est lui!.. D'horreur encor tous mes sens sont saisis!...
(*A Josabet, en montrant Joas.*)
Épouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABET.

Qui, lui, Madame?

ATHALIE.

Lui?

JOSABET.

Je ne suis point sa mere.

(*Montrant Zacharie.*)
Voilà, mon fils.

ATHALIE, *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre pere?
Jeune enfant, répondez.

JOSABET.

Le Ciel jusqu'aujourd'hui....

ATHALIE, *l'interrompant.*

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre,
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altere point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET, *à part.*

Daigne mettre, grand Dieu! ta sagesse en sa bouche!

ATHALIE, *à Joas.*

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre pere?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jetté, dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eut jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment, et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas, au moins, quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce Temple est mon pays; je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce Temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et, d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son Autel.

ATHALIE, *à part.*

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serois sensible à la pitié!

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible?

De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Josabet, qui veulent sortir.*

Vous sortez?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

(*A Joas.*)

Non; revenez.... Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur : on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déja de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge, tôt ou tard, son saint nom blasphêmé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends.... Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son Temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'Autel
Je présente au Grand-Prêtre ou l'encens, ou le sel.
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Eh! quoi, vous n'avez point de passe-tems plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous!
Venez dans mon Palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire?

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point?

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois, cependant, en invoquer un autre?

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers: vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissans Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans, comme un torrent, s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchans qui sont-ils?

JOSABET.

Eh! Madame, excusez

Un enfant!

ATHALIE.

J'aime à voir comme vous l'instruisez....

(*A Joas.*)

Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire....
Vous n'êtes point, sans doute, un enfant ordinaire.
Vous voyez? je suis Reine, et n'ai point d'héritier.
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier:
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;
Essayez, dès ce jour, l'effet de mes promesses.
A ma table, par-tout à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils?

ATHALIE.

Oui.... Vous vous taisez?

JOAS.

Quel pere

Je quitterois! et pour....

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mere!

ATHALIE,

ATHALIE, *à Josabet.*

Sa mémoire est fidelle; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse?
Vous cultivez déja leur haine et leur fureur?
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur!

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait. Vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parens sur ma postérité.
J'aurois vu massacrer et mon pere et mon frere,
Du haut de son Palais précipiter ma mere,
Et dans un même jour égorger, à la fois,
(Quel spectacle d'horreur!) quatre-vingts fils de Rois;
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels Prophêtes,
Dont elle avoit puni les fureurs indiscretes!
Et moi, Reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurois pas, du moins, à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux,
Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux?
Où serois-je aujourd'hui si, domptant ma foiblesse,
Je n'eusse d'une mere étouffé la tendresse?
Si de mon propre sang ma main versant des flots,
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
Enfin, de votre Dieu l'implacable vengeance

Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur, et les fils de ce Roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABET.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge!

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis long-tems votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce Roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente....
Mais, nous nous reverrons. Adieu; je sors contente.
J'ai voulu voir; j'ai vu.

(*Elle sort, avec sa Suite.*)

SCENE VIII.

JOAS, JOSABET, ABNER, ZACHARIE, SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

ABNER, *à Josabet, en lui montrant Joas et Zacharie.*

Je vous l'avois promis.
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCENE IX.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABET, *à Joad.*

Avez-vous entendu cette superbe Reine,
Seigneur ?

JOAD.

J'entendois tout, et plaignois votre peine.
Ces Lévites et moi prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr....

(*A Joas, en l'embrassant.*)

Que Dieu veille sur vous, enfant ! dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage !....

(*A Abner.*)

Je reconnois, Abner, ce service important.
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.

(*Aux Lévites.*)

Et nous, dont cette femme impie et meurtriere
A souillé les regards et troublé la priere,
Rentrons, et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

(*Il rentre dans l'intérieur du Temple, avec Joas, Josabet, Zacharie, Salomith et les deux Lévites, et Abner s'en va d'un autre côté.*)

SCENE X.

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux !

UNE AUTRE.

Pendant que du Dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'Autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Élie
Devant cette autre Jésabel !

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrette,
Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint Prophète ?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle.
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE.

O bien heureux mille fois

L'enfant que le Seigneur aime !
Qui de bonne-heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il est orné, dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altere point son innocence !

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense !

LA MÊME VOIX.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquillon,
Un jeune lys, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux,
Il est orné, dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altere point son innocence !

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses loix !

UNE VOIX.

Mon Dieu ! qu'une vertu naissante,
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une ame qui te cherche, et veux être innocente,
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes Saints ?
Les pécheurs couvrent la terre !

UNE AUTRE.

O Palais de David, et sa chere cité !
Mont fameux, que Dieu même a long-tems habité,
Comment as-tu du Ciel attiré la colere ?
Sion, chere Sion ! que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangere
Assise, hélas ! au trône de tes Rois ?

TOUT LE CHŒUR.

Sion, chere Sion ! que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangere
Assise, hélas ! au trône de tes Rois ?

LA MÊME VOIX.

Au lieu des cantiques charmans
Où David t'exprimoit ses saints ravissemens,
Et bénissoit son Dieu, son Seigneur et son pere ;
Sion, chere Sion ! que dis-tu quand tu vois
Louer le Dieu de l'impie étrangere,
Et blasphêmer le nom qu'ont adoré tes Rois ?

UNE VOIX.

Combien de tems, Seigneur ! combien de tems encore
Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?
Jusques dans ton saint Temple ils viennent te braver.
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de tems, Seigneur ! combien de tems encore
Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?

UNE AUTRE.

« Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?

» De tant de plaisirs si doux
» Pourquoi fuyez-vous l'usage?
» Votre Dieu ne fait rien pour vous! »

UNE AUTRE.

« Rions, chantons, dit cette troupe impie;
« De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
» Promenons nos desirs.
» Sur l'avenir, insensé qui se fie!
» De nos ans passagers le nombre est incertain.
» Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie;
» Qui sait si nous serons demain? »

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu! qu'ils frémissent de crainte
Ces malheureux qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur!
C'est à nous de chanter, nous à qui tu réveles
Tes clartés immortelles;
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur!

UNE VOIX.

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge
Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil (ô réveil plein d'horreur!)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de la paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable

Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable !

TOUT LE CHŒUR.

O réveil plein d'horreur !
O songe peu durable !
O dangereuse erreur !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN, *au Chœur.*

JEUNES filles, allez. Qu'on dise à Josabet
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR, *à part.*

Mathan !.... O Dieu du Ciel, puisses-tu le confondre !

(*Le Chœur sort.*)

SCENE II.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

EH ! quoi, tout se disperse et fuit sans vous répondre !

MATHAN, *voulant pénétrer dans le Temple.*

Approchons.

SCENE III.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE, *à Mathan.*

Téméraire ! où voulez-vous passer ?
Au-delà de ce lieu gardez vous d'avancer.
C'est des Ministres saints la demeure sacrée.
Les loix à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous ? Mon pere, en ce jour solemnel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel ;
Et devant le Seigneur maintenant prosternée
Ma mere en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, noûs attendrons. Cessez de vous troubler.
C'est votre illustre mere à qui je veux parler.
Je viens ici chargé d'un ordre de la Reine.

(*Zacharie rentre dans l'intérieur du Temple.*)

SCENE IV.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfans ont déja leur audace hautaine....
Mais, que veut Athalie en cette occasion?
D'où naît dans ses conseils cette confusion?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle alloit immoler Joad à son courroux,
Et dans ce Temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déja confié votre joie,
Et j'espérois ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connois plus.
Ce n'est plus cette Reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande ame;
Elle flotte, elle hésite, en un mot, elle est femme....
J'avois tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son cœur déja saisi des menaces du Ciel.
Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence;

Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parens, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
J'ai trouvé son courroux, chancelant, incertain;
Et déja, remettant sa vengeance à demain,
Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruire.
« Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
» Ai-je dit. On commence à vanter ses ayeux.
» Joad de tems en tems le montre aux factieux,
» Le fait entendre aux Juifs, comme un autre Moïse;
» Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt....
« Est-ce à moi de languir dans cette incertitude?
» Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
» Vous même à Josabet prononcez cet arrêt.
» Les feux vont s'allumer et le fer est tout prêt.
» Rien ne peut de leur Temple empêcher le ravage,
» Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage! »

NABAL.

Hé bien, pour un enfant qu'ils ne connoissent pas,
Que le hasard, peut-être, a jetté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur Temple enséveli sous l'herbe....

MATHAN, *l'interrompant.*

Ah! de tous les mortels connois le plus superbe!
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs, pour cet enfant leur attache est visible

Si

Si j'ai bien de la Reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront : je prends sur moi le reste;
Et j'espere qu'enfin de ce Temple odieux
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte?
Est-ce que de Baal le zele vous transporte?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zele frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine Idole,
Pour un fragile bois, que, malgré mon secours,
Les vers sur son Autel consument tous les jours?
Né Ministre du Dieu qu'en ce Temple on adore,
Peut-être que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander
Avec son joug étroit pouvoient s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir;
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carriere,
Et mon ame à la Cour s'attacha toute entiere.
J'approchai, par degrés, de l'oreille des Rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.

Près de leurs passions rien ne me fut sacré.
De mesure et de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensoit la mollesse.
Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue, sur-tout, du sang des misérables ;
Enfin, au Dieu nouveau qu'elle avoit introduit
Par les mains d'Athalie un Temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée.
Des enfans de Lévi la troupe consternée,
En poussa vers le Ciel des hurlemens affreux.
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par-là de Baal méritai la prêtrise ;
Par-là je me rendis terrible à mon rival :
Je ceignis la thiare, et marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon ame un reste de terreur ;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si sur son Temple, achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance ;
Et, parmi les débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords !...
Mais voici Josabet.

SCENE V.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN, *à Josabet.*

Envoyé par la Reine,
Pour rétablir le calme et dissiper la haine,
Princesse, en qui le Ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad accusé de dangereux complots
Alloit de sa colere attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services.
De Joad contre moi je sais les injustices;
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits:
Enfin je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solemnisez vos fêtes sans ombrage.
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage.
C'est (pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu)
Cet enfant sans parens, qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABET.

Eliacin?

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte.
D'un vain songe, peut-être, elle fait trop de compte;
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis

Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La Reine impatiente attend votre réponse.

JOSABET.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter?

JOSABET.

J'admirois si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avoit pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelqu'ombre de bien pouvoit être l'auteur!

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?
Ce grand attachement me surprend, à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare?
Est-ce un libérateur que le Ciel vous prépare?
Songez-y: vos refus pourroient me confirmer
Un bruit sourd, que déja l'on commence à semer.

JOSABET.

Quel bruit?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABET.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur....

MATHAN, *l'interrompant.*

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.

Je sais que, du mensonge implacable ennemie,
Josabet livreroit même sa propre vie
S'il falloit que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?
Une profonde nuit enveloppe sa race?
Et vous-même ignorez de quels parens issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu?
Parlez; je vous écoute, et suis prêt de vous croire.
Au Dieu que vous servez, Princesse, rendez gloire.

JOSABET.

Méchant! c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphêmer!
Sa vérité par vous peut-elle être attestée?
Vous, malheureux! assis dans la chaire empestée
Où le mensonge regne et répand son poison?
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison?

SCENE VI.

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

JOAD, *à part.*

Où suis-je?... De Baal ne vois-je pas le Prêtre?...
(*A Josabet.*)
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître?
Vous souffrez qu'il vous parle, et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous ses pas

Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

MATHAN.

On reconnoît Joad à cette violence!
Toutefois, il devroit montrer plus de prudence,
Respecter une Reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien, que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel Ministre?

MATHAN.

J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété!
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure.
Abiron et Dathan, Doeg, Achitophel;
Les chiens à qui son bras a livré Jésabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déja sont à ta porte et demandent leur proie.

MATHAN, *troublé.*

Avant la fin du jour.... on verra qui de nous....
(A Nabal, en prenant un chemin opposé à celui par lequel il doit sortir.
Doit.... Mais, sortons, Nabal.

NABAL, *lui montrant son chemin.*

Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare?
Voilà votre chemin.

(*Ils sortent.*)

SCENE VII.

JOAD, JOSABET.

JOSABET.

L'ORAGE se déclare.
Athalie en fureur demande Eliacin.
Déja de sa naissance et de votre dessein
On commence, Seigneur, à percer le mystere.
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son pere.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'auroit révélé?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé?

JOSABET.

J'ai fait ce que j'ai pu, pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, Seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un tems plus heureux.
Tandis que les méchans déliberent entr'eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.

Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?
Je suis prête. Je sais une secrete issue
Par où, sans qu'on le voie et sans être aperçue,
De Cédron avec lui traversant le torrent,
J'irai dans le désert, où jadis, en pleurant
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.
Je craindrai moins pour lui les lions et les ours....
Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire.
On peut dans ses Etats le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mene jusqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable;
De David à ses yeux le nom est favorable.
Hélas! est-il un Roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mere une autre Jésabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune?
Sa cause à tous les Rois n'est-elle pas commune?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer?

JOSABET.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains?

JOAD.

Jéhu, qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,

D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des Rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil Dieu de l'Egypte a conservé les Temples.
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a, pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non, c'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher.
Montrons Eliacin, et, loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée.
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCENE VIII.

AZARIAS, LE CHŒUR, PLUSIEURS LÉVITES, JOAD, JOSABET.

JOAD, *à Azarias.*

HÉ bien, Azarias, le Temple est-il fermé.

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui; tous se sont séparés sans retour.

Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce Peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

JOAD, *à part.*

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage!
Hardi contre Dieu seul!... Poursuivons notre ouvrage...
(*Au Chœur.*)
Mais qui retient encor ces enfans parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Eh! pourrions nous, Seigneur, nous séparer de vous?
Dans le Temple de Dieu sommes-nous étrangeres?
Vous avez près de vous nos peres et nos freres!

UNE AUTRE.

Hélas! si pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel, (1)
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons, du moins, immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son Temple attaqué,
Par nos larmes, du moins, il peut être invoqué!

JOAD, *à part.*

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des Prêtres, des enfans, ô sagesse éternelle!...
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites;

(1) Juges, chap. 4.

Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens, jurés au plus saint de leurs Rois,
En ce Temple où tu fais ta demeure sacrée?
Et qui doit du Soleil égaler la durée!...
Mais, d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi ?....
C'est lui-même. Il m'échauffe ; il parle : mes yeux s'ouvrent,
Et les siecles obscurs devant moi se découvrent....

(*Aux Lévites.*)

Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvemens secondez les transports.

LE CHŒUR, *chantant au son de toute la symphonie des instrumens.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est au printems la fraîcheur du matin !

JOAD, *à part.*

Cieux ! écoutez ma voix.... terre ! prête l'oreille....
Ne dis plus, ô Jacob ! que ton Seigneur sommeille...
Pécheurs ! disparoissez ; le Seigneur se réveille.

(*Ici recommence la symphonie, et Joad aussi-tôt reprend la parole.*)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? (1)
Quel est dans le lieu saint ce Pontife égorgé ?... (2)

---

(1) Joas.

(2) Zacharie.

Pleure, Jérusalem ! pleure, cité perfide !
Des Prophêtes divins malheureuse homicide !
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.
Ton encens à ses yeux est un encens souillé !....
Où menez-vous ces enfans et ces femmes ?... (1)
Le Seigneur a détruit la Reine des cités !
Ses Prêtres sont captifs, ses Rois sont rejettés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités....
Temple ! renverse-toi !... Cedres ! jettez des flammes....
Jérusalem ! objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur ?

AZARIAS, *à part.*

O saint Temple !

JOSABET, *à part.*

O David !

LE CHŒUR.

Dieu de Sion ! rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés !
(*La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.*)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?...
Peuples de la terre, chantez !

---

(1) Captivité de Babylone.

Jérusalem

Jérusalem renaît, plus charmante et plus belle !... (1)
D'où lui viennent, de tous côtés,
Ces enfans qu'en son sein elle n'a point portés ?... (2)
Leve, Jérusalem, leve ta tête altiere !
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés !
Les Rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussiere !
Les peuples, à l'envi, marchent à ta lumiere !...
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée !....
Cieux ! répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur !

JOSABET.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les Rois de qui doit descendre ce Sauveur !....

JOAD, *l'interrompant.*

Préparez, Josabet, le riche diadême
Que sur son front sacré David porta lui-même....
(*Aux Lévites.*)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées,
Qui du sang Philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.

---

(1) L'Église.
(2) Les Gentils.

Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez; je veux moi-même en faire le partage.
(*Il sort, avec Josabet, Azarias et les Lévites.*)

SCENE IX.

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de crainte, mes sœurs, que de troubles mortels!....
Dieu tout-puissant! sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices,
Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes Autels?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides?
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix?

UNE AUTRE.

D'où vient que pour son Dieu, pleine d'indifférence,
Jérusalem se taît en ce pressant danger?
D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger,
Le brave Abner, au moins, ne rompt pas le silence?

SALOMITH.

Hélas! dans une Cour où l'on n'a d'autres loix
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois

Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence,
Qui voudroit élever sa voix?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadême?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler.
Mais ce qu'à son Prophête il vient de révéler
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHŒUR.

O promesse! ô menace! ô ténébreux mystere!
Que de maux, que de biens sont prédits, tour-à-tour!
Comment peut-on avec tant de colere
Accorder tant d'amour?

UNE VOIX.

Sion ne sera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ses ornemens!

UNE AUTRE VOIX.

Dieu! protége Sion. Elle a pour fondemens
Sa parole éternelle!

LA PREMIERE.

Je vois tout son éclat disparoître à mes yeux!

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue!

LA PREMIERE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue!

LA SECONDE.

Sion a son front dans les Cieux !

LA PREMIERE.

Quel triste abaissement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire

LA PREMIERE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de chants de victoire !

UNE TROISIEME.

Cessons de nous troubler. Notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand mystere.

TOUTES TROIS, ENSEMBLE.

Révérons sa colere....
Espérons-en son amour !

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu ! qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le Ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'UN pas majestueux à côté de ma mere
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frere.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux?

SCENE II.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, UN LÉVITE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET, *à Zacharie.*

MON fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable....
(*A Joas.*)
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin....

(*Au Lévite.*)

Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son Temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABET.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

(*Après que le livre de la loi, le diadême et l'épée de David ont été placés par Zacharie, Joas et le Lévite, Josabet prend le diadême et veut le poser sur le front de Joas.*)

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?...
Ah! Princesse, gardez d'en profaner la gloire!
Du Roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant, aux ours abandonné....

JOSABET, *l'interrompant, et continuant à lui essayer le diadême.*

Laissez, mon fils; je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche!
Princesse, vous pleurez! quelle pitié vous touche?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colere?
Helas! un fils n'a rien qui ne soit à son pere!

JOSABET, *lui montrant le livre de la loi.*

Voici qui vous dira les volontés des Cieux.
(A Zacharie, à Salomith, au Lévite et au Chœur.)
Ne craignez rien.... Et nous, sortons tous de ces lieux.

(Elle sort. Zacharie, Salomith, le Lévite et le Chœur la suivent.)

SCENE III.

JOAD, JOAS.

JOAS, *courant dans les bras du Grand-Prêtre.*

Mon pere!

JOAS.

Hé bien, mon fils?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyiez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle.
Il est tems de montrer cette ardeur et ce zele,
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, à lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'Histoire de nos Rois.
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites loix
Doit s'imposer un Roi digne du diadême?

JOAS.

Un Roi sage, ainsi Dieu (1) l'a prononcé lui-même,
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur, son Dieu; sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses loix, ses jugemens séveres,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses freres.

JOAD.

Mais sur l'un de ces Rois s'il falloit vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidele,
Me paroît des grands Rois le plus parfait modele.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidele Joram, l'impie Okosias?

JOAS.

O mon pere!

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble?

(1) Deut. chap. 17.

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble !...
(*Joad se prosterne à ses pieds.*)
Mon pere, en quel état vous vois-je devant moi ?

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon Roi.
De votre ayeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas ! moi ?

JOAD, *se relevant.*

Vous saurez par quelle grace insigne,
D'une mere en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déja son poignard étoit dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage ;
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfans de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache ;
Mais sous vos étendards j'ai déja su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger....
(*Appelant.*)
Entrez, généreux Chefs des familles sacrées,
Du ministere saint, tour-à-tour, honorées !

SCENE IV.

AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, JOAS, JOAD.

JOAD, *à Joas.*

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis....
(*Aux Lévites.*)
Prêtres, voilà le Roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi! c'est Éliacin?

ISMAEL, *à Joad.*

Quoi! cet enfant aimable?....

JOAD, *l'interrompant.*

Est des Rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfans du triste Okosias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et si-tôt moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses freres morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé;
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le Temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon pere, quel moyen de m'acquitter jamais!

JOAD.

Gardez pour d'autres tems cette reconnoissance....
(Aux Chefs des Lévites.)
Voilà donc votre Roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver,
Ministres du Seigneur; c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jésabel la fille meurtriere,
Instruite que Joas voit encor la lumiere,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déja, sans le connoître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos Princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnoître leur Roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse.
J'attaque sur son trône une Reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infideles Hébreux;
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déja ce Dieu vengeur commence à la troubler.
Déja, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence.
De-là, du nouveau Prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats;
Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusques dans son Palais cherchons notre ennemie.
Eh! quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,

Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple!
Un Roi, que Dieu lui-même a nourri dans son Temple;
Le successeur d'Aaron de ses Prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfans de Lévi,
Et dans ces mêmes mains, des peuples révérées,
Les armes au Seigneur, par David consacrées!
Dieu sur ses ennemis répandra la terreur.
Dans l'infidele sang baignez-vous sans horreur.
Frappez et Tyriens, et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévites
Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parens saintement homicides,
Consacrerent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux Autels du Seigneur?....
Mais je vois que déja vous brûlez de me suivre....

(*Montrant le livre de la loi.*)

Jurez donc avant tout, sur cet auguste livre,
A ce Roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS, *au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos freres,
De rétablir Joas au trône de ses peres,
De ne poser le fer, entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis!....
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu! ta fureur vengeresse;

Qu'avec

Qu'avec lui ses enfans, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus !

JOAD, *à Joas.*

Et vous, à cette loi, votre regle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidele ?

JOAS.

Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer ?

JOAD.

O mon fils! de ce nom j'ose encor vous nommer:
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes!
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux Rois;
Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard, il opprime.
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des Rois égaré le plus sage!
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;
Que sévere aux méchans, et des bons le réfuge,

Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour Juge ;
Vous souvenant, mon fils, que caché sous le lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS, *au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne....
Mon Dieu! punissez-moi, si je vous abandonne!

JOAD.

Venez; de l'huile sainte il faut vous consacrer....
(*Appelant.*)
Paroissez, Josabet; vous pouvez vous montrer.

SCENE V.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR, JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOSABET, *à Joas, en l'embrassant.*

O Roi, fils de David!

JOAS.

O mon unique mere!....
(*A Zacharie.*)
Venez, cher Zacharie! embrasser votre frere.

JOSABET, *à Zacharie.*

Aux pieds de votre Roi, prosternez-vous, mon fils.
(*Zacharie se jette aux pieds de Joas, qui le releve et l'embrasse.*)

JOAD, *à Joas et à Zacharie, pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfans, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

JOSABET, *à Joas.*

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABET.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer ?

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHŒUR.

Quoi ! c'est là....

JOSABET, *l'interrompant.*

C'est Joas.

JOAS, *voyant entrer un Lévite.*

Écoutons ce Lévite.

SCENE VI.

UN LÉVITE, JOAS, JOSABET, JOAD, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, LE CHŒUR.

UN LÉVITE, *à Joad.*

J'IGNORE contre Dieu quel projet on médite ;
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts.
On voit luire des feux parmi des étendards,

Et, sans doute, Athalie assemble son armée.
Déja même au secours toute voie est fermée.
Déja le sacré mont, où le Temple est bâti,
D'insolens Tyriens est par-tout investi.
L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABET, *à Joas.*

Cher enfant! que le Ciel en vain m'avoit rendu,
Hélas! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu.
Dieu ne se souvient plus de David votre pere?

JOAD, *à Josabet.*

Quoi! vous ne craignez pas d'attirer sa colere
Sur vous et sur ce Roi si cher à votre amour?
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant, sans retour,
Voudroit que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte,
Où le pere des Juifs (1) sur son fils innocent
Leva, sans murmurer, un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant avec ce fils aimé
Tout l'espoir de sa race, en lui seul renfermé?....

(*Aux Lévites.*)

Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'Orient regarde....
Vous, le côté de l'Ourse.... et vous de l'Occident....

---

(1) Abraham.

Vous le Midi. Qu'aucun, par un zele imprudent,
Découvrant mes desseins, soit Prêtre, soit Lévite,
Ne sorte avant le tems, et ne se précipite;
Et que chacun, enfin, d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi....

(*A Azarias.*)

Qu'Azarias par-tout accompagne le Roi....

(*A Joas.*)

Venez, cher rejetton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace!
Venez du diadême à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en Roi, s'il faut périr!....

(*A Josabet.*) (*A un Lévite, en montrant l'épée de David.*)

Suivez-le, Josabet.... Vous, donnez-moi ces armes...

(*Au Chœur.*)

Enfans, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

(*Il sort, avec Joas, Josabet, Zacharie, Azarias, Ismaël et les Lévites.*)

SCENE VII.

SALOMITH, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

PARTEZ, enfans d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle
De vos ayeux n'arma le zele.
Partez, enfans d'Aaron, partez.
C'est votre Roi, c'est Dieu pour qui vous combattez!

UNE VOIX.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu! dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux,
N'es tu plus le Dieu des vengeances?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob! tes antiques bontés?
Dans l'horreur qui nous environne
N'entends-tu que la voix de nos iniquités?
N'es tu plus le Dieu qui pardonne?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob! tes antiques bontés?

UNE VOIX.

C'est à toi que dans cette guerre
Les fleches des méchans prétendent s'adresser.
« Faisons, disent-ils, cesser
» Les fêtes de Dieu sur la terre!

» De son joug importun délivrons les mortels.
» Massacrons tous ses Saints. Renversons ses Autels.
» Que de son nom, que de sa gloire
» Il ne reste plus de mémoire.
» Que ni lui, ni son Christ ne regnent plus sur nous ! »

LE CHŒUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu ! dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE VOIX.

Triste reste de nos Rois,
Chere et derniere fleur d'une tige si belle,
Hélas ! sous le couteau d'une mere cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois !...
Prince aimable, dis-nous, si quelque Ange au berceau
Contre tes assassins prit soin de te défendre,
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre ?

UNE AUTRE.

D'un pere et d'un ayeul contre toi révoltés,
Grand Dieu ! les attentats lui sont-ils imputés ?
Est-ce que, sans retour, ta pitié l'abandonne ?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob ! tes antiques bontés ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Cheres sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne !....
Courons, fuyons; retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH, *à Zacharie.*

CHER Zacharie ! hé bien, que nous apprenez-vous ?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente priere.
Peut-être nous touchons à notre heure derniere.
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné.
Le Grand-Prêtre a sur lui répandu l'huile sainte....
O Ciel ! dans tous les yeux quelle joie étoit peinte
A l'aspect de ce Roi racheté du tombeau !....
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau.
On voit paroître aussi sa fidelle nourrice
Qui cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardoit ce cher dépôt, et n'avoit de ses soins
Que les yeux de ma mere et que Dieu pour témoins.
Nos Lévites pleuroient de joie et de tendresse,

Et mêloient leurs sanglots à leurs cris d'alégresse.
Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil,
A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil,
Juroit de se régler par leurs avis sinceres,
Et les appeloit tous ses peres ou ses freres.

SALOMITH.

Ce secret au-dehors est-il aussi semé?

ZACHARIE.

Ce secret dans le Temple est encor renfermé.
Des enfans de Lévi la troupe partagée
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : « Vive le Roi Joas. »
Mais mon pere défend que le Roi se hasarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant, Athalie, un poignard à la main,
Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.
Pour les rompre elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques Prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain, par nos peres creusé,
On renfermât, du moins, notre arche précieuse....
« O crainte, a dit mon pere, indigne, injurieuse!
» L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
» Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
» Des Dieux des nations tant de fois triomphante,
» Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente! »
Ma mere, auprès du Roi, dans un trouble mortel,
L'œil, tantôt sur ce Prince et tantôt sur l'Autel,
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,

Aux yeux les plus cruels arracheroit des larmes.
Le Roi, de tems en tems, la presse entre ses bras,
(*Au Chœur.*)
La flatte.... Cheres sœurs, suivez toutes mes pas;
Et, s'il faut aujourd'hui que notre Roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse!
(*On entend un grand bruit à la porte du Temple.*)

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés?
Qui fait courir ainsi ces Lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le Temple est-il forcé?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes;
Dieu nous envoie Abner.

SCENE II.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD, *à Abner.*

En croirai-je mes yeux,
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire, au travers d'un camp qui nous assiege?
On disoit que d'Achab la fille sacrilége

Avoit, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains ?

ABNER.

Oui, Seigneur : elle a craint mon zele et mon courage ;
Mais c'est le moindre prix que me gardoit sa rage.
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
J'attendois que le Temple en cendres consumé,
De tant de flots de sang non encore assouvie,
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours qu'auroit dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes Rois !

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grace ?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir, et d'un air égaré :
« Tu vois de mes soldats tout ce Temple entouré,
» Dit elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre,
» Et ton Dieu contre moi ne le sauroit défendre.
» Ses Prêtres, toutefois, mais il faut se hâter,
» A deux conditions peuvent se racheter.
» Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance
» Un trésor, dont je sais qu'ils ont la connoissance,
» Par votre Roi David autrefois amassé,
» Sous le sceau du secret au Grand-Prêtre laissé.
» Va ; dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre. »

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit
suivre ?

ABNER.

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret,
Et tout ce que des mains de cette Reine avare
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'Autel, brûler les Chérubins;
Et, portant sur notre Arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire?

JOAD.

Mais, siéroit-il, Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant, que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie?

ABNER.

Hélas! Dieu voit mon cœur!... Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente,
Crût calmer par ma mort le Ciel qui la tourmente!
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins?
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible?
Pour obéir aux loix d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mere au Nil abandonné,
Se vit, presqu'en naissant, à périr condamné;
Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,
Fit par le Tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin;
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déja rendu capable

H

De nos malheureux Rois l'homicide implacable ?
Du moins, et Josabet, comme moi, l'a pu voir,
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir.
J'ai vu de son courroux tomber la violence....

(*A Josabet.*)

Princesse, en ce péril vous gardez le silence ?
Eh ! quoi, pour un enfant qui vous est étranger,
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?
Que feriez-vous de plus si des Rois vos ayeux
Ce jeune enfant étoit un reste précieux ?

JOSABET, *bas, à Joad.*

Pour le sang de ses Rois vous voyez sa tendresse.
Que ne lui parlez-vous ?

JOAD.

Il n'est pas tems, Princesse.

ABNER.

Le tems est cher, Seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan, près d'Athalie étincelant de rage,
Demande le signal et presse le carnage ;
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer !
Donnez-moi seulement le tems de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures

Pour assurer le Temple et venger ses injures....
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un foible secours;
Votre austere vertu n'en peut être frappée:
Eh! bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée,
Et qu'aux portes du Temple, où l'ennemi m'attend,
Abner puisse, du moins, mourir en combattant!

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté.
La garde en fut commise à ma fidélité.
C'étoit des tristes Juifs l'espérance derniere,
Que mes soins vigilans cachoient à la lumiere;
Mais puisqu'à votre Reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter; nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves Chefs qu'elle entre accompagnée...
Mais de nos saints Autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrete fureur.
Du pillage du Temple épargnez-moi l'horreur.
Des Prêtres, des enfans lui feroient-ils quelque ombre?
De sa suite, avec vous, qu'elle regle le nombre;
Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connois l'équité,
Je vous veux, devant elle, expliquer sa naissance.
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance;
Et je vous ferai Juge entre Athalie et lui.

ABNER.

Ah ! je le prends déja, Seigneur, sous mon appui !
Ne craignez rien.... Je cours vers celle qui m'envoie.
(*Il sort.*)

SCENE III.

JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD, *à part.*

GRAND Dieu ! voici ton heure : on t'amene ta proie...
(A *Ismaël.*)
Ismaël, écoutez.
(*Il lui parle bas.*)

JOSABET, *à part.*

Puissant Maître des Cieux !
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux
Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime !

JOAD, *à Ismaël.*

Allez, sage Ismaël; ne perdez point de tems.
Suivez de point en point ces ordres importans.
Sur-tout, qu'à son entrée et que sur son passage
Tout d'un calme profond lui présente l'image....
(*Au Chœur.*)
Vous, enfans, préparez un trône pour Joas.
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats....

(A Josabet.)

Faites venir aussi sa fidelle Nourrice,
Princesse; et de vos pleurs que la source tarisse....

(A un Lévite)

Vous, dès que cette Reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du Temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arriere,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerriere
Dans le camp ennemi jette un subit effroi.
Appelez tout le peuple au secours de son Roi;
Et faites retentir, jusques à son oreille,
De Joas conservé l'étonnante merveille....
Il vient.

SCENE IV.

JOAS, AZARIAS, TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOAD, *aux Prêtres et aux Lévites.*

Lévites saints, Prêtres de notre Dieu,
Par-tout, sans vous montrer, environnez ce lieu;
Et, laissant à mes soins gouverner votre zele,
Pour paroître, attendez que ma voix vous appelle....

(A Joas)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis;
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.

Celle dont la fureur poursuivit votre enfance
Vers ces lieux, à grands pas, pour vous perdre s'avance;
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
L'Ange exterminateur est debout, avec nous.
Montez sur votre trône, et.... Mais la porte s'ouvre.
Permettez un moment que ce voile vous couvre.
(On tire un rideau devant Joas, et qui le cache, ainsi que les Prêtres, les Lévites, leurs Chefs, Zacharie, Salomith et le Chœur.)

SCENE V.

JOAD, JOSABET.

JOAD.

Vous changez de couleur, Princesse!

JOSABET,

Ah! sans pâlir
Puis-je voir d'assassins le Temple se remplir!...
Quoi! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte!...

JOAD, *l'interrompant.*

Je vois que du saint Temple on referme la porte.
Tout est en sûreté.

SCENE VI.

ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE, JOAD, JOSABET.

ATHALIE, *à Joad.*

TE voilà, séducteur!
De ligues, de complots pernicieux auteur!
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Eternel ennemi des suprêmes Puissances!
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé:
De ton espoir frivole es-tu désabusé?
Il laisse en mon pouvoir et son Temple et ta vie.
Je devrois, sur l'Autel où ta main sacrifie,
Te.... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter.
Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

JOAD.

Sur le champ tu seras satisfaite.
Je te les vais montrer, l'un et l'autre à la fois.

(*On retire le rideau, et l'on voit Joas sur son Trône; sa Nourrice est à genoux, à sa droite. Azarias, l'épée à la main, est debout, à sa gauche, et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du Trône. Plusieurs Lévites, l'épée à la main, sont rangés dans les côtés.*)

SCENE VII.

JOAS, AZARIAS, LA NOURRICE DE JOAS, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR, ATHALIE, JOAD, JOSABET, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

JOAD, *à Joas.*

PAROISSEZ, cher enfant, digne sang de nos Rois !...
(*A Athalie.*)
Connois-tu l'héritier du plus saint des Monarques,
(*Lui montrant la blessure de Joas.*)
Reine ?... De ton poignard connois, du moins, ces marques.
Voilà ton Roi, ton fils, le fils d'Okosias....
(*Aux Peuples et à Abner.*)
Peuples... et vous, Abner, reconnoissez Joas.

ABNER, *à part.*

Ciel !

ATHALIE, *à Joad.*

Perfide !

JOAD, *montrant la Nourrice.*

Vois-tu cette Juive fidelle
Dont tu sais bien qu'alors il suçoit la mamelle ?
Il fut par Josabet à ta rage enlevé.

Ce Temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet enfant, traître! sera funeste!...
(*A sa Suite.*)
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi!

JOAD, *appelant.*

Soldats du Dieu vivant, défendez votre Roi!

(*Le fond du Théatre s'ouvre. On voit le dedans du Temple, et les Lévites armés entrent de tous côtés sur la Scene.*)

SCENE VIII.

TROUPE DE PRÊTRES, TROUPE DE LÉVITES, JOAS, ATHALIE, JOAD, ABNER, JOZABET, ZACHARIE, SALOMITH, LA NOURRICE DE JOAS, AZARIAS, LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE.

ATHALIE, *à part.*

Où suis-je?... O trahison! ô Reine infortunée!
D'armes et d'ennemis je suis environnée!

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.

Ce Dieu, que tu bravois, en nos mains t'a livrée,
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée!

ATHALIE, *à part.*

Quoi! la peur a glacé mes indignes soldats?...
(*A Abner.*)
Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin....

ATHALIE, *l'interrompant.*

Laisse-là ton Dieu, traître!
Et venge moi.

ABNER, *se jettant aux pieds de Joas.*

Sur qui? sur Joas, sur mon maître!

ATHALIE.

(*Aux Prêtres et aux Lévites.*)
Lui, Joas! lui ton Roi?... Songez, méchans! songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours. Tremblez! troupe rebelle!

SCENE IX.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE, JOSABET, ABNER, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, LA NOURRICE DE JOAS, TROUPE DE PRÊTRES, TROUPE DE LÉVITES, LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE.

ISMAEL, *à Joad.*

SEIGNEUR, le Temple est libre, et n'a plus d'ennemis.
L'étranger est en fuite et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos Lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Okosias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance aux glaives dérobée
Et la fille d'Achab dans le piége tombée.
Par-tout en même tems la trompette a sonné.
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
Ont répandu le trouble et la terreur subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens, jettant armes et boucliers,
Ont, par divers chemins, disparu les premiers.
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite;
Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré,
Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfans, s'embrassant, avec joie,

Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte cité.
De son Temple profane on a brisé les portes.
Mathan est égorgé.

ATHALIE, *à part.*

Dieu des Juifs, tu l'emportes!
Oui, c'est Joas; je cherche en vain à me tromper.
Je reconnois l'endroit où je le fis frapper.
Je vois d'Okosias et le port et le geste.
Tout me retrace enfin un sang que je déteste!...
David, David triomphe! Achab seul est détruit....
Impitoyable Dieu: toi seul as tout conduit!
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as, vingt fois en un jour, à moi-même opposée,
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il regne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage!
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mere....
Que dis-je? souhaiter! Je me flatte, j'espere
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidele au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
Conforme à son ayeul, à son pere semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton Autel
Et venger Athalie, Achab et Jésabel!

(*Athalie sort, avec sa Suite.*)

SCENE X.

SCENE X.

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, LA NOURRICE DE JOAS, LE CHŒUR, TROUPE DE PRÊTRES, TROUPE DE LÉVITES.

JOAD, *aux Lévites.*

QU'A l'instant hors du Temple elle soit emmenée,
Et que la sainteté n'en soit point profanée.
Allez, sacrés vengeurs de vos Princes meurtris,
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelqu'audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

(*Les Lévites sortent.*)

SCENE XI.

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, ZACHARIE, SALOMITH, LA NOURRICE DE JOAS, AZARIAS, ISMAEL, LE CHŒUR, TROUPE DE PRÊTRES.

JOAS, *à part, descendant de son Trône.*

DIEU ! qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.
Faites que Joas meure, avant qu'il vous oublie !

JOAD, *aux Prêtres.*

Appellez tout le peuple, et montrons-lui son Roi;
Qu'il lui vienne en ses mains renouveller sa foi....
Roi, Prêtres, Peuple, allons, pleins de reconnoissance
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance ;
Et, saintement confus de nos égaremens,
Nous rengager à lui par de nouveaux sermens....
(*A Abner.*)
Abner, auprès du Roi reprenez votre place.

SCENE XII et derniere.

UN LÉVITE, JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, ZACHARIE, SALOMITH, LA NOURRICE DE JOAS, AZARIAS, ISMAEL, LE CHŒUR, TROUPE DE PRÊTRES.

JOAD, *au Lévite.*

Hé bien, de cette impie a-t-on puni l'audace?

LE LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, long-tems en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie, en son sang la regarde plongée.

JOAD, *à Joas.*

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, Roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les Rois dans le Ciel ont un juge sévere,
L'innocence un vengeur et l'orphelin un pere!

FIN.






BIBLIO
SCA
PLU
N.°